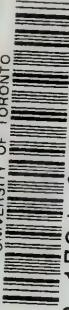


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01509290 1

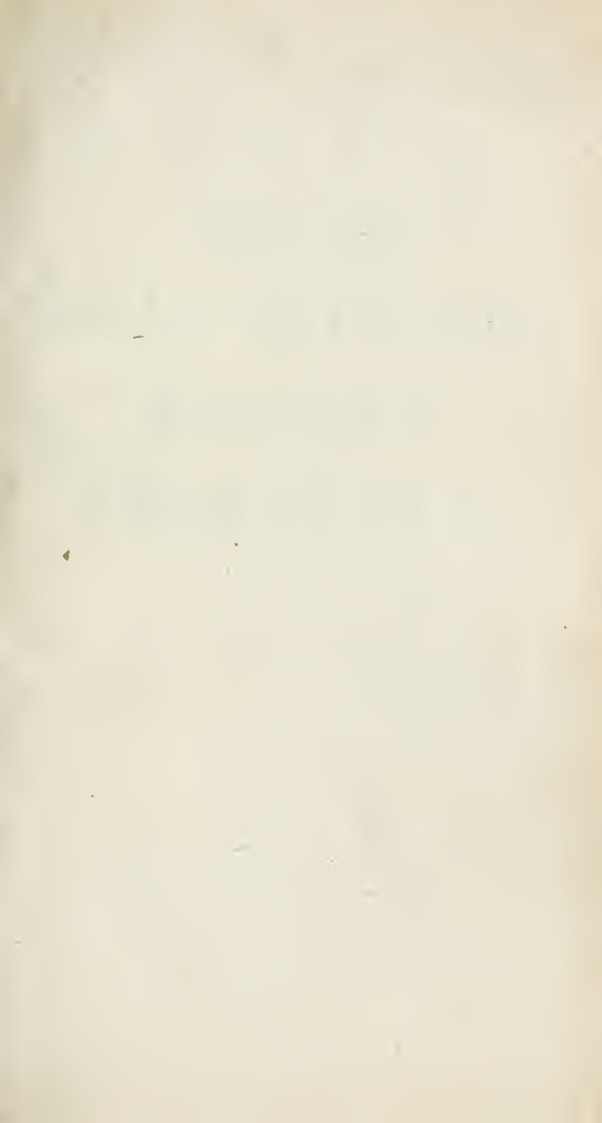






3m









Louvenck. Narcisse Dubouché

Grandes Roches.

Paris 1877.

DE LA MANIÈRE

D'ÉCRIRE

L'HISTOIRE.

THEIR OWNERS

AND

PRINTERS

DE LA MANIERE

M1124d

D'ÉCRIRE

L'HISTOIRE.

PAR M. L'ABBÉ DE MABLY.

*Ed. Brion 22. 11. 36.*



*M. Michaut*

333534

27. 11. 36.

A PARIS,

Rue Dauphine, à l'entrée, du côté du Pont-Neuf;  
Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, Libraire  
pour l'Artillerie & le Génie.

M. DCC. LXXXIII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

1875

---

DE LA MANIERE  
D'ÉCRIRE  
L'HISTOIRE.

---

PREMIER ENTRETIEN.

*Des différents genres d'Histoire.  
Des études par lesquelles il faut  
se préparer à l'écrire. Des His-  
toires générales & universelles.*

**V**OICI un nouvel Entretien, mon  
cher Cléante, n'en foyez point ef-  
frayé ; je vous promets que vous n'y  
trouverez pas un seul mot de notre  
guerre avec les Anglois, ni de leurs  
intérêts, ni des nôtres, ni de ceux  
des Espagnols & des Insurgens.  
Vous êtes parti trop ennuyé d'en-

tendre raconter le combat d'une frégate ou d'un Armateur, comme s'il s'agissoit de la bataille d'Actium, pour que je veuille troubler le repos de votre retraite. Occupez-vous de vos pensées, je les respecterai, tant que nous ne ferons que méditer & préparer nos triomphes; mais quand enfin nos forces & celles des Espagnols nous auront donné l'empire de la mer par une victoire complete, & que nous réduirons l'orgueil des Anglois à reconnoître notre puissance & à ne se plus croire supérieurs aux Insurgens; je vous en avertis, je ne vous promets plus rien: il vous faudra essuyer un débordement de ma politique. Quelles loix imposerons-nous à l'Angleterre humiliée? nos intérêts bien entendus ne nous prescriront-ils

pas de consulter une généreuse modération ? en attendant mes réflexions sur un événement qui fera une véritable révolution dans les deux mondes , & auxquelles je n'ose encore me livrer , dans la crainte qu'un caprice de la fortune ne vienne les déranger , je ne m'occupe que de littérature.

Il n'y avoit que quelques jours que vous nous aviez quittés , lorsque me promenant seul dans cette allée que votre présence & vos entretiens m'ont rendue si chère , je vis arriver à moi Cidamon & Théodon. Nous vous rencontrons fort à propos , me dit le premier , & après les compliments ordinaires , si vous voulez bien me féconder , ajouta-t-il , j'espère que nous corrigerons Théodon de sa paresse ou , si vous le voulez , de cette in-

constance qui lui fait effleurer tous les genres de littérature , & lui rend ses talens inutiles. Je lui dis très sérieusement qu'il est jeune trop long-temps , & qu'à trente ans , au lieu des'essayer encore & de flatter les caprices de son esprit, il faut se livrer tout entier à une étude particulière. Sans ce régime on ne fait rien à force de savoir un peu de tout. L'esprit partagé s'accoutume insensiblement à céder à toutes les répugnances , ne voit que la superficie des objets dont il se lasse trop tôt , & devient enfin incapable de ces réflexions profondes & nécessaires pour que les plus grands talens ne soient point perdus. N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui disserte sur des riens , quelle triste condition ! aux fleurs du printemps doi-



vent enfin succéder les fruits de l'automne. J'ai ébranlé Théodon, ajouta Cidamon en m'adressant la parole, je lui conseille d'écrire l'Histoire & d'entreprendre un ouvrage important ; si vous voulez me seconder, je ne doute point qu'il ne se rende à votre invitation.

Peut-être, répondit modestement Théodon, que cette légèreté que condamne Cidamon, est une preuve que je n'ai de véritable talent pour rien. En parcourant différents genres de littérature, Poésie, Éloquence, Histoire, j'ai eu, il est vrai, assez de plaisir pour y consacrer tous les jours quelques heures. J'ai beaucoup lu, j'ai même été tenté de prendre la plume, & j'ai succombé ; mais, je vous l'avouerai, je n'ai jamais éprouvé ce charme secret qui s'empare de

nous malgré nous , quand la nature nous a donné de vrais talents. Ne dois-je pas en conclure qu'il faut me contenter de profiter des lumieres des autres , sans aspirer à l'honneur de me faire des Lecteurs , & de les éclairer ou de les amuser ? mais puisque Cidamon le veut , je vais faire un effort , & me voilà fort résolu à entreprendre , puisqu'il le faut , quelque grand morceau d'Histoire ; pourvu cependant que vous me donniez votre parole d'honneur que vous critiquerez les premiers cahiers de mon essai avec la plus grande sévérité , que vous détromperez mon amour propre , & que vous ne me permettrez pas de grossir le nombre de ces Historiens dont parle Juvenal , qui entassent volumes sur volumes , & ne sont que d'insipides com-

pilateurs. Où irai-je donc prendre des Héros ? quelle est la nation malheureuse que je suis peut-être condamné à barbouiller ? L'Histoire ancienne me plairoit beaucoup , les hommes y ont je ne fais quel air de noblesse & de grandeur qu'on ne trouve point chez les peuples modernes ; mais outre qu'elle a été traitée par de si grands génies qu'il feroit de la dernière témérité de retoucher les mêmes sujets : me répondriez-vous qu'en voulant peindre de tels personnages , je ne leur donneroie point une attitude forcée , ou que je ne les rendrois pas plate-ment ? ferois-je plus heureux que les peintres qui viennent d'exposer au Louvre Hector & Popilius ? il faut donc me jeter dans l'Histoire moderne qui ne présentant que des

hommes fort inférieurs aux Grecs & aux Romains, ne demande pas dans un Ecrivain cette touche mâle, hardie & vigoureuse qui étoit nécessaire à Thucydide & à Tite-Live. Me conseillez-vous de me borner à quelque événement mémorable ou à un regne particulier ? je tâcherai de dévorer l'ennui de nos chroniques ; s'il le faut, je feuilleterai des manuscrits poudreux ; je chercherai la vérité à travers les ténèbres où elle se cache. Prononcez, je suivrai vos conseils ; ils font des ordres pour moi.

Mon cher Théodon, lui répondis-je, vous m'embarrassez beaucoup. Donner des conseils généraux, rien n'est plus aisé ; mais prendre un parti & se décider pour un sujet préférablement à tout autre, voilà

la difficulté : & Cidamon , qui veut absolument vous faire Historien , hésiteroit sans doute à vous dire quelle est l'Histoire qu'il attend de vous. Vous nous avez demandé notre parole d'honneur de vous critiquer avec la plus grande sévérité ; je vous la donne : & pour commencer à vous dire franchement ma pensée , je vous avouerai dès ce moment que malgré tout l'esprit que j'admire en vous , je ne fais point de quel côté vous porte votre goût. On naît Historien , comme on naît Poète , Orateur &c. Si vous n'avez point été frappé d'une sorte d'émulation en lisant les grands Historiens ; si les peintures de Tite-Live , de Salluste & de Tacite n'ont pas excité en vous une sorte d'enthousiasme , j'en demande pardon à Cidamon , je

vous conseillerois de ne point vous jeter dans l'Histoire : car malgré votre talent pour écrire avec grace & même avec force , vous seriez incapable de lui donner cette ame qui la rend également utile & agréable.

En supposant que vous soyez né Historien , personne n'est plus capable que vous-même de juger de l'Histoire que vous devez entreprendre. Rappelez-vous quelles sont les idées auxquelles vous avez été le plus sensible en lisant nos grands modeles. Par exemple , si naturellement & par une sorte d'instinct , vous vous êtes arrêté dans Tite-Live à x détails particuliers qui servent à développer & former le génie des Romains ; si les loix ont eu un endroit marqué pour vous ; si les

révolutions arrivées dans le gouvernement de la République , vous ont porté à faire des réflexions ; n'en doutez point , vous pouvez entreprendre une Histoire générale. Mais avez-vous été plus frappé des guerres des Romains , de leur discipline militaire & des exploits des Consuls que de tout le reste ? bornez-vous à écrire l'histoire de quelque guerre mémorable & qui ait causé un changement dans la fortune des états. Si la partie des mœurs vous a intéressée , si vous aimez à réfléchir sur les passions , les vices , les vertus des hommes célèbres dont on vous a conté les exploits ou l'administration ; marchez sur les traces de Plutarque , & tâchez de nous éclairer & de nous rendre meilleurs , en nous présentant le portrait des hommes

dont les talents ont honoré l'humanité, & dont la vie doit être pour nous une leçon éternelle.

Il y a différents genres d'Histoire qui exigent des lumieres & des talents différents. Etudiez vos forces, ont dit Horace & Despréaux aux jeunes Poètes, pour ne pas vous charger d'un fardeau sous lequel vous succomberiez. Ce précepte s'adresse à tous les Ecrivains, & il faut bien se garder de juger de l'ouvrage qu'on veut entreprendre, par son importance & sa dignité; ne consultez que vos talents, & croyez toujours que votre amour propre vous les exagere. Si Anacréon & Catulle, par un orgueil mal entendu, avoient dédaigné les bagatelles agréables qui les amusoient & les ont couverts de gloire; pour em-



boucher la trompette de Calliope ou s'armer du poignard de Melpomene , ils se feroient rendus ridicules. J'en dis autant des Historiens. De combien de connoissances & de talents Tite-Live n'avoit-il pas besoin , qui n'étoient nécessaires ni à Salluste ni à Tacite ? il offre une suite immense de tableaux dont les caracteres demandent une touche & des couleurs différentes. Suivant les Romains dans tous leurs progrès & leurs révolutions , il faut qu'il en développe les causes & l'enchaînement. Pour attacher le Lecteur , il doit peindre toutes les passions & successivement les vertus & les vices qui ont fait & détruit la grandeur des Romains. Vous sentez , mon cher Théodon , que ce vaste génie qui embrasse tout , n'étoit pas nécessai-

re à Salluste pour rendre parfaitement la conjuration de Catilina & la guerre de Jugurtha. J'en dis autant de Tacite qui, ayant excellé à peindre les passions ténébreuses de Tibere, l'imbecillité de Claudius, la scélératesse de Néron, les intrigues des affranchis qui gouvernoient, la bassesse d'un Sénat qui cédoit à la crainte ou se prostituoit à la faveur; n'auroit peut-être pas démêlé les ressorts de la fortune de Rome, puisqu'il semble ne pas prévoir sa ruine que prépare & annonce le despotisme des successeurs d'Auguste. Je vous parlerai plus affirmativement de Plutarque, qui est un modele parfait quand il n'est question que d'écrire la vie d'un homme illustre. Il peint toujours à la fois l'homme & le héros, il le met sous

nos yeux, il nous ouvre son ame toute entiere, démêle tous les efforts qui la font agir & allume en nous l'amour de l'honnête & du beau. Cependant cet historien que peut-être on n'égalera jamais, n'auroit sûrement pas été capable de faire l'Histoire générale de la Grece. Les passions ont dans le corps entier de la société un jeu, une marche & des caprices plus difficiles à suivre, & qu'il ne démêle pas toujours avec la même sagacité. Il y a grande apparence que faute de certains principes de droit naturel & de politique, il n'auroit pas été en état de rendre avec la même supériorité que Thucydide la guerre du Péloponese ou tel autre événement particulier de cette nature.

Mais je m'arrête, mon cher Théo-

don , & avant que de vous parler des différents genres d'Histoire qui exigent des talents différents , & font soumis à des loix différentes ; permettez-moi de vous demander si vous avez fait certaines études que j'appellerois préparatoires , & dont aucun historien ne peut se passer. Avez-vous étudié le droit naturel ? si vous ne connoissez pas l'origine de la puissance publique dans la société , les devoirs de l'homme comme citoyen & comme Magistrat ; si vous ignorez les droits & les devoirs des nations les unes à l'égard des autres ; quelle regle , je vous prie , aurez-vous pour juger de la justice ou de l'injustice des entreprises que vous raconterez ? s'il s'éleve quelque querelle domestique dans l'État entre le Prince & ses sujets , vous

la déciderez donc au gré des préjugés publics ; une erreur accréditée deviendra pour vous une vérité. Vous nous direz avec le pere d'Orléans , *qu'à considérer la puissance des Rois d'Angleterre, nulle autre n'est originairement plus absolue & plus arbitraire, puisqu'elle est fondée sur un droit de conquête.* De cette premiere sottise réduite en principe, ne doit-il pas se répandre dans toute une histoire, une doctrine fausse, ridicule & dangereuse : vous déplairez aux gens éclairés, soit qu'on vous prenne pour un flatteur ou pour un ignorant. Vous tromperez les autres, & l'histoire, que Cicéron appelle *Magistra vite*, nous conduira aux erreurs qu'elle doit nous apprendre à éviter. Vous serez d'autant plus pernicieux pour les personnes peu inf,

truites , c'est-à-dire presque pour tout le monde , que vous aurez écrit avec agrément , & semé par-ci par-là dans votre histoire quelques lieux communs d'une morale triviale & domestique ; je dis triviale & domestique , parceque sans le droit naturel on ne s'élevera point jusqu'à connoître les devoirs du citoyen & du Magistrat & les grandes vertus dont le nom nous est presque inconnu & que nous regardons presque comme des chimeres. En vérité , mon cher Théodon ce n'est pas la peine d'écrire l'Histoire , pour n'en faire qu'un poison , comme Strada , qui sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la Cour d'Espagne , invite les sujets à la servitude , & prépare ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet Historien , il est

permis à Philippe II de fouler aux pieds toutes les loix anciennes , tous les traités , tous les pactes de ses sujets , parcequ'il tient sa couronne de Dieu ; & ce Casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir patiemment la ruine de leurs privilèges & l'oppression la plus cruelle , pour ne se pas rendre coupable d'une désobéissance sacrilege.

Je ne fais , continuai-je , si je me trompe , mais il me semble que c'est à cette ignorance du droit naturel ou à la lâcheté avec laquelle la plupart des Historiens modernes trahissent par flatterie leur conscience , qu'on doit l'insipidité dégoûtante de leurs Ouvrages. Pourquoi Grotius leur est-il si supérieur ? c'est qu'ayant profondément médité les droits & les devoirs de la socié-

té, je retrouve en lui l'élévation & l'énergie des anciens. Je dévore son histoire de la guerre des Pays-Bas, & Strada, qui a peut-être plus de talents pour raconter, me tombe continuellement des mains. J'ai un autre exemple à vous donner du pouvoir de l'étude dont je parle; c'est Buchanan. Quand on a lu le savant morceau qu'il a fait sous le titre, *de jure regis apud Scotos*, de la souveraineté en Ecosse; on n'est point surpris que cet écrivain qui pensoit seul dans son temps, comme Locke a pensé depuis & sans doute d'après lui, ait composé une histoire qui respire un air de noblesse, de générosité & d'élévation qui fait facilement excuser les défauts d'ordre & de liaison qu'on peut lui reprocher.

A cette étude du droit naturel,



il faut joindre celle de la politique. Mais remarquez, je vous prie, qu'il y en a deux. L'une est fondée sur les loix que la nature a établies pour procurer aux hommes le bonheur dont elle les rend susceptibles; ces loix sont invariables comme elle, & le monde eût été heureux s'il les eût suivies. L'autre politique est l'ouvrage des passions qui ont égaré notre raison, & ne produit que quelques avantages passagers & sujets aux plus fâcheux retours. Il est nécessaire d'étudier d'abord la première; elle nous servira de mesure pour juger quelles nations sont plus ou moins éloignées du terme qu'elles doivent se proposer: mais on n'en développera les principes qu'en entrant dans l'examen des mouvements du cœur humain, & de la

maniere dont notre esprit & notre cœur sont affectés par les objets qui nous entourent. Cette étude est trop longue & trop difficile pour espérer d'y faire de grands progrès sans le secours des Philosophes qui nous ont précédés. C'est dans leurs écrits qu'on apprendra ce que c'est que le bonheur auquel nous devons aspirer, & par quels moyens les plus savants Législateurs ont voulu le fixer dans leurs Républiques.

Quoi donc, me dit Théodon en m'interrompant, il faudra s'occuper sérieusement des folies de Platon, de Thomas Morus & de je ne fais combien d'autres rêveurs qui ne parlent que d'une politique qui n'a peut-être jamais été connue; mais qui certainement ne fera d'aucun usage à un Historien, puisque les

monuments les plus anciens de l'Histoire nous représentent déjà les sociétés dans un état de dépravation auquel toute cette belle Philosophie ne peut être appliquée, & dont on ne peut par conséquent tirer aucun secours.

N'importe, repartis-je froidement, je n'en rabattrai rien, & je n'exige pas seulement que l'Historien connoisse ce que vous appelez des rêveries; je le condamne à les méditer assez pour qu'elles lui paroissent autant de vérités incontestables. Je conviens que l'empire des passions est peut-être aussi ancien que le monde, & durera certainement autant que lui; mais de votre côté vous ne pouvez nier que les sociétés qui en éprouvoient les troubles, les désordres & les commotions, n'aient fait

des efforts continuels pour établir la sûreté, l'union & la paix. De là toutes les passions mises en mouvement, les guerres étrangères & domestiques, les partis, les factions, toutes les loix, les différentes formes de gouvernement qui se sont succédées les unes aux autres; de là en un mot la ruine des Empires, & de nouveaux Etats qui se sont élevés sur leurs débris pour éprouver le même sort. Voilà le tableau que les Historiens doivent nous mettre sous les yeux, non pas pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour suppléer à notre inexpérience, & en nous rendant prudents, nous apprendre à éviter les mêmes malheurs, & nous donner une bouffole sur cette mer orageuse & sans bornes. Or, je vous le demande, mon  
cher

cher Théodon , comment l'Historien s'acquittera-t-il de ce devoir essentiel , s'il n'a pas ce que Lucien , *dans sa maniere d'écrire l'Histoire* , appelle la science ou l'art de l'administration ? si je ne remonte pas jusqu'aux vues primitives de la nature , je donnerai comme autant de principes incontestables & salutaires , les caprices , les préjugés & les erreurs des passions ; & tandis que j'imiterai les Magistrats & les Législateurs qui ont égaré les premiers hommes , croyez-vous que j'acquerrai cette science politique que Lucien desire dans un Historien ?

Si en étudiant la nature de l'homme , je ne remonte pas jusqu'à la source de notre bonheur ou de notre malheur ; si je ne démêle pas le caractère de chacune de nos vertus & de

chacun de nos vices ; si je ne découvre pas dans mes méditations par quels ressorts admirables nos vertus concilient les intérêts de tous les citoyens , développent leurs talents , & multiplient les forces de la société ; tandis que les vices les divisent au contraire , étouffent leurs talents , & les soumettent à tous les caprices de la fortune ; il faut nécessairement que j'égaré mes Lecteurs après m'être égaré moi-même. J'admirerai de bonne foi les Ministres & les Magistrats qui sans s'appercevoir de l'abyme qu'ils creusent sous leurs pieds , ont quelquefois réussi en étendant l'empire des passions ; j'accréditerai leurs erreurs ; comme eux , je prêterai un masque séduisant au vice ; & ce n'étoit pas certainement la peine de prendre la plume.

Je lis dans vos yeux, mon cher Théodon, que vous voulez me faire une objection; je la devine & j'y réponds. Les anciens Législateurs dont nous admirons le plus la sagesse, n'ont pu dans des temps plus heureux que les nôtres ramener leurs citoyens à cette politique dont je parle; de quelle utilité nous seroit-elle donc aujourd'hui? j'avoue que, voyant les rivalités, les haines, les dissensions, que de mauvaises loix & de mauvaises mœurs avoient fait naître dans les Républiques; ces grands hommes pour détruire quelques maux & commencer à produire quelque bien, eurent raison de céder en quelque sorte au torrent qui les emportoit. Je loue Lycurgue d'avoir laissé quelques vices aux Spartiates, parcequ'il ne

feroit point parvenu à en faire les plus sages des hommes, s'il avoit voulu les rendre parfaits. A qui voulez-vous donc, me direz-vous, qu'un Historien prêche votre politique qui ne paroîtra qu'un vrai radotage ; & pourquoi, à l'exemple des plus sages Législateurs, ne céderoit-il pas au torrent qui l'entraîne ? Pourquoi ? c'est, vous répondrai-je, qu'une loi à laquelle les esprits ne sont pas préparés, les révolte, & qu'un bon Législateur ménage notre foiblesse pour nous corriger & ne doit jamais avoir la conduite d'un tyran. Un Historien au contraire ne peut jamais nous reprocher avec trop de force nos préjugés, nos erreurs & nos vices. Jamais sa Philosophie ne causera aucun trouble ni aucun désordre ; les fots ne



l'appercevront pas , les gens d'esprit corrompus la siffleront ; mais elle familiarisera peu-à-peu les bons esprits avec la vérité ; elle leur fera connoître nos besoins , & nous disposera , s'il est encore possible , à ne pas nous refuser aux remedes qui nous sont nécessaires.

Dès que l'Historien se fera instruit de cette politique de la nature , il aura un fil pour conduire sa marche & l'empêcher de s'égarer. Sans crainte de se tromper ; il jugera de la fortune des États , en comptant & en mesurant les distances par lesquelles ils se sont ou plus rapprochés ou plus éloignés des vues de la nature. Il ne se laissera point tromper par une prospérité ou par un revers , comme la plupart de nos Historiens , qui , ne sachant point ce

qui fait la grandeur, la force ou la foiblesse des nations, en admirent la prospérité quand elles touchent à leur ruine.

Voyez au contraire Salluste ; c'étoit sans doute un fort malhonnête homme, il profitoit de tous les vices accredités chez les Romains pour s'abandonner mollement aux siens ; mais s'élevant par les lumieres de son génie au-dessus de lui-même, il ne prend point le faste, les richesses, les voluptés & la vaste étendue des Provinces de la République pour des signes & des preuves de sa prospérité. Il voit que Rome, qui chancelle sous le poids de ses richesses, est prête à se vendre, si elle trouve un acheteur. Le pere Rapin lui reproche d'être toujours mécontent du gouvernement, & de don-

ner une trop mauvaise opinion de la République par ses réflexions sur le luxe dans lequel elle étoit abymée. A ce reproche, je présume que ce critique qui dit ailleurs qu'on ne doit pas se permettre toute sorte de vérités, n'auroit pas été, malgré tous ses talents, un meilleur Historien que Strada, d'Orléans, Daniel & ses autres conferes. A la bonne heure que le Pere Rapin veuille des faits sans en connoître les causes. Pour moi j'aime une histoire qui m'instruit, étend ma raison & qui m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux, & à prévoir la fortune du peuple où je vis par celle des étrangers.

Si Tite-Live n'avoit pas connu cette politique dont je parle, il n'auroit sans doute point manqué,

pour me paroître plus intéressant , de me faire trembler par le récit des premières querelles des patriens & du peuple : j'aurois vu à chaque instant la guerre civile prête à s'allumer ; c'est alors que triomphe l'éloquence d'un Historien médiocre, & je me ferois chargé d'erreurs & de préjugés. Me montrant au contraire que la liberté est le fruit de ces dissensions , que la liberté produira l'égalité , & que sans cette égalité , mille citoyens qui ont été l'honneur & l'ornement de Rome ; n'auroient été que de vils esclaves ; j'apperçois sur quels fondemens s'éleve la grandeur Romaine. J'acquiers sans efforts des lumières utiles à un citoyen. Je compare malgré moi les divers gouvernements. Dès qu'on m'a prouvé que la liberté &

l'égalité élevent les ames & nous rapprochent heureusement des vues de la nature ; je dois me dire que le gouvernement qui les proscriit , nous en éloigne ; je dois en conclure qu'il ne tolérera que des vertus obscures , & fera même assez stupide pour gêner les talents dont il a le plus besoin.

Prenez de l'Historien , mon cher Théodon , l'idée relevée que vous devez en avoir , *il doit exercer une sorte de Magistrature ; & vouloir le réduire à ne coudre que des faits à des faits & les raconter avec agrément pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination ; c'est l'avilir , & n'en faire qu'un insipide Gasettier ou un bel-esprit*: Mais puisque les passions ont renversé toutes les barrières que leur avoient

opposées les plus sages Législateurs ; puisqu'elles sont même parvenues à donner des loix aux sociétés dégénérées , c'est-à-dire , à gouverner le monde ; il faut connoître les ruses , l'artifice & , si je puis parler ainsi , la politique par laquelle elles affermissent leur despotisme. Si l'Historien ne l'étudie pas , il se livrera , comme le peuple , à des espérances , des craintes & des joies insensées. N'ayant point appris à se défier des promesses des passions , il en fera la dupe. Il louera des loix ou des établissemens qui procureront un bien passager , sans s'appercevoir que ce sont les germes d'une longue suite de calamités : & ses écrits , qui devoient enseigner la vérité , ne serviront qu'à multiplier & affermir l'erreur.

Vous m'effrayez , me dit alors

Théodon , en me parlant de toutes ces études préliminaires ; la vie d'un homme peut à peine y suffire. Mais supposons qu'on ait acquis toutes ces connoissances , ne nuiront-elles point à un Historien ? Possesseur de tant de richesses , son amour-propre le portera malgré lui à les prodiguer. Comment résister à la tentation d'enchasser dans son histoire tant de belles réflexions sur le droit naturel & la politique ? qu'en arrivera-t-il ? la narration qui veut de la rapidité , marchera lentement. Ma qualité de Philosophe fera tort à ma qualité d'Historien. On bâillera , on s'ennuiera , mon histoire tombera des mains , & parceque j'aurai voulu être trop savant , je n'instruirai personne.

Vous avez raison , repartis-je , si

votre Historien sans goût est un pédant qui ne cherche qu'à faire parade de ses connoissances, & qui ne veut rien perdre de ce qu'il pense; ou un de ces Philosophes ignorants que nous rencontrons par-tout, & qui ne laissent échapper aucune occasion de faire de longues réflexions sur les vérités les plus triviales. Mais je demande un Thucydide, un Xénophon, un Tite Live, un Salluste, un Tacite qui connoissoient le cœur humain, la nature des passions, & qui avoient trop de génie pour abuser de leurs lumieres & les employer mal à propos. Je veux que l'Historien soit en état de faire un traité de morale, de politique & de droit naturel, mais je ne veux pas qu'il le fasse: qu'il se contente d'en fournir les matériaux à un Lecteur



intelligent. Il n'est pas question entre nous dans ce moment de rechercher avec quelle sagesse, quelle sobriété & quel art un Historien doit se servir de sa Philosophie pour ne point ennuyer en voulant instruire. Nous y viendrons dans la suite, si vous le desirez; mais permettez-moi actuellement de continuer à vous parler des connoissances préliminaires dont un Historien a besoin, s'il veut faire un ouvrage utile.

Pour connoître cette politique des passions dont je vous parlois, il faut étudier leur jeu, leur marche, leurs progrès, le caractère propre de chacune d'elles; & apprendre comment elles s'unissent, se servent mutuellement, s'enchaînent les unes les autres, s'usent en quelque sorte, se cachent quelquefois pour se

reproduire avec une nouvelle force. C'est après cette étude qu'on voit que le présent est gros de l'avenir, & dans le plus léger abus on découvre le germe des désordres les plus pernicioeux. Un Historien tel que je me le représente, attachera nécessairement les bons esprits. Qu'il sera loin de vous présenter de ces réflexions niaises & insipides qui décelent un homme qui ne voyant que la superficie des choses, est étonné d'un événement qui devoit nécessairement arriver. Par exemple, que diriez-vous? Je vous cite le premier trait qui se présente à ma mémoire, quoiqu'il ne soit peut-être pas le plus ridicule: que diriez-vous d'un Historien assez simple pour remarquer avec surprise *que les Chrétiens se livrerent à la vengeance, lors même*

*que leur triomphe sous Constantin devoit leur inspirer l'esprit de paix ?*

Oh ! l'admirable connoissance du cœur humain ! s'écria Cidamon en éclatant de rire. Votre Historien , ajouta-t-il , ne favoit donc pas ce que personne n'ignore , que la prospérité étend & multiplie nos espérances. Vouloit-il donc que les Chrétiens sans mémoire & sans ressentiment , oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avoient soufferts ? cet homme avisé & prudent leur auroit sans doute conseillé de se venger quand l'idolatrie étoit encore sur le trône , qu'il falloit la craindre , l'éclairer & non pas l'irriter , pour se rendre dignes d'être tolérés.

On ne finiroit point, repris-je, si on vouloit entrer dans le détail de tout ce que cette réflexion contient de

gauche & de puéril : mais, continuai-je, voici quelque chose de plus admirable encore. Le meme Historien convient que *la Cour voluptueuse de Léon X pouvoit blesser les yeux*; & il ajoute tout de suite *qn'on auroit dû voir aussi que cette Cour même poliçoit l'Europe & rendoit les hommes plus sociables*. Voilà la premiere fois qu j'ai entendu dire que la societé se perfectionnoit par des vices & non pas par des vertus. Ce qui m'étonne davantage de la part de cet Historien, le patriarche de nos Philosophes, & qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre nation; c'est qu'il ne soit qu'un homme, pardonnez-moi cette expression, qui ne voyoit pas au bout de son nez. Étoit-il donc si difficile de s'appercevoir que les voluptés si

indécentes de Léon X devoient avilir sa Cour, son Clergé, & scandaliser la Chrétienté ? que de ce scandale naîtroit le mépris de la Cour de Rome & même le mépris de son Pontife ? de là la tentation d'examiner sa doctrine & de la comparer à celle des premiers temps. Les esprits révoltés doivent s'échauffer. N'en résultera-t-il pas nécessairement des nouveautés dans les opinions ? de là des disputes Théologiques, des injures, des schismes, des persécutions, des partis, dont l'avarice & l'ambition des Grands devoient profiter pour allumer des guerres civiles qui sans doute ont été bien propres à rendre nos peres *plus sociables*.

Vellëius Paterculus n'étoit qu'un Historien bel-esprit ; cependant il

se garde bien de tomber dans une erreur aussi grossiere que celle de Voltaire , au sujet de la liaison & de l'enchaînement des vices & des passions. Au contraire voyez le commencement de son second livre ; le premier Scipion , dit-il , ouvrit la plus grand carrière à la fortune des Romains , & le second aux vices qui devoient les ruiner. Après la destruction de Carthage , la République n'étant plus contenue par une puissance rivale , ce ne fut pas peu-à-peu , mais précipitamment que les vices succéderent aux vertus. Les plaisirs, les voluptés, le luxe , suites nécessaires d'une ambition heureuse & les sources d'une avarice insatiable , énervent subitement le courage des Romains. Viriathus , un chef de voleurs , devient un ennemi redou-

table ; & Numance qui ne pouvoit armer que dix mille citoyens, réduit Rome à faire des traités honteux. Une République qui appesantit son joug sur tant de vastes contrées , n'est plus en état de faire parler les loix contre des citoyens séditieux qui aspirent à la tyrannie. N'en soyez pas étonné , ajoute Paterculus , la moindre licence quand on la tolère , conduit à un forfait ; le vice qui s'essaie d'abord d'une manière timide , levera bientôt une tête altière s'il est impuni ; & cessera enfin d'être honteux dans un gouvernement assez corrompu pour le rendre utile à la fortune des citoyens.

Pardonnez-moi , mon cher Théodon , de m'arrêter si long-temps sur la connoissance des passions ; mais rien à mon gré n'est plus nécessaire

à un Historien qui veut instruire ; c'est son premier devoir , & même qui ne voudroit que plaire. S'il a bien étudié leur conduite , il verra sans effort comment elles dénaturent un gouvernement , & l'ont déjà détruit , quand une nation trompée par de fausses apparences , croit encore avoir les mêmes loix , les mêmes Magistrats & l'ancien mérite de ses peres. Quelles lumieres utiles ne répandront pas ses profondes réflexions ; s'il peint ces mêmes passions lorsque par un caprice elles remuent quelquefois un état & semblent vouloir le retirer de son engourdissement : alors le pinceau de l'Historien sera hardi , sa touche sera fiere , & si ses Lecteurs ne sont pas de francs imbécilles , ils s'intéresseront malgré eux aux événemens d'une



nation qui ne subsiste plus ; ils les compareront à ce qui se passe sous leurs yeux ; parcequ'une histoire écrite par un homme habile dans la connoissance des passions , n'est étrangere dans aucun siecle ni dans aucun pays. Convenez-en, jamais vous n'avez lu Tite Live , Salluste , Tacite , sans vous écrier mille fois avec plaisir : *fabula deme narratur*, c'est nous. Pour moi , je fais bien qu'en lisant , il y a peu de jours , l'histoire de Thucydide , j'ai cru voir dans les passions insensées de la Grece , la peinture de celles qui agitent aujourd'hui l'Europe , & qui nous asserviront comme elles ont asservi les Républiques Grecques , s'il s'éleve parmi nous un Philippe de Macédoine.

• Mais si on ne peut se flatter d'éga-

ler les grands Historiens que je viens de vous nommer, il faut du moins assez étudier les passions pour ne pas débiter avec emphase des sottises, par exemple, que *l'Europe ne seroit aujourd'hui qu'un vaste cimetièrè si la Philosophie n'avoit étouffé le fanatisme & l'enthousiasme*. Quelle ignorance du cœur humain de ne pas voir que le fanatisme s'use, pour ainsi dire, par les maux qu'il se fait à lui-même; & que les passions qu'il exalte, doivent, après de vains efforts, devenir moins agissantes, plus molles & enfin disparoître entièrement. Il faut savoir que la nature nous a donné des passions opposées les unes aux autres, qui se combattent & dont nous nous servons pour les modérer toutes. Distinguant avec Cicéron les vices de

l'homme & les vices du siècle, *non vitia hominis sed vitia sæculi*, un Historien s'en feroit pris à la foiblesse du gouvernement, & l'auroit accusé des maux dont la doctrine de Luther & de Calvin n'ont été que le prétexte & l'instrument. Il auroit jugé que le Jansénisme, tout métaphysique qu'il est & par conséquent peu propre à remuer la multitude allumeroit encore des guerres civiles à la barbe de Messieurs les Philosophes & de Messieurs leurs clients, si nous avons le même caractère, les mêmes passions, les mêmes préjugés, les mêmes mœurs que nos peres ambitieux & sortant de l'Anarchie féodale, avoient encore sous les regnes de François I & de son fils.

Otez à un Historien la connois-

fance des passions , & sa politique fera dès lors aussi incertaine & chancelante que celle de certains Hommes d'État qui se laissent baloter par la fortune. Dans un Chapitre il fera Machiaveliste , dans l'autre il louera la bonne foi. Partisan zélé du luxe , il se moquera des gouvernements qui font des loix somptuaires ; & ailleurs il vous dira que *les Suisses ignoroient les sciences & les arts que le luxe a fait naître , mais qu'ils étoient sages & heureux*. Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois , ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens. On ne trouvera dans son Ouvrage que des demi-vérités qui feront autant d'erreurs , parcequ'il leur aura donné ou trop ou trop peu d'étendue. Rien ne sera présenté

dans

dans ses justes proportions , ni peint avec des couleurs véritables.

Telle est , pour vous le dire en passant , l'Histoire Universelle de Voltaire. J'étois très disposé à lui pardonner sa mauvaise politique , sa mauvaise morale , son ignorance & la hardiesse avec laquelle il tronque , défigure & altere la plupart des faits. Mais j'aurois au moins voulu trouver dans l'historien , un Poète qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages , & qui rendît les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir. J'aurois désiré un écrivain qui eût assez de goût pour savoir que l'Histoire ne doit jamais se permettre des bouffonneries , & qu'il est barbare & scandaleux de rire & de plaisanter des erreurs qui intéressent le bon-

heur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ébauché ; veut-il atteindre au but ? il le passe , il est outré. Je n'en suis pas surpris , depuis qu'un de ses plus zélés admirateurs nous a appris qu'il recommandoit aux jeunes gens qui le consultoient , de *frapper plutôt fort que juste*. Précepte admirable pour plaire à la multitude , mais la multitude ne donne qu'une vogue passagere ; & il me semble qu'on doit plutôt en croire Lucien. Il recommande à un Historien de la mépriser , de ne pas écrire pour elle , de ne pas même se conformer au goût de son siècle , & d'avoir toujours devant les yeux le jugement de la postérité qui ne se trompe jamais.

Si l'Historien n'avoit à parler que des intérêts , des querelles , des guer-

res des états, de leur constitution, de leurs loix & de leurs révolutions, les connoissances dont je viens de vous parler pourroient lui suffire. Mais l'objet de l'Histoire n'est pas d'éclairer simplement l'esprit, elle se propose encore de diriger le cœur & de le disposer à aimer le bien; tandis que les hommes supérieurs y puiseront les lumieres nécessaires pour gouverner la République, il faut que les autres s'y instruisent des devoirs du citoyen. Je veux que l'Historien ait le respect le plus profond pour les mœurs; qu'il m'apprenne à aimer le bien public, la patrie, la justice; qu'il démasque le vice pour faire honorer la vertu. Les principes d'honnêteté que j'aurai puisés dans l'Histoire, me prépareront à seconder les lumieres des

Magistrats qui font à la tête des affaires & qui veulent le bien. Ils craindront ma censure, &, si je puis parler ainsi, je les soutiendrai contre les passions violentes auxquelles ils font plus exposés que les simples citoyens, & je les affermirai dans la pratique de la justice.

Vous voyez donc, mon cher Théodon, que l'étude la plus approfondie de la morale est absolument nécessaire pour que l'Historien soit en état de remplir le double devoir dont il est chargé. C'est par cette morale que la lecture des Historiens anciens, je ne parle pas de tous car *Rome a ses Cotins*, est si utile & même si intéressante; qu'on les relit sans cesse, tandis qu'après avoir ri une fois des plaisanteries de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les



mépriser si on a quelque goût. La plupart de nos Historiens modernes n'ont aucun principe sur l'ordre & la dignité des vertus, & les désordres plus ou moins grands que produisent les vices. Ils n'ont pour règle que les préjugés publics ou ceux de l'État auquel ils se sont consacrés. Les uns admireront l'ambition de Charles-Quint, & la magnificence ruineuse de Louis XIV. Les autres loueront la piété barbare de Philippe II, ou Guillaume le Conquérant parcequ'il *entendoit tous les jours la messe, & assistoit aux Heures Canoniales & même à Matines.* Etudions la nature des vertus, & connoissons les bornes qu'elles ne peuvent passer sans devenir des vices, ou du moins des minuties ridicules.

Soyez persuadé , disoit Cicéron à Brutus , que sans le secours de la Philosophie , on ne s'élevera point à cette éloquence parfaite que nous cherchons , & dont nous voulons nous faire une idée. Ce n'est pas , ajoute-t-il , que la Philosophie puisse fournir à l'Orateur toutes les richesses dont il a besoin , mais elle lui donnera celles dont il ne peut se passer sans être maigre & décharné. J'en dis autant de l'Histoire , & peut-être avec d'autant plus de fondement que l'éloquence ne veut souvent qu'éblouir & séduire , & que l'Histoire se proposant constamment de nous instruire & nous rendre meilleurs ; ne peut jamais se passer de connoître les vertus les plus importantes pour les hommes. Sans la Philosophie , dit encore Cicéron ,

on raisonne mal de la Religion, de la mort, de la douleur & de nos devoirs. Elle est donc nécessaire à l'Historien obligé de mettre, sans cesse sous nos yeux tous ces différents objets.

Il n'auroit pas besoin de beaucoup d'habileté pour rendre notre ame sensible à l'attrait de la vertu; si, comme le poète, maître des personnages qu'il fait agir & des événements, il étoit libre de récompenser à son gré la vertu & de punir le vice. Mais la vérité, qui doit être toujours sacrée pour l'Historien, le forcera à ne point déguiser que le vice heureux ne triomphe que trop souvent de la vertu. Qu'il fasse alors remarquer que ce malheur est le juste châtiment que mérite une société qui, s'éloignant des vues de

la nature, se laisse gouverner par les passions. Je veux qu'en me peignant les succès passagers de l'injustice, de l'ambition & de l'avarice, on m'annonce les revers durables dont ils seront suivis. Que la vertu opprimée trouve en elle même une consolation, tandis que le vice en apparence heureux est souvent dévoré de remords, & toujours déchiré par les craintes, les alarmes & les inquiétudes qui l'accompagnent. C'est dans cette partie que Plutarque est peut-être le premier des Historiens. On ne le lit point sans aimer davantage la vertu. Je voudrois être Aristide, dussé-je être exilé comme lui. J'admire les talents de Thémistocle, & plus je plains sa fin malheureuse, plus je m'attache à la vertu dont je connois

le prix , & qu'il avoit abandonnée.

La vie d'Auguste n'est-elle pas une leçon importante de morale ? quel triomphe glorieux pour la vertu, que de voir ce Triumvir barbare & couvert du sang de ses concitoyens, ne se délivrer de ses craintes & des conjurations, qu'en affectant des vertus qu'il n'avoit pas ; & qu'il finit peut-être par aimer, quand il vit qu'il leur devoit son repos & sa sûreté. Que j'ai de regret, mon cher Théodon, que Tacite ne nous ait pas tracé ce tableau intéressant, lui qui a rendu le vice si odieux & la vertu si estimable dans la vie de Tibere ! Rappelez-vous avec quelles couleurs il peint ce Maître du monde devant qui tout tremble, & qui tremble lui-même au milieu des

précipices dont il se croit environné. Las de lui même, las de Rome & de sa puissance, fuit-il à Caprée ? il éprouve qu'il ne se peut fuir lui-même. En vain il veut étouffer ses remords & faire taire ses craintes par les voluptés infâmes où il se plonge ; il semble me dire à chaque instant : *Discite justitiam, moniti.* Malgré que j'en aie, j'apprends dans ma vie privée que les richesses & l'empire du monde entier ne peuvent rendre heureux. Si Tibere, me dis-je nécessairement, avoit imité Auguste, il auroit joui de la même tranquillité.

Vous voyez combien l'Histoire s'embellit par la morale, dans des mains aussi habiles que celles de Tacite. Je suis touché de la mort d'Helvidius, mais la tranquillité

avec laquelle il la reçoit , me fait presque envier son sort , ou du moins m'éleve l'ame. Aucun homme de bien ne périt par les ordres de l'Empereur , sans que Tacite n'en tire une leçon importante pour ses Lecteurs. En effet remarquez , je vous prie , que la morale s'associe d'autant plus naturellement à l'Histoire , que par les loix éternelles de la Providence il est établi que la vertu porte la paix dans le cœur de l'homme , & que le vice y établit le trouble & la crainte. L'une me rend cher à mes concitoyens , l'autre me rend odieux. J'ajoute & je n'ai pas besoin de le prouver , que le bonheur ou le malheur des Etats est soumis aux mêmes loix. Une politique injuste peut procurer une prospérité passagere ; mais craignez un revers , car

on ne se fie plus à vous , & vos ennemis se réuniront pour conjurer votre perte. Jamais vous ne verrez une nation se dégrader & tomber en décadence , qu'après avoir perdu ses mœurs , & quand ses vices ont affoibli ses loix.

Voilà la Philosophie morale que que doit avoir un Historien ; s'il la néglige , il manque à un de ses devoirs les plus essentiels. Sous prétexte d'exciter à la vertu , en prouvant que la Providence ne l'abandonne jamais ; ne faites point intervenir des miracles en sa faveur. Strada emploie la Vierge & Saint-Jacques en toute occasion pour procurer des succès aux Catholiques contre les Novateurs. Ces inepties monacales ôtent à un Historien la confiance qu'il doit inspirer à ses Lecteurs ; &



dès qu'il est assez téméraire pour vouloir pénétrer les secrets cachés de la Providence, il tombera dans une superstition puérile, & dégradera la sagesse divine. A entendre Strada, on diroit que Dieu a somméillé pendant quelque temps, que Luther & Calvin ont profité de ce sommeil, pour enfanter leur doctrine & se faire des sectateurs; & que Dieu en se réveillant, a besoin des armées des Princes pour se venger des hérétiques. Combien n'est-il pas insensé de faire partager à Dieu les injustices cruelles de Philippe II, de Grandvelle & du Duc d'Albe? que jamais ces absurdités impies ne fouillent une histoire. C'étoit bien la peine d'avoir imaginé vingt miracles, pour empêcher les Catholiques d'être vaincus, ou pour

leur faire remporter quelque petit avantage ; tandis que dans l'occasion la plus importante & la plus décisive , la vierge & Saint-Jacques manquent leur coup , & permettent aux vents de détruire cette célèbre flotte dont Strada se promettoit la soumission des Pays-Bas , la conquête de l'Angleterre , & dans ces deux pays le rétablissement de l'ancienne Religion.

Le merveilleux du Poëme épique si agréable pour notre amour-propre & notre imagination , en nous mettant en commerce avec des Dieux qui ont nos passions , déplaît dans l'histoire qui ne parle qu'à notre raison. Je lis avec plaisir dans Homère & dans Virgile qu'Achille & Enée reçoivent du ciel des armes fabriquées par Vulcain ; mais je

veux qu'un Historien m'apprenne qu'un grand Homme & les États n'ont point d'autre bouclier que leurs talents & la sagesse des loix. Laissons agir les causes secondes, & sans recourir à des prodiges pour orner notre narration ou expliquer des événements dont nous ne découvrirons pas la cause, permettons au monde d'obéir aux loix générales que Dieu a établies à la naissance des choses.

J'approuve votre pensée, me dit alors Cidamon, & tous ces Historiens qui font témérairement intervenir Dieu dans nos affaires, me paroissent aussi ignorants & aussi grossiers que nos peres, quand ils croyoient à l'épreuve du fer chaud, de l'eau bénite & au duel judiciaire. Mais, je vous prie, comment

Tite Live que vous regardez comme un Historien parfait , & qui raconte cependant autant de prodiges que Strada , échapperait-il à votre critique ? Très aisément, répondis-je , car écrivant l'histoire d'un peuple très superstitieux , très ignorant , qui croyoit voir dans des événements naturels le signe avant-coureur de quelque calamité, ou la colere d'un Dieu qu'il falloit appaiser par des sacrifices ou quelque cérémonie religieuse ; l'Historien auroit manqué au devoir de peindre les mœurs & la Religion des Romains , s'il eût passé sous silence des faits qui occupoient très sérieusement la prudence d'un sénat qui jette les fondements du plus grand Empire du monde. J'ose vous assurer que Tite Live n'étoit point superstitieux.

S'il avoit cru aux prodiges qu'il rapporte , il en auroit parlé sur un autre ton. Mais il ne s'en est point moqué , comme nos Philosophes. C'est qu'il ne pensoit point , comme eux , que la superstition fût le plus grand des maux & la source de tous les autres. César l'homme le moins superstitieux , & trop partisan d'Épicure pour croire à une Providence incommode pour la paresse des Dieux , ne rapporte-t-il pas lui-même les prétendus prodiges qui annonçoient sa victoire à Pharsale ? il n'y croyoit pas , mais son armée y croyoit : les prodiges qu'elle croyoit voir augmentoient sa confiance , & contribuèrent au succès de cette célèbre journée. Tite Live écrivoit après César , & peut-on croire raisonnablement qu'il crût

à tant de miseres , dans un temps où la Philosophie des Grecs étoit si familiere aux Romains ; & que les écrits philosophiques de Cicéron , sur-tout ses traités de la *Divination* & de la *Nature des Dieux* , avoient éclairé toutes les personnes qui cultivoient leur esprit.

Voilà à-peu-près , mon cher Théodon , les connoissances par lesquelles on doit se préparer à écrire l'Histoire. Et en voilà assez , me répondit-il en riant , pour me bien convaincre que Cidamon me donnoit un conseil pernicieux : je m'y rendois sur la foi de Voltaire qui a dit quelque part avec son bon sens ordinaire , que *l'Histoire ne demande que du travail , du jugement & un esprit commun*. Me voilà détrompé : mais quoiqué j'es-

pere que désormais Cidamon préférera ma paresse & mon silence à une histoire médiocre, pour ne rien dire de pis ; vous nous avez présenté des idées nouvelles qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Vous avez distingué différents genres qui demandent des talents différents & sont soumis à des loix différentes. Je ne vous en tiens pas quitte. Vous avez piqué ma curiosité, & Cidamon, qui ne vous a pas écouté avec moins d'attention que moi, a le même desir. Il fait beau, nous pouvons prolonger notre promenade. Quand vous nous aurez fait part de vos réflexions, Cidamon laissera les ignorants en repos. De mon côté je relirai les Historiens anciens avec d'autant plus de plaisir que j'y remarquerai peut-être des défauts & sù-

rement des beautés qui m'échappoient faute de connoissances. Mon cher Théodon , lui répondis-je , je ferai très volontiers ce que vous exigez de moi , car je compte sur votre amitié & celle de Cidamon. D'ailleurs j'y trouverai mon avantage , vous avez l'un & l'autre trop d'esprit & de goût , pour que j'en sois pas ravi de vous communiquer mes idées : je les réformerai , si vous m'apprenez que j'ai tort ; & si vous les approuvez , je m'y attacherai plus fortement.

Il ne faut que jeter les yeux sur ce que se propose Tite Live en commençant son histoire , pour juger du plan que doit se faire l'Auteur d'une histoire générale. Sans m'arrêter , dit-il , aux fables par lesquelles nos aïeux grossiers croyoient



donner plus de lustre à leur origine , bornons-nous à connoître les mœurs , les loix soit civiles soit militaires & les hommes illustres qui ont étendu l'empire de la République sur le monde entier ; & comment notre prospérité nous a trompés & conduits à ce terme fatal où accablés sous le poids de notre avarice & de notre ambition , nous n'avons plus même la force nécessaire pour nous corriger.

Il me semble que le plan de Tite Live embrasse tout ce qu'un Lecteur raisonnable est en droit d'attendre d'un Historien. Que pourroit-il desirer au-delà ? On ne peut négliger aucun de ces objets , sans que l'histoire ne perde de son intérêt & ne devienne obscure. Si je ne suis pas instruit des mœurs pu-

bliques & des loix qui forment la constitution politique , vous me présentez en vain des événements qui méritent d'être connus ; je n'en démêle point les causes , & j'en attribue les succès aux hommes qui ont commandé. Je crois que c'est le hasard seul qui les produit , comme il produisit autrefois Annibal chez les Carthaginois & Charlemagne parmi nous , qui sont deux especes de prodiges dans leur nation. Au lieu d'un grand tableau , vous ne m'offrez , si je puis parler ainsi , qu'un portrait. Mon intérêt diminue , la vérité m'échappe , & je ne trouve point dans l'Histoire l'instruction que je dois y chercher. Si vous me faites connoître au contraire les mœurs & le gouvernement de la République ,

je vois que les grands Hommes qui paroissent sur la scene , sont l'ouvrage des loix. Je m'attache à la République qui leur communique son génie , l'intérêt s'agrandit & ma raison s'éclaire sans effort.

Tite Live qui a connu cette vérité, & que je n'ai découverte qu'en me rendant compte du plaisir que me fait sa lecture , suit avec soin tous les établissemens des Romains ; aucune des loix qui peut apporter quelque changement dans les intérêts & les passions des patriciens ou du peuple , n'est oubliée. Je vois se former sous mes yeux les mœurs , les usages , les coutumes & le droit public de la République. J'apperçois le mélange des vertus & des vices qui se combattent avec des forces inégales. Tout citoyen qui par son exemple

ébranle la constitution ou l'affermi ; est mis sous mes yeux ; de sorte que pour peu que je sois capable de réfléchir sur les faits qu'on me présente , j'en vois résulter la fortune prodigieuse des Romains. Quelques vices , l'avarice , par exemple , & l'ambition , que les loix n'ont pu détruire , qui obéissent ordinairement à l'amour de la gloire & de la patrie , mais qui par bouffées se présentent encore quelquefois , m'annoncent quel sera un jour leur empire : je prévois qu'elles s'empareront de la puissance publique , & feront succéder la tyrannie à la liberté-

Si une histoire générale est bien faite , on doit juger par la conduite que tient un peuple en se formant , & par les efforts qu'il fait pour parvenir

venir à la fin qu'il se propose, de la maniere dont il jouira de sa fortune. Dans cette jouissance même; l'Historien doit me faire pressentir les causes de sa décadence. Alors tout se développe de soi-même, les faits naissent naturellement les uns des autres; & c'est en cela que consiste dans une histoire générale tout l'art de préparer les événements. La narration qui n'est point obligée des'interrompre pour donner des éclaircissements nécessaires, marche avec rapidité, ne languit jamais & entraîne le Lecteur. Mais, mon cher Théodon, n'attendez rien de pareil d'un Ecrivain qui, par les études dont je viens de vous parler, ne se fera pas préparé à écrire l'Histoire. Il faut qu'il ait longtemps médité son ouvrage, qu'il

en ait étudié toutes les parties , & qu'il les embrasse toutes d'un coup d'œil.

Je fais bien qu'aucune nation ne présente un aussi beau tableau que la République Romaine ; mais distinguons , je vous prie , la matière sur laquelle travaille un Historien , de l'habileté avec laquelle il la manie & la met en œuvre. Les Barbares qui ont fondé nos États modernes , valoient certainement les brigands à qui Romulus ouvrit un asyle. Les uns ont vu détruire leur puissance avant qu'elle pût s'affermir , les autres ont jetté les fondements de plusieurs États qui subsistent encore , & par un reste de leur barbarie primitive , croient dans leur faste & leur foiblesse offrir le modele de la politi-

que la plus parfaite. Pourquoi ces histoires n'intéressent-elles point le Lecteur ? c'est qu'on a toujours négligé de m'instruire des mœurs , des loix , des coutumes & du droit public de ces Barbares. Je marche alors à la suite d'un Historien qui ne fait lui-même où il va. L'ennui me gagne au milieu de ces combats , de ces guerres , de ces victoires dont on m'entretient sans me dire où tout ce fracas me conduira. Qu'on m'ait fait connoître , par exemple , le caractère des soldats de Clovis , l'esprit de liberté qu'ils avoient apporté de Germanie , & l'esprit de servitude qu'ils trouvoient dans les Gaules , & il me semble que j'en aurois vu résulter tout ce qui est arrivé ; c'est-à-dire , le progrès du despotisme dans les uns & de la

fervitude dans les autres. J'aurois pu faire peu de cas de la nation qu'on auroit mise sous mes yeux, mais j'aurois admiré la sagesse & l'habileté de l'Historien. Je n'aurois pas approuvé, mais j'aurois plaint. Cet intérêt m'eût préservé de l'ennui. Ma raison se feroit éclairée, & peut-être n'aurois-je pas eu moins de plaisir à connoître comme un peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler les ressorts de la grandeur Romaine.

Rappelez-vous Tite Live, voyez comment en commençant son histoire, il pique la curiosité de son Lecteur & le rend attentif. *Res Romana quæ ab exiguis profecta initiis, eo creverit, ut jam magnitudine laboret suâ.* Je me plais à considérer & à mesurer l'intervalle



immense qu'il y a entre Rome naissante & Rome maîtresse du Monde. Dès lors je prends intérêt aux petites choses qu'on me raconte de Romulus & de ses successeurs. Rien ne m'annonce encore les prémices d'un grand Empire ; mais heureusement pour les Romains, Tarquin se rend odieux & se fait chasser. L'Historien réveille mon attention & ma curiosité , en m'avertissant que ce n'étoit que sous Tarquin que la liberté devoit être établie , pour que les citoyens n'en abusassent pas. Ces mots me préparent à la grandeur & à la décadence de la République. Voilà l'objet que je me propose de connoître. Je dévore avec plaisir les premières guerres des Romains contre les Eques ; les Volsques , les Toscans , les Sa-

bins &c. & les dissentions éternelles des Patriciens & des plébéyens. Pourquoi ? c'est que je vois un peuple qui dans des entreprises & des démêlés en apparence peu importants , acquiert de grandes vertus & de grands talents , se prépare à faire de plus grandes choses , & approche quoique lentement du terme où les destinées ou plutôt ses mœurs & son gouvernement l'appellent. En voyant rassembler les matériaux immenses d'un vaste édifice ; vous les considéreriez avec plaisir ; parceque votre imagination se feroit d'avance un tableau magnifique du Palais qu'on va élever : il en est de même de l'Histoire Romaine. Quand vous rencontrerez , mon cher Théodon , quelqu'un de ces Lecteurs qui prétendent que la pre-

miere Décade de Tite Live est inférieure aux autres , ne balancez point à écrire que c'est un de ces Lecteurs qui ne savent pas lire & ne voient pas dans l'événement qui est sous leurs yeux , celui qui doit le suivre.

Cette unité d'action , & d'intérêt si recommandée au Poète épique pour m'intéresser aux entreprises de son héros , n'est pas moins nécessaire à l'historien : car elle est fondée sur la nature même de notre esprit , qui ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois , sans se partager , recevoir par conséquent une impression moins vive , se lasser , s'embarrasser , se dégoûter & ne tirer enfin aucun fruit de ses études. Homere m'intéresse au retour d'Ulisse à Itaque , & Virgile à l'é-

tablissement d'Énée en Italie. Ils n'oublient jamais que c'est là le but de leur Poëme , & pour fixer mon atténction ils me le rappellent souvent. De même l'Historien doit ne point me laisser perdre de vue le terme où il a promis de me conduire. Alors l'histoire devient en quelque sorte un Poëme épique ; elle marche à son but à travers les obstacles qu'opposent les passions & les événements de la fortune. Les Gaulois dans Rome embrasée, Pyrrhus & Annibal en Italie tiennent lieu du merveilleux d'Homere & de Virgile ; & ne m'inquiètent pas moins sur le sort des Romains , que Junon & Neptune sur celui d'Énée & d'Ulisse.

Après Tite Live , je puis vous citer Grotius. Son histoire des guer-

res qui ont donné naissance à la République des provinces unies , est un ouvrage qui mérite les plus grands éloges. Je ne vous dirai pas qu'il est rempli de maximes que la politique doit adopter , que les passions y sont peintes avec autant de force que d'adresse ; ce n'est pas sous ce point de vue que je le considère actuellement. Rappelez-vous avec quel soin Grotius me fait connoître les mœurs & le génie d'un peuple qui peut souffrir un maître , mais non pas un tyran ; qui s'essaie à secouer le joug , & conserve par habitude les préjugés qu'il doit à son ancien gouvernement. Vous le voyez qui se défie de lui-même , qui doute , qui hésite , qui fuit sa colere en tatonnant ; & qui n'ayant plus le caractère convenable à la Monar-

chie , n'a pas cependant encore celui qui convient à des Républicains. C'est pour mieux peindre cette situation incertaine que Grotius donne aux premiers livres de son ouvrage la forme d'Annales : rapportant les événements par ordre de leur date , je vois les succès & les revers se balancer , je flotte entre la crainte & l'espérance. En admirant la prudence de Guillaume Prince d'Orange , je voudrois quelquefois hâter son courage ; mais bientôt je blâme moi-même mon impatience ; & dans cette agitation , je m'éclaire , & sens combien il est difficile d'établir la liberté sur les débris de la Monarchie. Cependant Guillaume a jetté les fondemens de la République , son fils Maurice va élever l'édifice , & Grotius donne une

nouvelle forme à son ouvrage ; j'avance à plus grands pas vers le terme que l'Historien m'a proposé, & je connois tous les ressorts du gouvernement. En lisant Tite Live, je devine toute l'Histoire Romaine. Rien ne m'arrête ; si j'ai réfléchi sur la première Décade, j'ai le dénouement de tout. Les Romains, maîtres de l'Italie, seront exposés à des guerres plus dangereuses, mais le passé m'instruit de l'avenir, & je m'attends à trouver dans les plus grandes adversités des Fabius, des Marcellus & des Scipion. De même, quoique Grotius termine son histoire à la fameuse treve de 1609, Il me semble que j'y vois le germe de tous les événements qui sont arrivés depuis dans les Provinces-Unies, & des passions qui en ont

été l'ame. L'ambition de la République & son goût pour la guerre qui la mêlent dans toutes les affaires des Potentats, ne m'étonnent pas ; mais à travers tout cet éclat, je découvre cet esprit mercantille qui doit s'accroître au milieu des dépenses & des disgraces inséparables de la guerre ; il parviendra à dominer, & la République, après son commerce, regardera la paix comme le souverain bien.

Vous l'avoueraï-je ? par la disposition générale de son ouvrage, Grotius me paroît fort supérieur à Tacite. On diroit que ce dernier Historien a pris la plume avant que d'avoir bien connu toute l'étendue du projet qu'il méditoit. Rien n'est plus beau que la peinture qu'il nous fait du regne de Tibere, & Racine



a eu raison de l'appeller le plus grand peintre de l'Antiquité, mais il me laisse quelque chose à desirer. En ouvrant ses Annales je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un Tyran qui croit n'être jamais assez puissant & craint toujours de le trop paroître. Je vois le Despotisme le plus intolérable se former, & je ne fais point à quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés & des injustices presque uniformes qu'on me rapporte, & je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire connoître Tibere, sa Cour, la honteuse patience du Sénat & la lâcheté du peuple.

Vous blâmez peut-être ma témérité, mon cher Théodon; convenez cependant que si Tacite, au

lieu de se borner à nous entretenir de Tibere , de Claude , de Néron & de quelques autres Princes , eût fait l'Histoire de l'empire & non pas des Empereurs , il auroit attaché ses Lecteurs par un plus grand intérêt , & répandu des lumieres qui auroient instruit dans tous les siecles & tous les pays. Nos peres , pouvoit dire Tacite en commençant son ouvrage , ont vaincu le monde parcequ'ils ont aimé la vertu & la liberté. Les dépouilles de leurs ennemis les ayant corrompus , ils n'ont plus été dignes d'être libres. Les dissentions nous ont asservis , en faisant passer la puissance publique dans les mains de quelques citoyens avarés & ambitieux. Marius & Sylla avoient préparé la puissance de Jules César , qui usurpa l'auto-

rité souveraine & en fut puni ; mais Brutus & Cassius étoient destinés à être les derniers Romains. Un nouvel ordre de choses s'est formé ; ayant les vices de la servitude , nous nous sommes accoutumés à porter nos chaînes : & les Barbares qui apprendront à nous mépriser , détruiront jusqu'à notre nom.

Ou je me trompe fort ; ou cette exposition auroit été bien plus propre que celle de Tacite à piquer la curiosité de ses Lecteurs & à les intéresser. Au lieu de quelques Princes dont la cruauté & l'imbécillité font horreur , j'aurois été occupé du sort des Romains. Voilà donc , me ferais-je dit , la postérité de ces hommes qui ont d'abord étonné le monde par leurs vertus & ensuite par leurs talents , condamnée à de-

venir la proie de quelques hordes de Barbares. Par quel venin secret, me ferois-je demandé, les forces de cette puissance redoutable vont-elles s'engourdir? si Tacite avoit voulu développer les progrès de la Monarchie, comme les Historiens précédents avoient fait connoître ceux de la liberté; il est sensible qu'il auroit commencé son ouvrage par le commencement, & non pas par le règne de Tibere. Au lieu de garder l'Histoire d'Auguste pour occuper les dernières années de sa vie, c'est ce Prince qu'il auroit d'abord mis sous nos yeux.

Que ne donnerois-je pas pour qu'il se fût tracé ce plan? avec quel intérêt, avec quelle avidité n'auroit-on pas lu la vie du plus habile & du plus adroit des tyrans, écrite par l'Histo-

rien qui connoissoit le mieux les ruses & l'artifice du cœur humain, & qui, d'un œil sûr, apperçoit chaque passion sous le masque dont elle se couvre. J'aurois frémi pour le sort de l'État, en voyant périr tous les citoyens dont les vertus font ombrage à l'Usurpateur qui cessa d'être cruel en cessant de craindre. Quelle instruction pour moi, si Tacite m'eût fait connoître les ressorts de cette ambition qui se cachoit pour dominer plus sûrement, & qui appella à son secours toutes les passions basses qui devoient avilir les Romains & les rendre patiens. Je n'en dis pas assez, cette ambition se fit aimer & regretter. Cet Octave qui n'auroit jamais dû naître, les Romains dégradés finirent par dire qu'il n'auroit jamais dû mourir.

Après avoir peint Auguste avec cette touche & ces couleurs qu'on ne peut trop admirer, Tacite se seroit encore surpassé lui-même dans la vie de Tibere. Il auroit démêlé les vices que ce Prince devoit à ses passions & ce que les circonstances y avoient ajouté. Auguste cachoit ses sentiments & ne vouloit pas qu'on le devinât. Tibere exigeoit qu'on le vît à travers le voile dont il cherchoit à se couvrir. De là cette tyrannie sourde à laquelle les timides Romains ne peuvent se soustraire. Tous ces détails de délations & de supplices que Tacite s'excuse quelquefois de rapporter, parcequ'il craint de fatiguer ses Lecteurs; je les lirois avec avidité, parcequ'ils me serviroient à former cette chaîne qui lie tous les événements; & à

comprendre comment les Romains qui se servoient encore du terme de République sous des Empereurs absolus, devoient tomber dans un tel excès de bassesse & de corruption qu'ils regretteroient Néron.

Permettez-moi de vous dire encore une chose que je ne vous dis qu'en tremblant, c'est que Tacite, par le plan que je propose, m'eût fait penser, m'eût éclairé, & se fût éclairé lui-même sur la situation & la fortune de l'empire. J'ai de la peine à vous comprendre, me dit Cidamon avec un ton qui me marquoit sa surprise, expliquez-vous. Est-ce que vous prétendez sérieusement, comme vous nous l'avez déjà laissé entrevoir, que Tacite pensât que les Romains en obéissant aux Empereurs, ne mar-

chassent pas à leur ruine ? Et vraiment oui , répondis-je le plus doucement qu'il me fut possible , je le pense : car quoiqu'il dise dans sa *Germanie* que l'Empire n'est plus en état de résister aux forces de ses ennemis , *urgentibus imperii factis , nihil jam prestare fortuna majus potest quàm hostium discordiam* , je vois que c'est une vérité qui lui échappe par hasard ou par humeur , & non pas une conséquence de sa politique ; puisque dans le second Livre de ses *Annales* , sous *Tibere* , il dit qu'*Arminius* attaqua la puissance Romaine dans le temps qu'elle étoit la plus florissante : je me rappelle ses expressions : *liberator haud dubie Germaniæ , & qui non primordia populi Romani , sicut alii reges Ducisque , sed florentissimum im-*



*perium lacefferit.* Vous voyez par ces expressions, qu'il croyoit alors la fortune de Rome plus folide-ment affermie que quand les Samnites, Pyrrhus & Annibal tenterent de la renverfer.

Dans l'éloge d'Agricola, il loue Nérva d'avoir concilié la puiffance du Prince & la liberté du peuple, *res olim diffociabiles*, dit-il, il croyoit donc qu'après le regne de Nérva on pouvoit les affocier. Il ajoute que Trajan affermit la sûreté publique. Ce ne font plus de fimples efpérances. *Nec fpem modo ac votum fecuritas publica, fed ipfius voti fiduciam, ac robur affumpferit.* Tacite, qui n'étoit pas un flatteur, fe repaît de chimeres agréables; & il me femble que s'il eût commencé par écrire le regne d'Augufte, &

démêlé avec sa profondeur ordinaire la politique qui trompoit les Romains & les accoutumoit à la servitude ; il auroit jugé que Tibere pouvoit s'épargner les ruses , les perfidies & les cruautés qu'il crut nécessaires à sa sûreté ; mais qu'ayant appris aux Romains qu'il étoit dangereux d'avoir des vertus & des talents, l'Empire tomboit dans une extrême foiblesse. Pour ne pas craindre les citoyens , il faudra ménager les soldats , & les corrompre pour les rendre dociles. Les armées disposèrent de l'Empire après la mort de Néron parcequ'il n'y avoit plus dans l'État de puissance publique. En étudiant le regne d'Auguste , Tacite auroit découvert que c'est à l'abîme de cette puissance ou plutôt de son image, que ce Prince avoit trouvé

sa sûreté, & que dès le moment que ce fantôme disparoîtroit, il n'y avoit plus à attendre que les plus déplorables calamités.

En voilà trop, car j'ai toujours présent à l'esprit le sage précepte de Quintilien, & ce n'est point sans scrupule que j'ose blâmer un homme tel que Tacite. Quoi qu'il en soit de mes réflexions, j'insiste sur la nécessité de faire connoître, en commençant une histoire générale, le terme auquel on veut la conduire; & tous les détails particuliers qui m'apprendront que tous les faits sont liés les uns aux autres, & que les dernières révolutions sont l'ouvrage des premières.

Un exemple va vous faire entendre ma pensée, & je vous citerai l'histoire des révolutions Romaines

par l'Abbé de Vertot. Je le regarde comme celui de tous nos Ecrivains qui a été le plus capable d'écrire l'Histoire. Il a l'ame élevée & généreuse ; son imagination vive ne le domine pas , & ne lui sert qu'à donner aux objets qu'il traite les ornements qui leur sont convenables. Ses peintures sont dessinées avec hardiesse, ses réflexions courtes. Il connoît le cœur humain & la marche des passions , & sa narration est rapide. Voilà certainement les talents les plus heureux ; mais soit que trompé par la facilité & les graces de son génie , il eût négligé les connoissances préliminaires dont je vous ai d'abord parlé ; soit que content de plaire à ces Lecteurs dont Paris est plein , & qui se croient toujours assez instruits quand ils

ils se sont amusés; il forma le dessein de nous donner une histoire Romaine dégagée des détails de Tite Live. Toutes nos femmes beaux esprits, & cette multitude innombrable d'hommes qui ne sont que des femmes, l'ont lu avec avidité; & en citant mal-à-propos des noms & des faits dont ils ont chargé leur mémoire, ils font le supplice des personnes sensées. Je l'ai souvent éprouvé par moi-même, en lisant les révolutions Romaines de l'Abbé Vertot; j'ai été obligé de suppléer à ce qu'il avoit passé sous silence. Si je n'avois pas été un peu au fait des affaires des Romains, il m'auroit été impossible d'y rien comprendre, parcequ'une histoire est nécessairement obscure pour un esprit raisonnable, quand elle ne

développe pas les causes générales des événements , & ne fait pas remarquer la liaison intime qu'ils ont entre eux.

Mais quand je dis , mon cher Théodon , que les plus petits détails plaisent , instruisent & intéressent , s'ils touchent aux mœurs , aux loix & au gouvernement d'une Nation ; je n'entends pas qu'il faille les prodiguer. Que ces détails soient nécessaires , que l'Historien qui veut instruire & plaire , *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* , choisisse parmi tous ces détails ceux qui sont les plus propres à rendre la vérité piquante & agréable. Ne fatiguez point vos Lecteurs par une surabondance d'érudition & de faits uniformes ; *l'esprit rassasié les rejette à l'instant*. L'Abbé Fleury ,

je l'avoue, n'a pas quelquefois fait assez attention à ce précepte de nos maîtres. Dans son histoire Ecclésiastique il fatigue les gens qui ont plus de pénétration & de goût que de piété, par les détails qu'il rapporte; ils sont entassés sans ménagement, & certainement inutiles pour faire voir comment la Religion devoit triompher de la politique des Princes, de l'orgueil des Philosophes & de la jalousie des prêtres des faux Dieux. Je me trompe peut-être; peut-être que l'histoire Ecclésiastique doit être soumise à d'autres regles que l'histoire profane. Je suis tenté de le croire, puisque l'Abbé Fleuri lui-même s'impose la loi de rapporter les faits comme un simple témoin sans se permettre de porter aucun jugement, ni

même de faire aucune réflexion. Quoi qu'il en soit, n'oublions point que cet Ecrivain est un de ces hommes de génie, qui ont fait le plus d'honneur à notre nation. Nous lui devons des discours sur l'histoire Ecclésiastique qu'on lira toujours avec admiration ; & qui prouvent que leur Auteur avoit en lui-même ce riche fonds de probité, de sagesse & de lumieres qui doit être l'ame d'un Historien.

En se proposant le même plan ; le même dessein, les mêmes vues que Tite Live s'est proposés, il me semble que les Historiens modernes, s'ils avoient eu d'ailleurs le génie & les connoissances nécessaires pour écrire l'Histoire, auroient pu présenter un tableau instructif, intéressant & agréable de leur na-



tion. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, &c. ont eu des mœurs extrêmement barbares, & pendant plusieurs siècles, les loix ou les coutumes qui étoient l'ouvrage de ces mœurs, ont conservé dans leurs habitants, que je n'ose appeller ni citoyens ni Magistrats, une grossièreté, une ignorance, mais en même temps une force & une énergie qui leur ont fait exécuter des choses très extraordinaires, & précieuses pour qui veut connoître tout ce dont l'homme est capable. De révolutions en révolutions ces peuples ont été conduits à cette politesse dont nous nous glorifions aujourd'hui, & qui dans le fond n'est qu'une barbarie différente; puisque nous la devons à des mœurs efféminées, à des vices

bas & lâches , & non pas à des loix sages qui nous aient rapprochés des vues de la Nature. Il falloit peindre ce tumulte des passions , qui toujours mal à leur aise se choquent continuellement ; & la fortune au milieu de ce chaos qui décide des intérêts des Rois , des Grands , du peuple & se joue du sort des nations. Avec le génie & les connoissances de Tite Live , quel tableau intéressant ne nous eût-on pas présenté. Ce grand Historien profite des erreurs des hommes comme de leurs actions les plus sages ; & le Lecteur en s'instruisant de ce qu'il faut éviter apprend ce qu'on doit faire.

: Si vous lisez le Pere Daniel, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer.

Au lieu d'étudier l'ancien temps , il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la Monarchie par-tout où il trouve le nom de Roi , il ne parle jamais des coutumes tantôt plus , tantôt moins grossières , qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mene de Clovis jusqu'à nos jours , sans que vous soupçonniez ces révolutions tantôt sourdes tantôt bruyantes que nous avons éprouvées. Mézerai n'est point flatteur comme le Pere Daniel , mais il manque comme lui des connoissances nécessaires pour instruire. Sa morale est plus digne de l'histoire que celle de Daniel. Son style est moins languissant mais il est dur. Ses tableaux sont grossièrement dessinés & n'ont point ce coloris qui

attache le Lecteur. A l'égard de l'Abbé Vely, il a voulu, dit-on, prendre une autre route, rendre compte de nos loix & peindre les mœurs; mais il a tout confondu par ignorance. Il attribue à la premiere race des usages qui n'appartiennent visiblement qu'à la troisieme. Son histoire est un chaos où tout est jetté, mêlé, confondu sans regle & sans critique. En un mot, je vois un Historien qui s'est mis aux gages d'un Libraire, & dont la stérile abondance fait la richesse. Ses continuateurs ont pris sans doute une autre méthode, & j'entends dire que le public les lit avec plaisir.

Je ne fais si les Histoires étrangères ont été traitées plus heureusement que la nôtre. Je ne connois

pas Mariana, & il feroit infensé à moi de vouloir en parler. Cependant j'oserois parier qu'un Jésuite Espagnol a dû composer une très médiocre histoire d'Espagne. Un mauvais Religieux ne connoît que l'intrigue ; & celui qui pratique régulièrement sa regle , ne connoît pas les vérités politiques qu'il méprise. Un Chanoine de Sainte-Genevieve , dont j'ai oublié le nom , nous a donné une histoire de l'Empire. Après la lecture de quelques pages , il a fallu me contenter de la parcourir , & bientôt même je me suis lassé de ce travail ingrat. Rapin de Thoyras a étudié les Anglois & leur constitution avec beaucoup plus de soin que les autres Historiens : ses vues sont droites , il aime la justice , & sa politique

tient aux principes du droit naturel ; mais sa narration marche avec une lenteur qui fatigue , tous les matériaux qu'il s'est donné la peine de ramasser , il veut malheureusement les faire entrer dans son ouvrage. Il est savant , mais il manque de goût. Hume raconte avec plus de rapidité ; mais il ne connoît pas la nation , & on ne découvre point l'influence du caractère national dans les événements qu'il rapporte. Quand ses réflexions sont à lui , elles sont communes , & trop souvent d'une fausse politique que la morale ne peut approuver. Ayant commencé son ouvrage par la fin , & avant que d'avoir étudié & démêlé la chaîne qui lie tous les siècles & tous les événements d'une nation ; il n'est pas surprenant que le regne

des Stuarts laisse mille choses à desirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons ; mais on retrouve un Historien qui n'a lu que les chroniques , il a ignoré les loix des Normands : & tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible , ou du moins je n'y ai rien compris. Le Pere d'Orléans a prétendu faire une histoire des révolutions d'Angleterre. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les Princes , il auroit donc dû faire connoître le gouvernement des Bretons , des Anglo-Saxons , des Danois & des Normands , parceque c'est de ces différentes constitutions que sont sortis , comme de leur foyer , les intérêts différents , les querelles , les troubles & les révolutions qui

ont agité l'Angleterre. Oh ! le plaisant Historien ! qui néglige de me faire connoître la *Grande Charte*, & se contente de l'appeller l'écueil de l'autorité Royale & la source des mouvements qui agiterent depuis les Anglois. Il en faut convenir, le Pere d'Orléans ne vouloit traiter que les changemens que la Religion a soufferts depuis Henri VIII. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit ? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire, il marche d'un pas plus ferme & plus rapide, & on le jugeroit digne d'écrire l'Histoire, si ses préjugés lui eussent permis de voir & de dire toujours la vérité.

L'histoire d'Écosse par Buchanan ne doit point être confondue avec



celles dont je viens de vous parler. Vous trouvez un Ecrivain d'un génie supérieur, & formé à l'école des grands Historiens de l'antiquité dont il étoit plein. Sa narration est vive & animée, il apprécie avec justice les vertus & les vices. Ses réflexions, toujours courtes, renferment un grand sens, & invitent le Lecteur à méditer. Les mœurs & les passions sont peintes avec beaucoup de force & de vérité. Son histoire est courte, parceque pensant qu'elle étoit faite pour instruire la postérité, elle ne devoit point se charger de ces minuties qui peuvent amuser notre curiosité dans des mémoires qui tombent dans l'oubli, dès que de nouveaux mémoires présentent à une nouvelle génération les mêmes inepties & les mêmes sottises sous d'autres noms.

J'aurois fouhaité que Buchanan eût été auffi attentif que les anciens à faire connoître le gouvernement & le droit public de fa nation. Ce n'est pas qu'il ne dife des chofes très instructives à cet égard , mais elles font trop féparées les unes des autres pour produire l'effet que je defire, comme l'a fait depuis le célèbre Robertfon , il falloit rassembler en une masse tout ce qui regarde la constitution féodale des Ecoffois ; un Historien ne peut trop fe défier de la paresse & de la négligence de fes Lecteurs. Il faut les frapper par de grands & longs traits de lumiere qui éclairent leur esprit diftrait , les forcent de remonter à la cause des événemens , & les mettent à portée d'en fuivre l'enchaînement fans peine ou plutôt avec plaisir : & c'est

là peut-être l'Art le plus rare & le plus difficile de l'Historien.

Je ne conseillerois à personne ; mon cher Théodon , d'entreprendre une Histoire générale. La plupart des États de l'Europe doivent craindre la vérité ; ils veulent des flatteurs & non pas des Historiens. Une histoire qui , remontant à l'origine de leurs coutumes , de leurs mœurs , de leurs loix , de leurs droits & de de leurs prétentions , dévoileroit les progrès de leur fortune ou de leur décadence , révolteroit leur amour-propre , & peut-être même passeroit pour l'ouvrage d'un mauvais citoyen. Mais indépendamment de ce premier obstacle , voyez dans quelles sources impures nos Historiens modernes sont obligés de chercher la vérité. Je fais que

Tite Live se plaint quelquefois des premiers Monuments historiques des Romains , où les mêmes faits sont rapportés d'une maniere différente ; mais cette incertitude ne regardoit que des événements particuliers dont les circonstances différentes ne peuvent occasionner aucune erreur sur la nature du gouvernement , des loix , des mœurs & du caractère d'une République dont les citoyens ont les mêmes connoissances & sont renfermés dans les murs d'une même ville. Il n'en est pas de même des peuples modernes ; & pour se borner à ce qui nous regarde , rappelez-vous combien la Gaule comptoit dans son sein de différentes nations qui toutes avoient des coutumes , des loix , des préjugés différents & une igno-

rance égale. Jetez les yeux sur notre Grégoire de Tours & les Chroniqueurs encore plus ignorants & plus barbares qui l'ont suivi. Aucun de ces Historiens n'a connu la nature du gouvernement sous lequel il vivoit. Pour découvrir une vérité incertaine & toujours prête à nous échapper, il faudra donc se jeter dans l'étude de nos diplômes, de nos formules anciennes, de nos Capitulaires, & gémir sous ce fatras énorme de pièces propres à faire reculer d'effroi le savant le plus intrépide & le plus opiniâtre.

Après s'être desséché l'esprit dans ces études arides, comment ne composeroit-on pas une Histoire barbare? On aura acquis, j'y consens, les lumières nécessaires pour faire connoître les mœurs, le droit

public & le caractère d'une nation ; mais comment conservera-t-on ce goût & cette éloquence qui attachent un Lecteur ? Voltaire se vante quelquepart d'avoir lu nos Capitulaires , mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole & le plus plaifant des Historiens. Je craindrois que tout Ecrivain qui voudra se mettre en état d'écrire raisonnablement une Histoire générale , ne passât les années les plus précieuses de sa vie à débrouiller le chaos historique d'une nation. Il ne lui resteroit pour l'écrire qu'une vieilleffe languissante , une imagination presque éteinte & incapable d'échauffer assez la raison pour présenter avec autant de grace que d'énergie les événements & les hommes qu'on

D'ÉCRIRE L'HISTOIRE. 115  
veut mettre sous les yeux de ses  
Lecteurs.

En racontant les disgrâces & les succès d'une nation, que l'Historien m'apprenne avec soin comment elle supporte sa bonne & sa mauvaise fortune. C'est par cette peinture, si elle est fidelle, que je démêlerai la liaison des événements qui tour-à-tour comme causes & effets les uns des autres, se succèdent sans conserver le même caractère. Alors l'histoire n'a pas besoin d'emprunter la morgue ou le ton étranger de la Philosophie, pour m'instruire du pouvoir des circonstances sur notre esprit, nos mœurs & nos loix; & dans les caprices de la fortune je découvrirai la source des caprices de notre conduite.

Si un Historien pour intéresser;

exagere les malheurs d'une situation; & peint mal-à-propos un État sur le penchant de sa ruine, il pourra attacher un Lecteur ignorant; mais un homme instruit rira de la bonhomie de l'Auteur, & le livre lui échappera des mains. Il fait qu'un peuple ne fait des pertes véritables & essentielles, que quand il perd le caractère auquel il a dû ses succès.

La faute que je reprends est rare; celle des Historiens qui se laissent éblouir par une fausse prospérité, est plus commune. Il est si doux de se flatter & de croire qu'on ne doit qu'à soi les faveurs de la fortune, qu'un peuple doit être moins attentif sur lui-même, à mesure que la prospérité lui exagere ses forces & que sa puissance augmente ses



espérances & diminue ses craintes. Voilà l'écueil de presque tous les Historiens, ils sont avec le peuple les dupes d'un État qui prépare & annonce une décadence. Ne découvrant d'abord dans cette révolution naissante qu'une vertu plus douce & plus facile, ils n'osent point prévoir, comme Caton, que les passions mises plus à leur aise introduiront bientôt une Anarchie secrète dans le gouvernement, forceront les loix d'être plus indulgentes, & se porteront enfin aux excès les plus dangereux. je voudrois de tout mon cœur qu'il me fût permis d'effacer les premières lignes du trente-quatrième Livre de Tite Live. Jusques là la critique la plus sévère ne peut lui reprocher aucune erreur; & je suis d'autant plus étonné de lui voir traiter de

bagatelle le débat qui s'éleva au sujet de la loi *Oppia*, qu'il fait tenir à Caton un discours digne de sa gravité & de sa prévoyante sagesse, tandis que le Tribun Valerius ne favorise le luxe des femmes que par les plus foibles raisonnements. Homere & Démosthene, selon Horace & Cicéron, ont sommeillé quelquefois; pardonnons à Tite Live une distraction. Je voudrois donc, mon cher Théodon, qu'une Histoire générale en me racontant les entreprises & les succès d'une nation contre ses ennemis, me rapportât avec une égale attention, les progrès de ses vices domestiques, & la décadence des mœurs, qui annonce celle de l'État.

Il ne me reste qu'à vous dire un mot de la maniere dont je croirois

qu'une Histoire générale doit être écrite , quand un peuple est parvenu à ce point de dépravation qui ne peut souffrir aucun remede. Remarquez d'abord que toutes les décadences ne sont pas égales , les unes éclatent par des convulsions violentes , les autres sont accompagnées d'un assoupissement léthargique, ou d'une sorte de délire encore plus dangereux. Une nation qui a été libre , & dont le gouvernement long-temps ébranlé sur ses bases , est enfin détruit , mérite qu'on en trace le tableau. Les mœurs , les loix & les Magistrats de cette République n'ont plus , il est vrai , aucune force , mais le souvenir en subsiste. Les citoyens qui souffrent de cette Anarchie , réclament leurs droits ; tandis que ceux qui en profitent ,

veulent affermir leur tyrannie. L'injustice de ceux-ci rend les autres injustes. On ne voit plus que des vertus médiocres , mais il subsiste de grands talents , & l'histoire peut être encore aussi instructive qu'intéressante.

Pour vous faire mieux entendre ma pensée , permettez-moi de vous rappeler l'histoire de la guerre du Péloponese par Thucydide. Cet Historien , que toute l'Antiquité a admiré , a fait un chef-d'œuvre en nous faisant l'histoire de la décadence de la Grece. Ses Républiques ivres de la gloire qu'elles avoient acquise en repoussant Xerxès , ne sentent plus le besoin qu'elles ont d'être unies. Thucydide me peint les Grecs prêts à oublier les loix de leur confédération. L'orgueil d'A-

thenes

thenes blesse l'orgueil de Lacédémone, & toute la Grèce qui se partage, est portée à servir l'ambition de ces deux villes avec le même courage & la même constance qu'elle auroit servi la patrie. Des vertus égales, des talents égaux offrent un spectacle intéressant; mais je m'aperçois enfin que ces Républiques s'épuisent en formant des entreprises au-dessus de leurs forces, & doivent bientôt se lasser d'un courage & d'une constance qui contrarient leurs nouveaux goûts. De cette situation d'Athenes & de Lacédémone doit naître l'Anarchie de la Grèce, & de cette Anarchie la grandeur de la Macédoine; & rien, comme vous voyez, n'est plus capable d'instruire & d'intéresser un Lecteur pour qui le

bonheur & le malheur des sociétés ne sont pas des objets indifférents.

Permettez-moi de vous citer encore l'exemple de la République Romaine. Ses richesses, fruit de ses conquêtes, ayant détruit l'équilibre des Magistratures & l'autorité des loix, il ne subsistoit plus de puissance publique; puisque Scipion Nasica tant loué par les anciens, n'eut d'autre moyen, pour s'opposer aux projets de Tiberius Gracchus, que de l'ataquer à main armée dans la place publique. L'audace généreuse de Nasica & le sang d'un Tribun dont la personne étoit sacrée, voilà le germe de cette longue suite de guerres, de crimes & de malheurs toujours produits les uns par les autres. Ce tableau n'est ni moins instructif ni moins intéressant que

celui des beaux siècles de Rome. Je connois , si je puis parler ainsi , toutes les extrémités de la nature humaine & dans le bien & dans le mal. Tandis que les Romains m'effraient par leurs vices , ils méritent encore mon admiration par leurs talents. Si l'Historien a fait son devoir , s'il n'a pas négligé de me faire appercevoir la chaîne qui lie tous ces événements ; il faut ou que je sois le plus stupide des Lecteurs , ou que je rapproche ces temps dont j'ai lu l'Histoire , que je les compare , & que je conclue de ce rapprochement & de cette comparaison , que la politique ne conduit au bonheur qu'autant qu'elle puise ses principes dans la morale.

Mais il n'en est pas de même de ces décadences qui ne se manifestent

que par des signes de foiblesse , de lâcheté & de bassesse. Que l'Histoire connoisse sa dignité , & laisse perdre le souvenir de ces temps méprisables. Si dans les Fastes de cette nation esclave vous trouvez un Prince qui n'ait pas été accablé de sa fortune , & dont la sagesse & les talents suspendent la ruine de son Empire ; prenez la plume , c'est un hommage que vous devez à la vertu. Si un monstre ou un imbécille d'une espece distinguée , hâte & précipite par ses vices ou ses inepties le moment fatal de sa nation ; vous pouvez le retirer de son obscurité pour le punir , & apprendre aux Princes qui ne peuvent pas être vertueux , qu'ils se contentent du moins d'avoir des vices obscurs & médiocres.



Hérodien, l'un des Historiens les plus judicieux de l'antiquité, me paroît s'être proposé cette regle. Vous vous rappelez qu'il choisit l'époque célèbre où les malheurs de l'Empire suspendus par quelques bons Princes depuis Trajan jusqu'à Commode, reprennent leur cours avec la violence d'un torrent dont les eaux arrêtées rompent leur digue. Vous voyez Commode qui est embarrassé de la réputation de son pere. Vous diriez que ce scélérat essaie d'échapper à sa scélérateffe, mais bientôt encouragé par les vices de sa nation, ce monstre abominable fera regretté comme Néron qu'il n'aura que trop imité. C'est alors qu'est portée au comble cette démocratie militaire qu'on pouvoit prévoir dès le regne même de Ti-

beres ; car les Légions avoient dès lors commencé à soupçonner que l'Empire devoit leur appartenir, puisqu'elles en faisoient la force. Les Cohortes prétoriennes familiarisées enfin avec ces idées ambitieuses, mettent l'Empire à l'encan ; à leur exemple, chaque armée veut faire & fait en effet son Empereur, pour n'en faire, si je puis parler ainsi, que son premier Magistrat. Avec quelle heureuse brièveté Hérodien raconte des faits auxquels nos Historiens donneroient aujourd'hui plusieurs volumes qui ne m'instruiraient point. Au milieu des guerres civiles, je vois subsister quelque trace des anciennes idées, & se former le germe des révolutions qui doivent succéder aux dissensions présentes. Sévere qui craint Albin,

le fait César pour se donner le temps de détruire Niger , & revenir ensuite sur lui & le perdre. On imagine bientôt de mettre l'Empereur en sûreté en partageant l'Empire , & Antonin régna avec Geta. Macrin qui leur succéda , éleva son fils à la dignité de César pour être sûr de deux armées. Tout devient une instruction pour moi. Je vois comment la politique des passions n'a d'autre art que de se conformer aux circonstances , & d'y obéir. Je fais gré à Hérodien de m'avoir préparé à la révolution qui doit enfin donner une rivale à Rome , & faire de l'Empire deux puissances séparées & indépendantes.

Un Ecrivain , qui nous auroit donné l'histoire du regne de Constantin , & qui auroit eu autant de

génie qu'Hérodien ; n'auroit point manqué de nous faire connoître à quel genre de vices nouveaux on devoit s'attendre , dès que les légions auroient perdu leur courage avec leur esprit séditieux , & que les Empereurs plus tranquilles dans leur Cour s'endormiroient sur le Trône. Vous ne trouverez plus que quelques Princes qui méritent d'être connus , & l'Histoire ne doit s'occuper alors que des Barbares qui détruiront bientôt le nom Romain. Je vous l'avoue , je ne devine point par quels motifs M. le Beau , dont plusieurs personnes de mérite estiment les talents & les connoissances , a pu entreprendre une Histoire générale de l'Empire d'Orient ; un volume suffisoit pour en peindre la misere éternelle & toujours la même.

La longueur de l'ouvrage de M. le Beau m'a effrayé. On y trouve, dit-on, beaucoup d'érudition, soit ; mais à quoi sert une érudition qui ne m'apprend que des faits dont je ne puis tirer aucune instruction utile ?

Voilà les premières idées qui se font présentées à mon esprit au sujet des Histoires générales ; j'aurois encore cent choses à vous dire, & nous les entendrons, me dit Cidamon, avec beaucoup de plaisir. Mais j'ai eu tort, ajouta-t-il en plaisantant, de n'avoir pas conseillé à Théodon une Histoire Universelle. Nous rîmes de cette plaisanterie. Si j'ai bien compris, reprit Cidamon en m'adressant la parole, la doctrine que vous venez de nous exposer, il me semble qu'on en doit conclure que le projet d'une Histoire Univer-

felle est infensé. Comment seroit-il possible , dans cette foule d'objets si différents , que l'Historien trouvât cette unité si nécessaire dont vous nous avez parlé ? un intérêt si partagé ne me frappera pas assez fortement pour m'attacher. Quand je suis en train de suivre un peuple , l'Historien me déplaît nécessairement toutes les fois qu'il l'abandonne pour me transporter dans une autre nation. De ces faits morcelés & hachés je ne puis tirer aucune instruction. Je ne vous parle pas de l'Histoire Universelle de Voltaire, qui n'est qu'une pasquinade digne des Lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos Philosophes. Mais je vous parle de M. de Thou ; j'ai éprouvé en le lisant , l'ennui d'un voyageur qui allant de ville en ville , de pro-

vince en province , tantôt à droite , tantôt à gauche , marcheroit toujours sans favoir où il va. De forte que pour me débarrasser de ses narrations si longues quoique courtes , si vagues si incohérentes , je pris enfin le parti de l'abandonner , toutes les fois qu'il abandonnoit lui-même la France , pour passer dans d'autres états dont je ne me soucie point , & même en Amérique & aux grandes Indes.

Mon cher Cidamon , repris-je alors , vous avez raison ; un Historien doit être bien plus jaloux de montrer un bon jugement qu'une érudition dont je me défie malgré moi dès qu'elle veut tout embrasser. Si M. de Thou est répréhensible d'avoir entrepris l'Histoire Universelle d'un temps très court ; que

penferoit-on d'un Historien qui voudroit nous entretenir de tout ce qui s'est passé depuis la naissance du Monde ; je ne croirois même pas qu'on pût faire un ouvrage raisonnable en se bornant à l'Histoire de l'Europe depuis la ruine de l'Empire Romain. L'exemple de M. Robertson doit nous rendre timides & circonspects. C'est certainement un homme d'un très grand mérite , & la maniere dont il a approfondi l'Histoire de son pays , est digne des plus grands éloges. Trop encouragé par ce premier succès , il a osé mettre à la tête de son histoire de Charles-Quint , un tableau des révolutions que les États modernes de l'Europe ont éprouvées depuis leur établissement. Avant qu'on nous eût traduit cette introduction.



à la vie de Charles-Quint, je l'entendois louer comme un chef-d'œuvre. J'en attendois la traduction avec la plus vive impatience. Elle parut enfin, qu'y trouvai-je ? un ouvrage croqué, rien d'approfondi, & pour m'en tenir à ce qui regarde l'histoire de France, je rencontrai tous les préjugés & toutes les erreurs de nos Historiens qu'on avoit parcourus trop légèrement. Robertson cite le Président de Montesquieu, l'Abbé du Bos, le Comte de Boulainvilliers & moi indigne ; mais il paroît qu'il n'entend aucun de ces Ecrivains, puisqu'il en adopte à la fois différentes opinions qui ne peuvent s'associer, & qui réunies forment un parfait galimatias historique.

Il est juste que les hommes que la misère de leur condition ne con-

damne pas à tout ignorer, ne soient pas étrangers dans le monde qu'ils habitent. Ils doivent prendre dans leur éducation une idée générale de l'Histoire Universelle. Dans ces éléments destinés à instruire de jeunes gens dont la raison n'est pas encore formée; il n'est point question de développer les causes des événements, & d'étaler les richesses de la politique. Que l'Écrivain cependant soit assez instruit pour éviter des erreurs dangereuses & ne pas corrompre l'esprit & le cœur de ses Lecteurs, en leur faisant prendre des préjugés nationaux pour des vérités. Il doit se borner à former le cœur de ses Lecteurs, les instruire des préceptes généraux de la morale, élever leur ame, & tâter simplement leur esprit en leur offrant

quelquefois des réflexions qui piquent leur curiosité, & s'ils ont de l'esprit les invitent à penser, & étudier plus particulièrement l'Histoire de leur pays ou celle d'une nation plus illustre. Pour faciliter cette étude, je croirois qu'au lieu de suivre l'ordre des temps & de mêler & confondre des peuples qui n'ont rien de commun, il faudroit adopter la maniere de Puffendorff qui traite séparément chaque nation. Mais il faudroit ne point avoir sa sécheresse rebutante ; & à son exemple, se contenter d'indiquer des faits qui dénués de tout détail, ne laissent aucune trace dans la mémoire & rebutent par conséquent le Lecteur. Cette Histoire Universelle dont je parle, ne doit être qu'un recueil d'histoires particulieres faites à l'i-

mitation de celle de Florus qui donne quelque idée des Romains.

On pourroit encore se former le plan d'une Histoire Universelle, en ramenant tout à quelques peuples célèbres qui se sont succédés sur la scene du Monde, & à quelques époques principales qui ont été autant de révolutions pour le genre humain. C'est ce qu'avoit exécuté Trogue Pompée que nous ne connoissons que par son Abréviateur qu'on lit presque sans fruit. Si Justin n'a rien changé à l'ordre de l'Auteur qu'il abrégeoit, on peut dire que cet Historien n'avoit pas assez médité sur l'art d'arranger & de disposer les faits; mais j'aime mieux penser que l'Abréviateur a gâté son original, en supprimant les liaisons & les transitions par

lesquelles Trogue Pompée avoit uni toutes les parties de son ouvrage. Je parle ainsi, parcequ'on rencontre quelquefois dans Justin de trop belles choses pour qu'elles lui appartiennent.

C'est sur ce plan que Bossuet a composé son discours sur l'Histoire Universelle, ouvrage inutile aux personnes peu instruites, mais qui fera éternellement les délices de celles qui sont dignes de l'entendre. Quel jugement profond dans le choix des événements, quelle habileté dans la maniere de les présenter ! on voit les Empires se former, s'accroître, chanceler, tomber, se succéder les uns aux autres. La curiosité des Lecteurs est continuellement invitée à rechercher les causes de ces événements qui présentent à la fois

toute la grandeur & toute la foiblesse des choses humaines. Dans ce trouble où je suis, je trouve un maître qui m'instruit, qui me guide, qui m'éclaire. Un mot lui suffit pour me rappeler toute une Histoire. Pyrrhus, dit-il, reimportoit contre les Romains des victoires qui le ruinerent. Tout est plein de pareils traits; & sans choix, je vous cite ceux qui se présentent les premiers à ma mémoire. Rome, accablée par Annibal, dit-il ailleurs, doit son salut à trois citoyens; Fabius, Marcellus & Scipion. Après avoir peint à grands traits la Philosophie des Grecs & ses progrès; les Romains, dit-il, avoient une autre espece de philosophie qui ne consistoit point en dispute ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans

les travaux de la vie rustique de la guerre , dans l'amour de la patrie & de la gloire , ce qui les rendit les maîtres de l'Italie & de Carthage.

Dans sa troisieme partie, Bossuet dit qu'il a passé trop vite sur beaucoup de choses , pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritent. Il a raison , & je vous avouerai , par exemple , que venant au regne d'Augustule , c'est-à-dire , à la ruine de l'Empire d'Occident , l'Historien tourne un peu trop court. Sur les débris de cette puissance autrefois si formidable , je vois s'élever de nouveaux États & un nouvel ordre de choses ; & mon esprit étonné attend des réflexions qui m'aident à rapprocher le passé de l'avenir. Je me trompe peut-être , mais , permettez-moi de le dire , la lecture

de la premiere partie auroit été encore & plus agréable & plus instructive, si l'Historien qui semble prêter ses ailes à son Lecteur, lui eût ménagé quelques lieux de repos où il se feroit arrêté avec son maître pour démêler & connoître les causes de la prospérité & de la décadence des Nations. Si Bossuet avoit semé dans sa premiere partie ces profondes & sublimes réflexions qu'on ne lit que dans la troisieme, il me semble que malgré lui il auroit comparé aux états anciens ceux qui s'élevoient sur les ruines de l'Empire. Il auroit jugé que des Barbares ignorants qui s'emparoiérent des vices & des richesses des Romains, ne rameneroient jamais les beaux siècles de la Grece & de Rome.



On ne finiroit point sur cette matiere , mais je ne veux pas vous ennuyer ; d'ailleurs l'heure de la retraite approche , il faut nous séparer. Pas encore , me dit Théodon en me retenant par le bras , & je ne vous demande qu'un tour d'allée. Vous nous avez dit un mot de la sobriété avec laquelle un Historien doit se servir de sa Philosophie , & de l'art avec lequel il doit l'apprêter ; *sed lateant vires , nec sis in fronte disertus*. Je sens la nécessité de cette sobriété & de cet art , mais je suis embarrassé à me faire une idée claire & nette de la loi que vous imposez aux Historiens. Plusieurs l'ont suivie , puisque plusieurs m'instruisent & me plaisent également ; & je voudrois que vous m'aidassiez à démêler par quel artifice ils ont réussi.

Je ne fais , mon cher Théodon , si je pourrai vous satisfaire , mais essayons. Vous rappelez-vous , poursuivis-je , d'avoir lu Polybe ? sans doute , me répondit-il , & j'en souviens si bien que malgré la profondeur & la sagesse de ses réflexions , je suis bien déterminé à ne le plus relire. Il m'occupe de lui , quand je voudrois n'être occupé que des personnages qu'il met sur la scène. Il coupe sa narration par des especes de dissertations , & j'admire en bâillant. Fort bien , repris-je , mais je gage que si ces especes de dissertations qui vous ont ennuyé , au lieu de couper la narration & de la faire languir , la rendoient plus vive , plus animée & plus intéressante ; vous les auriez lues avec le plus grand plaisir ; & rien , poursuivis-

je , n'étoit plus aisé ; Polybe n'avoit qu'à faire ce qu'Hérodote , Thucydide & Xenophon avoient fait avant lui , & Tite Live & Salluste après ces grands modeles. Qu'Hérodote eût fait une dissertation sur la Monarchie , le gouvernement populaire & l'Aristocratie en son nom , il auroit infailliblement ennuyé , & le Lecteur impatient auroit passé par-dessus ces judicieuses réflexions pour courir à l'événement. Mettant au contraire toute cette politique dans la bouche d'Otanés , de Mégabyfes & de Darius , le Lecteur assiste avec plaisir à cette délibération , & partage avec ces chefs des Perfes l'intérêt qui les anime. Autre exemple : que Tite Live eût dit en son nom contre le luxe en faveur de la loi *Oppia* , ce qu'il

met dans la bouche de Caton le Censeur ; on eût dû l'admirer , car il dit des choses admirables ; mais *non erat his locus* , lui aurois-je crié , contez & ne prêchez pas ; & j'aurois eu raison , parceque Tite Live auroit fait le rôle insipide d'un Pédant qui étale de la morale ; & que Caton fait celui d'un homme de bien , d'un homme de génie , d'un Magistrat qui s'oppose à une corruption naissante dont il prévoit les progrès , & qu'il combat pour sauver la liberté de la République .

Votre réflexion est judicieuse , me dit Théodon , & je commence à me rendre raison du plaisir que m'a fait la lecture de certains Historiens. Mais faites attention que vous introduisez le Roman dans l'Histoire. Le Lecteur se défie de toutes

toutes ces harangues, il sent qu'elles font l'ouvrage de l'Historien, & dès lors l'Histoire ne lui inspire plus aucune confiance. Ne craignez rien, répondis-je, le plaisir nous fait illusion. Les Lecteurs qui ne songent qu'à s'amuser, ne chicaneront point un Historien qui leur plaît; & ceux qui ayant plus d'esprit, cherchent à s'instruire, savent bien que ces harangues n'ont pas été prononcées; mais ils veulent connoître les motifs; les pensées, les intérêts des personnages qui agissent; on exige que l'Historien qui doit les avoir étudiés, éclaire & guide notre jugement; & on lui fait gré de prendre un tour qui frappe vivement notre imagination & rend la vérité plus agréable à notre raison. Ces harangues animent une narration,

nous oublions l'Historien, nous nous trouvons en commerce avec les plus grands hommes de l'antiquité, nous pénétrons leurs secrets, & leurs leçons se gravent plus profondément dans notre esprit. Je suis présent aux délibérations & à toutes les affaires; ce n'est plus un récit, c'est une action qui se passe sous mes yeux.

Jamais, mon cher Théodon, il n'y aura d'histoire à la fois instructive & agréable sans harangues. Essayez de les supprimer dans Thucydide; & vous n'aurez qu'une histoire sans ame; cet ouvrage, que tous les Princes & leurs Ministres devoient lire tous les ans, ou plutôt savoir par cœur, vous tombera des mains; parceque vous ne connoîtrez ni le génie; ni les

passions, ni les entreprises des Grecs déchus de leur ancienne vertu. Otez à Tite Live ses harangues, & vous lui ôterez à la fois ces traits de lumière qui éclairent & élèvent ma raison, & un de ces principaux ornements par lesquels il réveille mon imagination & remue mon cœur. C'est-là que j'ai appris le peu que je fais de politique; je l'ai admiré en m'instruisant, & peut-être m'eût-il dégoûté, si parlant en son nom, il eût fait de longues & par conséquent de froides réflexions.

Mais ces harangues sont soumises à des loix sévères qu'il n'est jamais permis de violer, sans devenir un misérable déclamateur. J'exigerois d'abord qu'elles fussent nécessaires, c'est à dire qu'on ne les employât que dans des occasions

importantes où il s'agit du salut & de la gloire de l'état, ou de former une entreprise hardie ; cela ne suffit pas, il faut encore que l'affaire qu'on agite puisse être envisagée par de bons esprits d'une manière différente. Fuyez alors les lieux communs d'une éloquence de College. Que rien ne soit dit pour l'ornement & l'ostentation. Ne consultez que la raison, donnez des preuves, entraînez-moi, & qu'il me soit impossible de vous résister. Pour vous le dire en passant, mon cher Théodon, vous jugez actuellement combien il est nécessaire de ne pas négliger les études par lesquelles je vous ai dit qu'il falloit se préparer à écrire l'Histoire. L'Historien sous un masque emprunté, tantôt remontera jusqu'aux premiers principes du droit



naturel , & fera connoître à quelles conditions la nature permet aux sociétés d'être heureuses. Tantôt se bornant à m'instruire de cette politique des passions qui gouvernent & agitent le monde , je découvrirai à travers leurs caprices & leurs erreurs la marche constante qu'elles tiennent ; & je démêlerai d'avance dans les discours du personnage qui m'entretient les causes des succès heureux ou malheureux qui l'attendent. Je ne vous dis , mon cher Théodon , que ce que j'ai éprouvé en lisant Tite-Live. Je l'ai lu bien des fois , & toujours avec un nouveau plaisir ; je le lirai encore , & j'y trouverai éternellement des beautés qui m'avoient échappé. Les faits que je fais le mieux , me plairont encore , parceque j'en ne les fais point comme

Tite Live les raconte. Je n'ai pas oublié que les Romains après la prise & l'incendie de Rome, veulent abandonner leur patrie pour se transporter à Veies, & que Camille s'oppose à ce dessein pernicieux. Entre les mains d'un Historien médiocre, ce fait n'est rien; mais dès que Camille prend la parole, je me sens intéresser: je jouis du spectacle de toutes les espérances qui agrandissent les vertus des Romains, & doivent leur donner l'Empire du Monde; Rome sort de ses ruines pour dominer; j'aime à suivre cette République dans ses progrès. La journée de Cannes rappelle-t-elle aux esprits la bataille d'Allia? Scipion destiné à vaincre Annibal, est un second Camille. Le discours par lequel il rassura les Romains

prêts à abandonner leur patrie, calme les inquiétudes du Lecteur. Je ne cede point à la terreur que j'éprouve, j'espère comme Scipion, je m'attends à toute la politique courageuse, constante & sublime qui doit faire triompher la République.

Voilà pour ce qui regarde l'instruction : mais à l'égard de l'agrément, vous sentez sans peine combien les harangues doivent y contribuer. Elles réveillent l'attention du Lecteur, interrompent la monotonie de la narration, & autorisent l'Historien, ou plutôt le forcent à prendre tour-à-tour tous les tons d'une éloquence tantôt sublime & tantôt tempérée. Sans qu'on paroisse m'en instruire, on me fera connoître les opinions, les mœurs & le caractère de chaque

siecle. L'Historien mettra avec succès dans la bouche des personnages qu'il fait parler, des choses qui choqueroient dans la sienne. Le goût est l'esclave des convenances, & il admire dans Camille cette confiance aux augures qu'il désapprouveroit dans Tite Live, dont l'histoire écrite sous le regne d'Auguste ne devoit pas porter l'empreinte des anciennes superstitions. Ces harangues servent encore à fixer dans l'esprit du Lecteur l'objet principal qui doit l'occuper, & qui rendra intéressants les plus petits détails. Si un Historien, pour aider sa mémoire & se rendre plus clair, rappelle des situations ou des faits dont il m'a déjà entretenu, il me déplaît parcequ'il ne fait pas me plaire à mon insu. J'ai l'injustice de

croire que je n'avois pas oublié ce qu'il me répète , & je me plains de son bavardage. Il n'en est pas de même d'un Capitaine ou d'un Magistrat qui veut persuader , je me mêle , pour ainsi dire , parmi les Auditeurs , & j'approuve dans le Capitaine ou dans le Magistrat ce que je blâmerois dans l'Historien. Rappelez-vous enfin avec quel art les Historiens emploient quelquefois des harangues pour exposer avec autant de force que de grace , la situation des affaires d'une République. Salluste , par exemple , s'est bien gardé de dire lui-même ce qu'il fait dire par Adherbal. Pourquoi ? c'est qu'il a senti qu'il ne lui auroit pas convenu de se servir des mêmes tours ni des mêmes expressions pour peindre l'es-

prit des Romains encore conduits par d'anciennes idées, & cependant déjà vendus à l'avarice. Enfin, car il faut finir, les harangues sont nécessaires quand l'Historien raconte une action qui doit étonner & peut-être soulever les ames ordinaires. Je vous citerai Manlius qui justifie l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre son fils pour avoir vaincu contre ses ordres. Quelque lâche qu'on soit on ne peut s'empêcher d'admirer un pere qui a la force de sacrifier à la patrie un fils qu'il aime tendrement. En écoutant Manlius, je le plains, je frissonne en aimant son courage, le titre & le nom de pere me subjuguent. Je n'oserois imiter Manlius, & je serois honteux de ne le pas louer. Tandis que selon toutes les apparences, j'aurois

été révolté contre l'apologie que Tite Live auroit voulu faire en son nom, je n'aurois cru entendre qu'un déclamateur qui auroit voulu se parler d'une magnanimité dont il auroit été incapable.

Quand vous ferez une Histoire, mon cher Théodon, je vous conseille de faire parler chaque personnage suivant son caractère & celui de son siècle; cette règle prescrite aux Poètes par les maîtres de l'art, est également faite pour les Historiens. Qui pourroit souffrir qu'Alcibiade & Nicias eussent le même ton dans Thucydide? Marius, César & Caton ne s'expriment point de la même manière dans Salluste. Pour Tite Live, il semble avoir eu l'éloquence différente de tous les grands hommes qu'il fait parler,

& il faut le placer avec Cicéron, à la tête de ces génies rares qui ont toujours le style convenable à la matière qu'ils traitent. Chez lui le sujet de Philippe ou d'Antiochus ne s'exprimera point comme le citoyen d'une République de la Grece. Les anciens portoient cette délicatesse jusqu'au scrupule. Si Thucydide met dans la bouche de Brasidas un discours plus long & plus orné qu'on ne l'attend d'un Lacédémonien, il a soin d'avertir qu'il étoit plus éloquent que ses concitoyens. Pour les harangues indirectes qui sont presque les seules dont nos Historiens modernes fassent usage, elles sont par leur nature froides & languissantes. Les anciens les employoient rarement, & seulement dans les affaires moins importantes.



ou quand la narration devoit marcher avec plus de rapidité.

Mais notre tour d'allée est fini. Tant pis, me répondit Théodon, car il s'en faut bien que vous ayez fini tout ce que vous avez à nous dire sur l'Histoire. Je suis au désespoir que des affaires m'obligent de partir demain après midi pour la campagne; permettez-nous donc, à Cidamon & à moi, de vous dérober votre matinée. De tout mon cœur, repartis-je, & je vous attendrai avec impatience.





DE LA MANIERE

D'ÉCRIRE

L'HISTOIRE.

---

SECOND ENTRETIEN.

*Des Histoires particulieres ; quel en doit être l'objet. Observations ou regles communes à tous les genres d'histoire.*

**J**E croyois , mon cher Cléante , que Théodon auroit oublié notre rendez-vous , je me suis trompé , & hier je le vis entrer chez moi avec Cidamon à l'heure dont nous étions convenus. Je viens , me dit-il après les compliments ordinaires , vous

demander de nouvelles armes contre Cidamon ; le croirez-vous ? ajoute-t-il en riant , malgré toute sa raison , malgré tout ce que vous nous avez dit d'effrayant sur l'Histoire , il persiste à vouloir me faire Historien. Il a la bonté , j'en conviens , d'avouer que je serois téméraire d'entreprendre une histoire générale , mais il ne me tient pas quitte d'une histoire particulière. Vous verrez , me disoit-il en nous rendant ici , que notre Aristarque ne sera pas aujourd'hui aussi sévère qu'il l'étoit hier. Avec toutes ses idées de perfection , on ne feroit jamais rien. Sans être parfait , on peut être excellent ; & croyez-vous que les Historiens anciens qu'il admire , qu'il lit & relira toujours , ne lui laissent rien à désirer ? n'a-

t-il pas osé critiquer Tacite ? on vous conseillera quelque morceau d'Histoire qui ne demande point toutes les connoissances préliminaires qui vous ont fait peur. Je vous prie , continua Théodon , de réfuter cette opinion erronée , & de m'affermir ainsi dans ma précieuse oisiveté , que je préfere à tout & qui suffit à mon bonheur.

Cidamon , répondis-je , a raison , mon cher Théodon , il y a une grande différence entre une histoire générale & une histoire particulière ; nous en convînmes hier , si je ne me trompe , & elles exigent en effet des connoissances & sur-tout des talents fort différents. Cependant je me garderai bien de vous conseiller d'écrire tel ou tel événement particulier. Ne vous en

déplaise , ajoutai-je en m'adressant à Cilaumon , ce n'est qu'à un homme sans talent , qui a cependant la facilité d'écrire , mais par malheur condamné à vendre sa plume à des Libraires , qu'on peut commander un ouvrage. Ce ne fut pas sans raison que je me défendis hier de proposer un sujet à Théodon. Il convient qu'il ne s'est jamais occupé des connoissances dont nous avons parlé , & je dois en conclure que quand on lui indiqueroit l'événement le plus favorable aux talents d'un Historien , il seroit embarrassé de tant de richesses , ou plutôt ne les verroit pas. Il sera inférieur aux personnages qu'il mettra sur la scene. Il racontera les faits les plus importants sans en sentir toute l'importance , & arrêtera son Lecteur sur des minuties

qu'il auroit dû négliger Vous trouverez un Historien plein des préjugés de son temps. Dans la crainte de se compromettre, il n'osera se faire aucun principe fixe, & sa politique incertaine flottera au gré des événements. Tels ont été la plupart de nos Historiens. Des Lecteurs peu éclairés leur ont fait d'abord une grande réputation, mais des Lecteurs instruits les ont enfin condamnés à se cacher dans la poussière des Bibliothèques. Il faut qu'un Ecrivain, avant que de commencer un morceau d'Histoire, ait long-temps médité sur le parti qu'il en peut tirer; & si vous vous rappelez ce que je pris la liberté de vous dire hier sur Tacite, vous conviendrez qu'il n'y a point d'Historien qui ne doive avoir peur s'il

ne s'est accoutumé à découvrir les causes des événements & la chaîne qui les lie.

Je conseillois hier à Théodon de consulter lui-même son goût ; aujourd'hui, mon cher Cidamon, j'en suis fâché ; je vais être plus difficile, je lui dirai qu'il doit se défier de son goût tant qu'il ne sera pas éclairé par nos études préliminaires. Je ne pense pas comme nos Philosophes ; je fais bien que sans esprit on ne fait rien de bon, mais ils me prouvent qu'avec beaucoup d'esprit & de présomption, on ne fait que des ouvrages médiocres & presque mauvais. On s'expose à faire un choix bizarre, on l'envisage d'une manière petite & mesquine, & on finit par se faire quelquefois un plan ridicule. Ne croyez-pas



que je vous parle en l'air, j'ai devant les yeux un exemple qui me fait trembler pour les faiseurs d'histoire. Le Pere Bougeant étoit certainement un homme de beaucoup d'esprit; & quoique sa robe de Jésuite le tint dans des entraves très gênantes, on juge sans peine qu'il avoit de grands talents pour écrire l'Histoire. Il connoissoit le cœur humain, les caprices & les ruses des passions. On sent en mille occasions qu'il voit la vérité, & qu'il l'auroit présentée avec force; si les supérieurs ne l'eussent forcé à des ménagements utiles à leur société. Sa touche est fiere & hardie: voyez comment il peint Valstein qui se console de sa disgrâce, en voyant les maux de l'Empire qui le rendent nécessaire. Ses peintures sont vives & animées,

sa plume suit la marche rapide de Gustave Adolphe. Ses réflexions ont souvent la brièveté de celles des anciens ; mêlées avec art à sa narration , elles la soutiennent au lieu de la faire languir , & font penser un Lecteur capable de réfléchir.

Que de talents perdus pour le Pere Bougeant ! & jamais il ne sera mis au nombre des bons Historiens , parcequ'il a fait un mauvais choix , ou plutôt parceque dans un événement très important il ne s'attacha qu'à la partie qu'il auroit dû négliger. Confondant la politique avec l'intrigue , il s'est laissé subjugué par la réputation du Comte d'Avaux qui avoit en effet plus de mérite qu'il n'en falloit pour être le premier négociateur de son temps ,

& par l'amitié du Président de Même qui vouloit mal-à-propos faire de son parent le héros d'une Histoire importante. Au lieu des grands objets que j'attends , la liberté de conscience , la liberté de l'Empire & un nouveau systême de puissance , de vues & d'intérêts qui embrasse & unit le nord & le midi de l'Europe ; l'Historien qui ne connoît ni sa dignité , ni ses devoirs , ne m'entretiendra que de nos ruses & de toutes les plates manœuvres de nos négociations modernes. Il fera éternellement proposer des conditions de paix par des hommes qui n'en veulent point , & qui se défiant les uns des autres perdront leur temps à discuter des bagatelles sur lesquelles ils ne peuvent rien décider.

Cependant le Pere Bougeant qui avoit plus de sens que la plupart des négociateurs qu'il veut faire valoir, a senti à chaque instant combien son sujet étoit ingrat & insipide. Il a vu que des négociations subordonnées par la nature des choses aux événements de la guerre, & dictées par les petites passions des Cours & les intérêts particuliers de leurs premiers Ministres, ne pouvoient être racontées en détail sans deshonorèr l'Histoire. Jè lui fais bon gré, & je loue son esprit de s'être lassé lui-même de nous débiter très sérieusement toutes les niaiseries dont son ouvrage est plein. Sa plume, si vive en traçant les expéditions militaires, languit dans le récit des négociations. L'ennui qui le gagne, l'avertit qu'un Lecteur intelligent

intelligent en fera accablé. Il auroit dû alors renoncer à son entreprise ; ou plutôt se débarrasser de toutes les finesses des négociateurs , pour ne m'occuper que des véritables causes de la paix. Mais soit faute de lumieres, soit complaisance, soit mauvaise honte , il n'en fut plus le maître ; & ce que je ne lui pardonne point, c'est que pour encourager son Lecteur & se ranimer lui-même, il ait avancé que *ce seroit mal entendre l'art de négocier, que de se piquer de cette franchise qui ne fait rien dissimuler, & qui laisse pénétrer ses intentions les plus secretes. Un habile négociateur, ajoute-t-il, ne s'explique que dans la nécessité, & le fait toujours avec réserve. Il affecte même quelquefois de se contredire, de paroître*

*changer de vues & d'idées, de mépriser ce qu'il craint, & d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-là on se rend impénétrable, & à moins que l'autre parti ne soit extrêmement sur ses gardes, on perce aisément ses véritables sentiments?*

Voilà donc un homme de beaucoup d'esprit, qui méritera la censure des personnes éclairées, & qui trompera les autres en leur faisant estimer je ne fais quel manège de fausseté dont on peut avoir besoin dans une Cour intrigante, mais qui sera toujours inutile & même dangereux dans l'administration des affaires publiques. Si le Pere Bougeant se fût préparé à écrire l'Histoire, il lui auroit été impossible de se faire illusion. La paix de Westphalie qui a donné une forme constante au

gouvernement de l'Empire, & des loix égales à des Religions qui se haïssent ; qui a changé le systême politique de l'Europe, abaissé la Maison d'Autriche & élevé la France, en fixant jusqu'à un certain point les intérêts des nations, lui auroit paru un des événemens les plus mémorables de ces derniers temps. Ne croyez-vous pas, mon cher Cidamon, que l'Historien auroit pris alors une idée plus juste & plus relevée de son sujet ? au lieu de me faire languir dans de longues négociations qui n'aboutissent à rien, il m'auroit dit comment l'ambition & le fanatisme soutenus par de grands talents & même par quelques grandes vertus, ont allumé la guerre & l'ont soutenue pendant trente ans en tendant &

forçant tous les ressorts du gouvernement. Il m'auroit appris ensuite comment l'ambition & le fanatisme s'usent & se fatiguent en faisant des entreprises au-dessus de leurs forces. A mesure que ces passions s'affoiblissent, j'aurois vu que la paix s'approchoit. L'Historien découvrant ainsi les causes de la paix, n'eût parlé de négociations que pour me dire que la France & la Suède toujours unies malgré leur jalousie, eurent l'art de débaucher à l'Empereur ses alliés, & le forcerent ainsi à consentir aux conditions d'un traité qui ruinoit la politique de Charles-Quint, ou plutôt qui en suspendoit les effets.

Vous me permettez, me dit Cidamon en m'interrompant, & d'un ton un peu chagrin; vous me



permettez de n'être pas tout-à-fait de votre avis. L'Histoire, poursuit-il, ne doit-elle pas être un tableau fidele de ce qui s'est passé? répondez-moi. Sans doute, répondis-je. Je vous tiens, reprit Cidamon, & pourquoi donc trouvez-vous mauvais que le Pere Bougeant nous ait donné dans son ouvrage les détails dont vous vous plaignez? ne sont-ils pas nécessaires pour faire connoître les mœurs de l'Europe, son génie, sa maniere, sa politique? mais, repris-je à mon tour, si par hasard j'ai raison de ne me pas soucier de ces belles connoissances, le Pere Bougeant n'aura-t-il pas tort de me les prodiguer? ne me ferai-je pas une idée vraie & fidele de nos négociations de Westphalie, quand l'Historien

me dira en deux mots qu'on négocia pendant long-temps la paix fans la defirer, & que chaque puiffance, fe flattant de fuppléer par des rufes aux forces qui lui manquoient, eut recours à tous les moyens du menfonge & de l'intrigue?

Rappelez-vous avec quelle dignité les négociations font traitées par les Hiftoriens anciens. J'en conviens, me dit Cidamon, & je fais que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, négocierent avec une bonne foi ou une fierté que nous ne connoiffons plus. Leur hiftoire peignoit ce qui fe paffoit alors, mais la nôtre doit peindre ce qui fe paffe aujourd'hui. J'envie le bonheur des Hiftoriens anciens, & je plains les nôtres, mais fans les blâmer. Fort bien, repris-je,

mais enfin , mon cher Cidamon , à force de prospérité & d'orgueil , ces Grecs & ces Romains se corrompirent. Cependant vous ne trouverez point que Thucydide ait barbouillé son histoire de ces miseres , de ces ruses dont la Grece ne commençoit déjà que trop à faire usage. Salluste vous entretient-il en détail des négociations de Jugurtha avec les Romains & des artifices de ses Ambassadeurs ? non. Il se contente de nous apprendre que tout étoit vénal à Rome , & que Jugurtha y fit passer beaucoup d'argent. Suivez Sylla dans la Cour de Bocchus. Jamais affaire ne fut plus importante ni plus épineuse. Sans doute que , suivant le beau précepte du Pere Bougeant , on dissimula , on mentit , on feignit d'avoir peur ou de

ne rien craindre , & qu'on se fit de part & d'autre mille propositions il-lusoires & dont personne ne fut la dupe. Salluste fatiguera-t-il son Lec-teur de ces détails ennuyeux , dont Sylla à son retour pouvoit amuser ses amis familiers ? il s'en gardera bien. Tout est dit en deux pages , & après avoir représenté Bocchus comme flottant entre Jugurtha qu'il n'ose abandonner , & les Romains dont il craint le ressentiment , il se décide enfin en faveur de Sylla.

Je l'avoue , reprit Cidamon , ce morceau est de la plus grande beau-té ; mais à vous parler franchement , je ne serois pas fâché que Salluste l'eût un peu gâté en entrant dans tous les détails de la conduite d'un aussi habile négociateur que Sylla ; je me serois fait des principes cer-

tains sur une science ou un art si difficile & si nécessaire. Mon cher Cidamon, m'écriai-je, vous vous trompez; car la conduite qui fit réussir Sylla en Mauritanie, n'auroit peut-être rien valu dans un autre pays, & avec un autre Prince que Bocchus. Je vous prie, qu'auriez-vous appris par tous ces détails? qu'un négociateur pour réussir doit commencer par plaire à la personne avec laquelle il traite, & lui donner ensuite des craintes & des espérances. Salluste vous l'apprend en deux pages, & voilà, si je ne me trompe, tout ce que desire un homme sensé. Quel fruit retirerez-vous de toutes ces négociations du Pere Bougeant qui ne laissent rien de fixe & d'arrêté dans votre esprit? si elles vous fatiguent, je vous en félicite,

c'est une preuve que vous n'êtes pas la dupe de votre Historien. Tant pis si elles vous amusent , car j'augurerois que vous seriez disposé à estimer la finesse & faire peu de cas de l'habileté.

A la bonne heure , me dit Cidamon , comme je ne ferai jamais chargé de manier les affaires d'aucune puissance , je vous abandonne ma politique. Mais , je vous l'avoue , je ne saurois m'accommoder de l'austérité de vos principes. J'aime les détails , ils m'amusent , ils m'apprennent comment se gouvernent les affaires de ce monde. Pensez-vous donc , repartis-je , que je les aime moins que vous ? si j'ai bonne mémoire , je vous disois hier que les plus petits détails sont intéressants dans une histoire géné-

rale , quand ils servent à faire connoître de quelle maniere le gouvernement , les loix , les mœurs , le caractère & le génie d'un peuple se sont formés, ou ont souffert quelque altération. Ils ne le sont pas moins dans une histoire particuliere , s'ils servent à me développer les causes des succès heureux ou malheureux de l'événement qu'on me raconte. Mais tout ce qui ne tend pas à cette fin , doit être impitoyablement retranché. C'est cette sobriété qui exige dans un Historien un discernement , un goût merveilleux & un esprit vraiment philosophique. La premiere regle de l'Histoire , c'est de marcher rapidement à son terme : tout ce qui l'arrête dans sa marche , déplaît & doit déplaire. Je veux connoître les

obstacles qui s'opposent aux succès que j'attends ; mais je veux que ces obstacles soient de vrais obstacles, & non pas de ces niaiseries qui ne peuvent embarrasser ni un homme de guerre, ni un politique, ni même un Lecteur intelligent. Ne confondons point, mon cher Cidamon, les différents genres ; cent petits détails, cent anecdotes qui font très agréables dans des mémoires ou dans des dépêches d'Ambassadeurs, déshonoreroient une histoire. Permettons à ces Ecrivains de tout écrire ; ils ne feront point inutiles à un Historien, & même un Philosophe pourra tirer de ce fumier d'Ennius des paillettes d'or, quand il nous donnera quelque traité sur une des branches de la politique ou de l'administration.



Quoi qu'il en soit, continuai-je, le choix d'un sujet dans une histoire particulière, est une des choses les plus importantes. Prenez, dirois-je à un Historien qui se défie de ses forces, un événement qui mérite l'attention des hommes; ou vous vous exposerez à ennuyer vos Lecteurs. Si vos personnages ont un grand mérite, vous serez soutenu par leurs talents; alors votre esprit s'élevera sans effort; si vous avez le talent d'écrire, votre style plus animé & plus noble attachera, & vous n'aurez pas besoin de me réveiller par des digressions ou des ornemens étrangers qui seront toujours vicieux dès qu'ils ne sont pas nécessaires. Si un homme tel que Tacite me faisoit l'honneur de me demander mon avis; tout sujet;

lui répondrois-je, est digne de vous & s'embellira sous votre plume. Un grand Prince, un Tyran, un homme de bien, un Sénat prostitué à la faveur ou à la crainte, une Cour corrompue par des affranchis, des esclaves & des histrions; n'importe, vous m'offrirez toujours un tableau sublime & intéressant. A l'exception de certains Lecteurs qui ne devroient lire que des Romans, les autres ne se contentent point d'un plaisir stérile; ils cherchent l'instruction, parceque l'instruction est l'aliment d'un bon esprit. L'Historien doit donc me présenter une vérité morale & politique dans l'événement qu'il me raconte. C'est la regle que se font proposer Thucydide, Salluste, Hérodien & Plutarque même, qui pour nous instruire

plus sûrement , a toujours voulu que ses héros tinssent à de 'grands événements.

Nos temps modernes ne manquent pas de ces riches sujets. Depuis la chute de l'Empire Romain , l'Europe a éprouvé cent révolutions qui ont décidé impérieusement de nos mœurs , de nos préjugés , de nos loix & de notre politique. Le goût des Médicis pour les beaux arts, la découverte de l'Amérique, & l'établissement des Européens dans les Indes , quelle vaste carrière n'ouvrent-ils pas à un Historien? mais sans nous arrêter à des sujets étrangers , ne trouvons-nous pas dans nos annales plusieurs époques qui mériteroient d'être écrites par une main habile ? les événements ne nous manquent pas , mon cher Cidamon ,

mais des Historiens capables d'en développer les causes & les effets.

Nos Historiens se sont trouvés , pour ainsi dire , au milieu des plus grandes révolutions sans s'en apercevoir. Les regnés de Saint-Louis , de Philippe-le-Bel , de Charles V. ne m'apprennent rien de ce que je voudrois savoir. Les Historiens se succedent , & tombent successivement dans l'oubli qui les attendoit. Je suis fâché que le Président de Montesquieu , si rempli de Tacite , ait malheureusement perdu la vie de Louis XI , qu'il avoit écrite. J'aurois pu selon les apparences vous proposer un modele à imiter. Ses considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains , sont un excellent traité de politique ,

& il avoit médité sur notre ancien gouvernement. Ayant vu que les François s'étoient abandonnés, si je puis parler ainsi, au courant de leurs passions & des événements, qui pouvoit être plus capable de démêler les mysteres secrets de cette époque célèbre où Louis XI mit ses successeurs *hors de page*? il auroit peint le combat des anciens préjugés contre les nouveaux. Ceux-ci doivent triompher, & de nouveaux abus vont succéder aux anciens.

Mais si je ne puis vous citer un ouvrage qui auroit mérité les plus grands éloges, je puis parler d'une autre histoire du même Prince; elle est un véritable chef-d'œuvre en son genre, c'est l'histoire de Duclos. N'ayant pas même eu le

mérite de recueillir ses matériaux, ce qui l'auroit mis quelquefois dans la nécessité de réfléchir & de penser, il a travaillé sur les extraits informes & décousus de l'Abbé le Grand; aussi voit-on que l'Historien ignore tout ce qui a précédé les faits qu'il raconte, les circonstances précieuses qui les accompagnent, & les suites nécessaires qui doivent en résulter. On n'écrira jamais bien un événement particulier d'une nation sans connoître son histoire générale, & je gagerois presque que Duclos n'avoit pas même lu Mezerai ni Daniel pour se préparer à écrire l'histoire de Louis XI. Gâté par cette philosophie qui a fait tant de progrès parmi nous, en associant commodément la présomption la plus insensée & l'ignorance la plus

profonde , il se vançoit d'apprendre aux favants à écrire l'Histoire. Mais par malheur il est allé se perdre dans la foule de ces Historiens obscurs qu'on ne lit plus , & je crains que ses successeurs sans chercher à l'imiter , n'éprouvent la même disgrâce.

Nous avons un morceau d'Histoire qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau ; c'est l'histoire des révolutions de Suede par l'abbé de Vertot. Quel charme ne cause pas cette lecture ! je vois par-tout un Historien qui ayant médité sur le cœur humain , avoit acquis une grande connoissance de la marche & de la politique des passions. Tite Live, dont il s'étoit rempli en écrivant les révolutions de la République Ro-

maine , lui avoit appris les secrets de son art. Je vous parlois hier de l'espece d'embarras qu'on éprouve en lisant les révolutions Romaines , vous ne le rencontrerez point dans la lecture des révolutions de Suède. L'Historien me développe les causes des événements , je ne perds point de vue la chaîne qui les lie , & je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir.'

Mais , mon cher Cidaïmon , continuai-je en souriant , pour faire ma cour à la paresse de Théodon qui me demande des secours contre votre persécution ; je vous avouerai que cet ouvrage d'ailleurs si beau , est défiguré dans quelques endroits où l'Auteur laisse entrevoir qu'il lui manque quelqueune de ces ennuyeuses connoissances préliminai-



res dont nous avons tant parlé. Par exemple , je voudrois qu'il n'eût pas accusé vaguement l'excessive liberté des Suédois d'être la cause de tous leurs malheurs. Je vois avec chagrin que l'Historien confond la licence qui ne veut souffrir aucun frein , & la liberté qui fait qu'elle ne peut subsister que par son respect & son amour pour les loix. S'il se fût préparé à écrire l'Histoire , en méditant sur la nature des différents gouvernements , & des vices & des vertus qui les accompagnent , & qui doivent les conserver ou les détruire ; je crois qu'il se feroit bien gardé de se servir de l'expression vague de liberté excessive , en me parlant de l'Anarchie Gothique des Suédois. Je ne fais plus où j'en suis , & j'ai

besoin de faire quelques réflexions pour ne pas adopter comme une vérité l'erreur que l'Abbé de Vertot me présente.

Ce n'est pas tout. Si cet Historien avoit médité sur les vues de la Nature & la politique qu'elle exige de nous ; il ne nous auroit sans doute pas présenté les changements que Gustave Vasa fit dans le gouvernement, comme le bonheur suprême des Suédois. Il falloit se contenter de dire que dans les circonstances malheureuses où se trouvoit la Suede, l'hérédité du trône & l'abaissement d'un Clergé ambitieux qui ne pouvoit dominer qu'à la faveur des troubles & de l'intrigue, étoient ce qu'on pouvoit exécuter de plus sage ; parceque les factions, les partis, les haines ne permettoient

pas de recourir à des moyens plus efficaces. Il falloit m'apprendre que les Suédois encore incertains entre les mœurs que leur avoit données leur ancienne Anarchie , & celles que préparoit l'hérédité du Trône , se trouvoient dans une situation douteuse : on avoit échappé à Sylla , mais n'iroit-on pas échouer contre Charybde ? voilà ce que devoit prévoir l'Historien ; ses idées plus nettes & plus précises auroient fixé les miennes. Si je ne me trompe , en me faisant trembler pour l'avenir , on m'auroit inspiré un intérêt plus vif & plus tendre pour la fortune des Suédois. En m'occupant de Gustave Vasa , j'aurois jetté les yeux sur ses successeurs , & flottant entre mes craintes & mes espérances , combien ne leur aurois-

je pas dû des réflexions qui m'auroient éclairé. C'est à me faire penser que consiste le grand art, l'art suprême de l'Historien.

Tous les sujets qu'on propose dans une histoire particuliere, ne sont pas aussi heureux que ceux dont je viens de vous parler, & qui changent les mœurs, les loix & la constitution d'un État. Dans cette seconde classe des histoires particulieres, je placerois les événements importants qui méritent d'être sauvés de l'oubli. Choisissez, dirois-je encore à l'Historien, un fait propre à m'inspirer des sentimens de noblesse & de grandeur ou à porter dans mon esprit de grandes lumieres; car j'aimerai toujours un Ecrivain qui m'éleve, pour ainsi dire au-dessus de moi-même,

ou

ou recule les bornes de ma raison. Il faut que cette histoire me présente de grands obstacles & de grands dangers dont on triomphe par de grandes vertus & de grands talents. Vous piquez alors ma curiosité, vous êtes sûr de mon attention, j'éprouve en vous lisant cette douce émotion qu'on éprouve au Théâtre, vous suppléez à mon inexpérience, & je suis content de vous, parce que je suis plus content de moi; telle est l'Histoire de la retraite des dix mille par Xénophon. Le Lecteur se met malgré lui à la suite des Grecs; il partage leurs peines, leurs périls, leurs travaux, leurs inquiétudes. Il craint, il espere, il admire & se demande quelquefois: pourquoi dans l'Europe entière ne trouveroit-on pas aujourd'hui dix

mille Grecs & un Xénophon ? & s'il est attentif, l'Historien lui en apprendra la raison.

Un modele également parfait en ce genre, & qu'on ne peut trop étudier, c'est César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules. Cicéron a eu raison de dire qu'en ne présentant en apparence que des matériaux ou des mémoires pour l'Histoire, il en a composé une parfaite. On seroit tenté de croire que ces morceaux particuliers n'exigent pas d'un Historien toutes les connoissances que je lui demande. En effet il n'aura pas occasion de les montrer comme dans une histoire générale ou le récit d'une révolution. Mais s'il ne les a pas, trouverai-je un Historien, comme Xénophon & César, supérieur à la

matiere qu'il traite? dans le général des dix mille, j'aime à voir le disciple de Socrate. S'il eût été moins habile, il auroit été moins simple, & m'auroit moins attaché. César ne doit-il pas son heureuse briéveté à ce génie profond qui avoit médité sur les vices, les ressources, la liberté de sa patrie, & qui en conquérant les Gaules se préparoit à la subjuguier? une phrase, un mot même, comme jetté au hasard, suffisent à ces Historiens pour m'éclairer. Je marche rapidement, & n'éprouve point l'ennui que cause un Narrateur qui hésite à chaque pas, & ne voit qu'à demi ou d'une maniere trouble les causes des faits qu'il rapporte.

Salluste avec une maniere différente, raconte un événement qui

n'a causé aucune révolution chez les Romains, mais également propre à m'instruire & à m'attacher; parcequ'il m'apprend que la République, qui ne se soutient plus par ses institutions mais seulement par le mérite de quelques citoyens, doit perdre sa liberté dont elle n'est plus digne. Pourquoi, me demandé-je, Jugurtha, ce Prince si inférieur à Annibal, balance-t-il, comme lui, le génie & la fortune des maîtres du monde? C'est que les Romains, me répond l'Historien, sacrifient tout à leur avarice, & qu'ils sacrifioient tout autrefois à l'amour de la patrie. En voyant leur inquiétude sur le sort d'une guerre qui n'auroit été rien pour leurs peres, Salusté m'apprend qu'on peut avec un grand Empire n'avoir que des for-



ces très médiocres ; & que ces grandes conquêtes par lesquelles on croit se rendre plus puissant , ne servent qu'à nous rendre plus foibles. Cette première vérité m'en découvre mille autres. Je me rappelle ce que j'ai lu dans la conjuration de Catilina , je le relis une seconde fois avec plus de plaisir que la première. Pourquoi ? c'est que plus je lis Salluste , plus il me semble que je suis digne de le lire. Tout est lié chez les hommes. Je vois les vices qui par un malheureux progrès, mais nécessaire , ont produit un Catilina , & ne cesseront de produire des citoyens également dangereux ; j'aime un Historien qui m'a rendu Philosophe , quand je ne songeois qu'à m'amuser.

Permettez-moi , mon cher Cida-

mon , d'en revenir à mon Pere Bougeant. De bonne foi croirez-vous que les trois Historiens dont je vous parle , n'eussent rien vu de plus grand dans la guerre de trente ans que le Comte d'Avaux qui négocia la paix ? Salluste n'a point la mal-adresse de faire jouer le principal rôle à Sylla , qui n'auroit rien obtenu de Bocchus sans la terreur que répandoit Marius. A travers la fausse prospérité de la France , n'auroit-il pas vu que nous allions en abuser , & avoir l'ambition que nous reprochions à la maison d'Autriche ? ces trois Historiens ; qu'on doit prendre pour ses modeles , négligent tous ces détails oiseux qui n'ont aucune influence & qui ne décident de rien. Pour m'instruire , ils m'apprennent ce qu'on doit

aux lumieres , aux talents & à la sagesse des chefs & des subalternes. Pour me rendre plus précautionné & plus circonspect, ils me font connoître ce qu'on doit aux caprices de la fortune qu'un grand homme corrige quelquefois , & dont un homme médiocre ne profite que très rarement & d'une maniere imparfaite. En écrivant, Xénophon & César ont sans doute voulu former de grands Capitaines ; mais pour les instruire, ils n'ont point voulu commencer par les ennuyer. Si le Pere Bougeant vouloit faire d'habiles négociateurs , il devoit avec la même prudence supprimer tous les détails inutiles , & sur-tout ne pas inviter ses Lecteurs à estimer beaucoup des finesse & des ruses qui nuisent aux succès de toute négociation ,

parcequ'elles détruisent toute confiance.

Ce n'est pas tout , mon cher Théodon , il y a encore des morceaux d'histoire qui ne sont point destinés à faire connoître un événement particulier , mais seulement les hommes célèbres qui ont paru dans quelques nations. Tel est l'objet intéressant que s'est proposé Plutarque , & cet Historien est le modele le plus parfait dans ce genre. Il manque , il est vrai , de quelques unes de ces connoissances dont je ne cesse point de vous parler , parcequ'elles n'ont jamais été plus rares ni plus négligées ; mais je pardonne tout à un Historien qui a le secret de gagner ma confiance & mon amitié. S'il me trompe , c'est qu'il se trompe lui-même

de bonne foi ; il m'auroit montré la vérité, si elle ne lui avoit pas échappé. D'ailleurs les erreurs d'un Historien en politique ne seront jamais bien graves ni bien dangereuses, quand sa morale sera toujours très exacte. En effet lisez Plutarque avec attention, & il vous fournira lui-même des armes pour le combattre. Jamais il ne s'écarte des routes de la nature. Il fouille les abîmes du cœur humain, & y saisit sans effort & sans subtilité le germe des vertus & des vices. Jamais il ne nous présente des hommes fantastiques, comme ces Historiens mal-adroits qui croiroient dégrader leurs héros en leur permettant quelquefois d'être hommes. Ceux de Plutarque descendent jusqu'à moi, & me donnent l'envie ou la témérité de

m'élever jusqu'à eux. Quel est le secret de Plutarque pour m'attacher & me plaire ? c'est qu'il semble vouloir moins m'instruire que s'entretenir simplement avec moi. D'ailleurs il ne met sous mes yeux que de grandes vertus ou de grands talents ; bien différent en cela de ces insipides Historiens qui ont écrit tant de volumes de l'Histoire des hommes illustres de nos temps modernes. Ils ont cru qu'il suffisoit de posséder de grandes dignités dont on est accablé , pour être digne des regards de la postérité. Faut-il vous dire ma pensée ? je crois que nos constitutions politiques en classant les citoyens en différents ordres , ont rétréci leur génie , & ne permettent pas d'espérer un Plutarque.

On loue le style de Cornélius Népos , on trouve même en lui quelque légère étincelle de ce génie politique qui étoit encore commun à Rome , dans un moment sur-tout où l'on voyoit s'écrouler une République qu'on regrettoit , si on n'étoit pas à portée de s'élever sur ses ruines. Cependant l'ouvrage de Cornélius Népos ne peut plaire qu'à des enfants. Pourquoi cet Historien n'entre-t-il dans aucun des détails nécessaires pour faire connoître ses héros ? Vous croyez être court , lui dirois-je , mais vous n'êtes que stérile , en supprimant des choses essentielles qu'un Lecteur curieux & intelligent attend de vous. En effet , mon cher Théodon , les détails les plus minutieux & les plus frivoles en apparence , acquier-

rent un prix infini , quand ils me servent à démêler les caprices & les bizarreries de la nature , qui se plaît quelquefois à faire les hommes si grands & si petits à différents égards , en associant des qualités & des passions qui se contrarient. Dans toute autre histoire courez rapidement à l'événement ; dans celle-ci hâtez-vous lentement , on veut connoître les replis du cœur humain. Les hommes illustres de Plutarque m'aident à connoître ceux avec lesquels je vis.

Je ne fais si je dois vous parler de Suétone , qu'on ne se donneroit plus la peine de lire , si le temps ne nous avoit dérobé une partie des écrits de Tacite. Cet Historien né sous les premières années de Vespasien , avec peu d'esprit &



moins encore d'élevation dans l'ame , n'a pas vu qu'il avoit à traiter de la révolution la plus importante pour un peuple maître de l'univers , autrefois si jaloux de sa liberté , & qui s'étoit façonné à la servitude sous le joug que lui imposoit la main légère & adroite d'Auguste. Suétone , si je puis m'exprimer ainsi , n'apperçoit aucune des différentes nuances de cette révolution. Tibere également jaloux de son autorité , timide , soupçonneux & cruel ne voyoit pas que les Romains étoient incapables de recouvrer leur liberté , & que bientôt après lui ils ne la regretteroient même pas. Mais son Historien devoit être plus éclairé. Tout ce qui est grand ou ne frappera pas grossièrement les sens , échappera à Suétone. Ne vous at-

tendez point à connoître le génie, l'ambition, la politique de César; il ne verra jamais le Prince dans l'Empereur, & ne jugera l'homme que d'une manière stupide. Il vous dira qu'Auguste, qui avoit toute l'autorité d'un Prince absolu, regardoit comme une injure le titre de maître ou de Seigneur. *Domini appellationem ut meledictum & opprobrium semper exhorruit.* Ailleurs il vous apprendra que cet Empereur le plus adroit des Tyrans & le plus jaloux de son pouvoir, travailloit sans cesse à rapprocher les esprits & à concilier les intérêts les plus opposés; *promptissimus affinitatis cujusque & amicitiae conciliator & fautor.*

Rappelez-vous, je vous prie, comment ce pauvre Historien qui

croit tout ce qu'on lui dit , & qui succombe sous le poids de son histoire , traite la vie d'Auguste. Il ne se propose pas , dit-il , de suivre l'ordre des temps , mais de distribuer les actions de ce Prince en différentes classes & relativement à leur objet. Il se flatte de mieux faire connoître Auguste par cette méthode , & précisément elle n'est propre qu'à produire un effet tout contraire. Il n'est plus possible de suivre la naissance , le développement & les progrès de sa fortune , de ses espérances , de ses craintes , de ses mœurs & de sa politique. On n'apperçoit point l'influence du caractère d'Auguste sur les événements , ni celle des conjonctures sur son caractère. Ce Prince qui a toujours été le même , change à chaque inf-

tant de conduite ; & je ne démêle plus cet ambitieux qui est assez souple pour prendre tour-à-tour toutes les formes utiles à son ambition. Si on n'a ni plus d'esprit ni plus de connoissances que Suétone, on pourra se contenter de ce galimatias ; mais si on veut avoir des idées claires & justes il faut décomposer son ouvrage, & se faire une autre méthode. Ce n'est qu'en donnant une nouvelle place à ces matériaux informes & mal arrangés, qu'on parviendra à connoître un homme très extraordinaire ; & dont les passions habiles, constantes & toujours les mêmes, mais tantôt plus libres, tantôt plus gênées, ont enfin triomphé de celles des Romains en paroissant les ménager.

Il faut encore vous dire un mot

de la sottise avec laquelle il fait deux hommes de Néron. J'ai d'abord rassemblé, dit-il, toutes les actions de ce Prince qui sont indifférentes, ou qui méritent même des louanges, pour ne les pas confondre avec ses lâchetés & ses attentats. Quelle folie de partager ainsi un homme en deux ! peut-on rien imaginer de plus propre à irriter un Lecteur qui a le sens commun ? j'aimerois à connoître les progrès des passions & des vices, & comment l'habitude de quelques vertus leur résiste. La morale n'a-t-elle rien à gagner, en voyant l'extrême fragilité du cœur humain, & la monstrueuse audace avec laquelle il parvient enfin à se familiariser ? j'aimerois à voir les passages par lesquels Néron retenu d'abord

par la crainte, ensuite par quelques remords inutiles, est enfin parvenu au comble de la perversité. Il me semble que j'en retirerois de grandes vérités morales & politiques.

Si je n'étois pas las, mon cher Cidamon, de ce ton sévère & critique, je pourrois vous entretenir de je ne fais combien d'Historiens modernes qui ont fait des histoires de Princes, & presqu'aussi maladroitement que Suétone. Je le crois, me répondit Cidamon, & tandis que vous nous parliez, j'ai fait l'application de votre doctrine à plusieurs de nos Suétones. Je les excuse, je les loue même, & je leur fais gré du plaisir que m'ont fait leur recherches : mais laissons tout cela. Quel fruit, poursuivit-il, attendez-vous de vos réflexions trop

austeres ? je ne voudrois pas qu'il vous prît envie d'exposer tous ces raisonnemens dans un ouvrage ; vous décourageriez la plupart des Ecrivains. Théodon , que j'avois converti , est prêt à m'échapper , & plusieurs autres , à son exemple , seroient les dupes d'une terreur panique. Personne n'osera écrire l'Histoire.

Rassurez-vous , repartis-je ; tant qu'il y aura dans le monde des ignorans , des bavards & des curieux , on ne manquera point de mauvais Historiens.

*Pugnas & exactos tyrannos*

*Densum humeris bibit aure vulgus.*

Plus on manque de talents & de lumieres , moins on est en état de juger de sa capacité ; & de sots Lecteurs feront toujours de sots Au-

teurs. Pour les hommes de génie, ils obéiront à leur talent ; & plus ils se feront une idée juste de l'Histoire, plus ils se prépareront à l'écrire par leurs méditations & de sages études. Bien loin que cette connoissance les décourage, elle leur donnera des forces nouvelles ; & ils travailleront à se surpasser eux-mêmes, en voulant s'approcher de cette perfection dont ils seront toujours éloignés. Si Cicéron a eu raison de nous tracer le portrait de cet Orateur qu'on ne trouvera jamais, pourquoi aurois-je tort de chercher, à son exemple, un Historien parfait ? Comptons, mon cher Cidamon, sur l'amour-propre des hommes ; il augmente la confiance des fots, mais il soutient les gens d'un mérite supérieur dans leur en-



treprise. Croyez-vous que Tite Live ne fût pas content de lui, en voyant qu'il ne pouvoit atteindre à cette perfection qui le fuyoit quelquefois? Soyez-en persuadé, si Théodon étoit né pour écrire l'Histoire, mes réflexions loin de l'intimider, lui inspireroient un nouveau courage; & il verroit avec plaisir combien il y auroit plus de gloire pour lui à triompher de tous les obstacles qu'il rencontreroit dans sa carrière.

Fort bien, me dit alors Théodon; je suis entièrement de votre opinion. Je sens à merveille que vous ne me décourageriez point, si les connoissances préliminaires que vous exigez, ne m'étoient pas étrangères; si je me connoissois cette constance lente & patiente qui peut seule discuter & trouver la vérité; & en-

fin si je pouvois me flatter que mon imagination ne s'attiédroit point dans cette sorte de travail, & conserveroit encore assez de vivacité pour présenter les faits avec la force, l'énergie ou les graces dont ils sont susceptibles. Mais, continua Théodon, si vous m'avez dégoûté d'écrire l'Histoire, il me semble que vous m'avez appris à la lire avec plus de plaisir. Je vous prie de continuer vos réflexions. Je vois comment un Historien doit instruire, mais apprenez-moi, je vous prie, par quel art il parviendra à me plaire & à m'attacher. Comment sa narration vive, rapide & animée, ne me lassera-t-elle jamais? par quel secret réveillera-t-il mon attention sans cesser de parler à ma raison? Je veux me rendre compte

du plaisir ou de l'ennui que j'éprouve en lisant l'Histoire. Les bons Historiens y gagneront , & je me consolerais de la lecture des autres par le plaisir que j'aurai à découvrir la source ou les causes de mon dégoût.

Continuons donc , repris-je , puisque cette conversation ne vous déplaît pas. Il me semble , mon cher Théodon , que dans ce que j'ai pris la liberté de vous dire jusqu'à présent , je vous ai fait connoître les principes de l'art par lequel un Historien peut plaire à des Lecteurs intelligents & les attacher. Pour les autres ce n'est pas la peine d'y penser ; l'Histoire la plus décousue & la plus disloquée les enchante , pourvu qu'elle les étonne , flatte les préjugés à la mode , & prodigue

fans choix & fans nécessité des réflexions longues , entortillées ou hardies. Mais cette multitude prompte à admirer , abandonnera cette histoire , quand il paroîtra un autre mauvais Historien. Pour moi qui , je crois , puis me mettre au nombre des Lecteurs raisonnables , une histoire ne me plaira point , qui ne parlera pas à ma raison ; c'est par là qu'il faut commencer. L'instruction que j'attends ne doit point être pédante , elle me fatigueroit & me dégoûteroit. Pour plaire aux bons esprits , elle doit en quelque forte échapper à tous les autres. C'est la méthode qu'ont suivie les grands Historiens dont je vous ai tant parlé. La plupart des Lecteurs ne voient dans Thucydide , Tite Live , Salluste & Tacite que des faits cousus les

uns aux autres; ils lisent avec un plaisir médiocre, parcequ'ils n'apperçoivent aucun de ces traits de lumière qui fixent l'attention d'un Lecteur éclairé. Pour moi, j'aime qu'un Historien en me frappant vivement, m'oblige quelquefois à suspendre ma lecture. Je ferme mon livre, j'admire, je réfléchis pendant une demi heure, & je reviens avec un nouveau plaisir à une histoire qui me fait méditer.

Un Lecteur raisonnable exige qu'une narration soit rapide, & veut cependant que rien ne soit oublié de ce qui doit la rendre très claire & très intelligible. Le principal art consiste donc à préparer le Lecteur aux événements qu'on va mettre sous ses yeux. Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Guibbon qui

dans son éternelle histoire des Empereurs Romains, suspend à chaque instant son insipide & lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? Rien ne doit m'arrêter dans un récit, & il faut être clair, c'est la première loi de tout Historien; mais il faut l'être avec art pour ne pas me rebuter, & cette seconde loi n'est pas moins nécessaire que la première. Je me refroidis, je languis, si vous me laissez perdre de vue le terme où vous me conduisez. Je n'ai qu'une mémoire ordinaire, & sans doute il est de votre devoir de la soulager, en me rappelant ce que je puis avoir oublié dans un long ouvrage, & dont j'ai besoin dans ce moment pour vous entendre. Si l'Historien le fait comme

M. Guibbon, je crois que sans son secours je me serois rappelé ce qu'il m'a déjà dit plusieurs fois, & je le repousse avec dédain. *Ars Casum simulet*, disoit Ovide, dans une matiere fort différente de celle que nous traitons; & cette adresse n'est pas moins nécessaire aux Historiens qu'aux Amants. Les anciens dans cette partie, comme dans tout le reste sont nos maîtres. Je vous parlois hier des harangues, & je vous prie, en relisant Tite Live, de remarquer l'habileté avec laquelle il en fait tirer parti pour aider la mémoire de ses Lecteurs, & soutenir leur attention.

Dans une histoire générale on prend une nation à sa naissance, & si l'Historien est attentif à ne pas négliger le développement de son

caractere & le progrès de ses mœurs & de sa politique , chaque événement qu'il présentera , se trouvera naturellement préparé par celui qui l'a précédé , & préparera celui qui doit suivre. Si je ne me trompe , la premiere décade de Tite Live m'explique les prodiges de constance , de patience , de courage ou plutôt de magnanimité que je dois lire dans la troisieme. A côté des grands hommes qui doivent triompher d'Annibal , je ne ferai point étonné de trouver quelques Généraux<sup>1</sup> avarés qui profitent des malheurs publics pour accroître leur fortune domestique aux dépens des peuples d'Italie ; car Tite Live m'a peint les passions qui troublèrent la République naissante après la mort de Tarquin ; elles se cachent ,



mais il a soin de m'apprendre qu'elles fermentent secrètement dans tous les cœurs, & je ne ferai point étonné des excès monstrueux où se portera l'avarice, lorsqu'excitée par les dépouilles de Carthage, de l'Asie & de la Macédoine, les richesses du monde entier ne pourront plus lui suffire.

On a besoin d'exposition dans une histoire générale, lorsque le peuple dont on écrit les événements, a affaire avec un nouvel ennemi. Alors l'Historien doit s'étendre plus ou moins pour me le faire connoître, suivant qu'il est plus illustre, plus puissant, & qu'il expose ses ennemis à de plus grands dangers. Quel dommage que nous ayons perdu la seconde décade de Tite Live ! ce qu'il auroit d'abord

dit du Royaume de Pirrhus & du caractère de ce Prince, avant que de faire descendre son armée en Italie; & ensuite des Carthaginois avant que de raconter la première guerre punique, auroit été d'une grande instruction pour les Historiens. Quoique bien inférieur à Tite Live, Freinshemius, qui l'avoit pris pour modele & n'avoit pas encore épuisé ses forces, traite dans son supplément ces deux objets d'une maniere élégante & précise. Mais voulez-vous un modele parfait en ce genre? vous le trouverez dans Thucydide. On ne peut mieux faire connoître ni la situation ni les intérêts des différents peuples qui habitoient la Scicile, où les Athéniens vont témérairement porter la guerre.

Dans une histoire particuliere, il

n'en est pas de même. Comme, dans les Pièces de Théâtre, il doit y avoir une exposition qui me fasse connoître les temps antérieurs par l'influence qu'ils ont sur l'événement qu'on va m'exposer : les maîtres de l'art en poésie ordonnent au Poète dramatique de rendre cette exposition la plus courte qu'il est possible, & de se hâter d'en venir à l'action qui doit toucher & intéresser. L'Historien n'est pas moins soumis que le Poète à cette loi ; elle est fondée sur la nature de notre esprit avide de connoître & pressé d'en venir à l'événement que vous lui avez annoncé. Ne dites que ce qui est indispensablement nécessaire pour l'intelligence de votre histoire. Instruisez assez le Lecteur pour qu'il n'éprouve aucun embarras au mi-

lieu des faits que vous allez raconter. Plus vous serez simple, plus il saisira avec facilité vos idées, & se les rappellera quand il en aura besoin.

Dans tout le reste imitez Salluste, si vous le pouvez, mais non pas dans l'exposition de son Catilina. Après avoir fait le portrait de ce fameux Conjuré, pourquoi remonter jusqu'à l'arrivée d'Énée en Italie? Salluste a beau parcourir cet espace de plusieurs siècles avec sa rapidité ordinaire, il est long, malgré sa brièveté; car ce qu'il dit n'étoit pas nécessaire pour les Romains de son temps ni même pour nous. Il suffisoit de dire que Rome accrue par ses vertus, avoit vaincu le monde entier, & en avoit pris tous les vices qui ne pouvoient s'af-

focier avec les anciennes loix & fa liberté. Il falloit passer brusquement au dixieme chapitre, qui est la peinture la plus admirable des mœurs corrompues des Romains. Je m'attendrai à tout ce que la scélératesse peut imaginer de plus monstrueux; cependant je serai encore étonné des projets de Catilina & de l'empire qu'il a pris sur ses complices. Je suis préparé à tout, & n'ayant rien prévu, ma curiosité excitée soutiendra mon attention.

Dans son histoire de la révolution de Gustave Vasa, l'Abbé de Vertot fait son exposition avec toute la briéveté qu'on peut desirer, & cependant n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour l'intelligence des événements. Aussi sa narration marche-t-elle avec une rapidité admi-

rable. Tout se développe sans effort , & pour peu que je sache me rendre compte du plaisir que j'éprouve , je fais gré à l'Historien qui ne me permet pas de m'égarer , & qui m'a mis à portée d'appercevoir la chaîne qui lie les causes aux effets.

Après vous avoir offert un modele qu'on doit suivre , je vous citerai l'exposition de l'Histoire de Charles XII , par Voltaire , qu'il faut se garder d'imiter. Que de choses inutiles ! qu'un Historien ne se permet que quand il est fort ignorant. Etonné de ce qu'il vient d'apprendre , il ne doute point que ses Lecteurs ne lui sachent gré de son érudition ; il ne veut rien perdre , il prodigue tout ce qu'il fait. Cependant que m'importe d'appren-

dre qu'on ne connoît en Suède que deux saisons , l'hyver & l'été ? à quoi bon m'entretenir vaguement des loix barbares & des mœurs sauvages des anciens Suédois ? elles avoient influé dans la révolution de Gustave Vasa , mais il ne s'agissoit plus de tout cela dans l'Histoire de Charles XII. Il falloit se borner à dire que la Couronne héréditaire depuis Vasa , sans que la Suede se fût sagement précautionnée contre le pouvoir arbitraire , étoit devenue despotique sous le pere de Charles XII ; & que ce Prince abusant des divisions de ses sujets pour les dégrader & les avilir , n'avoit pu cependant étouffer tout-à-fait cette élévation & cette grandeur d'ame qu'ils devoient au regne de Gustave Adolphe. Au lieu

de l'exposition inutile que fait Voltaire , vous voyez qu'il auroit pu la rendre très belle & très intéressante , s'il eût su qu'elle doit servir à expliquer les causes des événements.

Malheureusement Voltaire a fini tous ses Ouvrages , avant que d'avoir bien compris ce qu'il vouloit faire. N'êtes-vous pas étonné qu'un Historien qui oublie de vous exposer la situation actuelle de la Suède ; & qui ne prévoyant pas que le caractère extraordinaire de son héros doit causer une révolution dans les mœurs & le gouvernement des Suédois , ne s'occupe que du moment présent ; porte tout d'un coup ses regards sur l'avenir pour ne faire qu'une nouvelle faute ? en effet au lieu de me peindre dans son



exposition le Czar Pierre I , tel qu'il étoit encore quand la guerre commençoit , il le représente tel qu'il parut lorsque ses disgraces , qui n'avoient pu l'abattre , eurent développé toutes les ressources de son génie. Il naît de tout cela un embarras dont certains Lecteurs ne s'apperçoivent pas , mais qui gêne ceux qui cherchent à se rendre compte des événemens. Après une exposition si vicieuse , vous auriez tort de vous attendre à une histoire raisonnable. Le héros agira sans savoir pourquoi , & l'Historien marchera comme un fou à la suite d'un fou.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'exposition d'Hérodien qui réunissant toutes les qualités qu'on peut désirer , est présentée,

de la maniere la plus ingénieuse. Marc Auréle parvenu à un âge fort avancé , & touchant à sa fin , ouvre la scene la plus touchante. Je partage les vives inquiétudes dont ce Prince est agité , en pensant qu'un pouvoir sans bornes va passer dans les mains d'un enfant de quinze ou seize ans. Ce pere si vertueux se rappelle les excès de Denys le Tyran ; les violences , les cruautés , le délire des successeurs d'Alexandre , & je tremble pour le sort des Romains. Ma crainte augmente , quand passant à des exemples domestiques il me présente les excès monstrueux de Néron , les cruautés plus récentes de Domitien , & cette patience des Romains qui sollicite en quelque sorte les vices de leurs maîtres. Je ne doute plus

alors que Commode ne soit corrompu & par sa fortune & par les mœurs publiques. Je suis attendri en lisant le discours que Marc Aurèle mourant tient à ceux de ses amis, qu'il a chargés de l'éducation de son fils. Servez-lui de pere, leur dit-il, & répétez lui souvent les dernières instructions que je viens de lui faire entendre. Voilà un de ces traits de génie qu'on ne peut trop admirer; & pour juger des malheurs que l'Empire doit éprouver, soit au-dedans soit au-dehors, & des causes qui les produiront, je n'ai qu'à me rappeler les derniers moments de Marc Aurèle que je ne puis oublier; tous les faits naissent les uns des autres, & je démêle d'avance la ruine de l'Empire.

Mais avant que d'abandonner cette matiere , permettez-moi d'observer que l'exposition d'une histoire particuliere exige des détails plus circonstanciés , suivant que le peuple dont voulez m'entretenir a un gouvernement, des loix, des mœurs & un caractere qui ont une plus grande influence dans les événements. Mais une nation n'est-elle plus composée de citoyens , est elle sans action sous la main qui la meut & la gouverne ? il vous suffira de me faire connoître le caractere , les mœurs & les talents de ce personnage important.

Je suis ravi , me dit Cidamon en m'interrompant , & j'attendois avec impatience que vous en vinssiez à ces portraits qui répandent en effet la plus grande lumiere sur l'His-

toire , & en font un des plus beaux ornements. Je les rencontre toujours avec plaisir. Tant mieux pour vous , mon cher Cidamon , repartis-je ; nos Historiens ne vous en laisseront pas manquer , & leur imagination les sert à merveille. Mais pour moi , je vous l'avoue , je suis plus difficile , & ce n'est qu'à de certaines conditions que j'aime ces ornements. Quand il paroît sur la scene un homme extraordinaire par ses vertus , ses vices ou ses talents , qui change les intérêts de son pays , donne une nouvelle force à sa constitution ou y porte atteinte , ayez soin de m'en faire un tableau. Ce seroit négliger de m'instruire ; de me porter au bien ou de me détourner du mal , que de ne pas peindre un Aristide , un Thémistocle , un

Périclès, un Alcibiade, un Camille, un Décius, un Fabricius, un Scipion, &c. Entrez dans tous les détails, il n'en est point de petits pour de pareils hommes; les bagatelles prennent alors un air de dignité & de grandeur. Mais que l'Historien se garde bien de m'arrêter sur un personnage qui n'est pas digne de l'attention d'un Lecteur raisonnable. Peignez-moi les hommes qui ont fait des révolutions & conduit de grandes entreprises dont ils ont été l'ame. Apprenez-moi comment leurs mœurs & leurs talents ont changé la face des Empires & des Républiques. J'aime à voir comment les événements naissent de leur caractère; & je fais gré à un Historien qui découvre dans leurs passions & leurs ta-

lents la cause des faits que je pourrois regarder comme l'ouvrage de la fortune. Un caractère fût-il méprisable, il me plaira, il m'attachera, pourvu qu'il en résulte un grand effet. C'est ainsi que nos Historiens auroient pu tirer le plus grand parti de notre Charles VI, dont la folie tantôt stupide, tantôt furieuse, donna aux passions françoises un cours nouveau, & détruisit les opinions anciennes pour faire place à de nouvelles erreurs.

En me peignant un grand personnage, que l'Historien se garde bien de me présenter un héros qui ne tiendroit point à son siècle ou qui n'auroit aucun défaut. Ce seroit ne pas connoître la Nature. Le caractère personnel de chaque homme est toujours subordonné au

caractere national , soit parcequ'on y tient par son éducation , soit parcequ'on est obligé de s'y prêter pour réussir dans ses projets. Les passions sont toujours les mêmes ; mais , plus ou moins contraintes par les loix & les mœurs publiques , elles se montrent d'une maniere différente. Manlius Capitolinus avoit toute l'ambition de Marius ; mais Tite Live se gardera bien de peindre le premier avec les mêmes couleurs qu'il a peint sans doute le second dans la partie de son ouvrage que nous avons perdue. Ces nuances délicates sont le fruit du génie , & j'aime à découvrir dans un homme extraordinaire ce qu'il tient de la Nature & ce qu'il tient des circonstances. Manlius dans Tite Live cache son ambition sous le masque



des vertus les plus propres à plaire aux Romains; & Marius, dans une ville déjà teinte du sang de ses citoyens, gouvernera en Tyran une République encore libre, mais qui ne mérite plus de l'être.

Rien n'est plus beau que le caractère de Catilina dans Salluste. Vous voyez un homme extraordinaire qui tient à la fois à la plus infâme corruption de son temps & aux idées de grandeur que Rome conservoit encore. J'aime à voir comment, du sein de la débauche, & avec le secours des coquins qu'il rend dignes d'être ses complices, il ose former une conjuration qui intimide ceux qui l'ont découverte. Tout ce morceau d'Histoire est un chef-d'œuvre de caractères. Catilina agit avec la confiance que lui don-

nent son audace & les vices des Romains. Cicéron n'ose se fier aux loix dont il connoît la foiblesse dans le moment même qui les fait triompher pour la dernière fois. Caton , qui dans un siècle comme le nôtre enseveliroit sa vertu dans la retraite , doit à la Philosophie stoïcienne une vertu qui n'est plus connue à Rome. Occupé de la justice seule & du salut de la République, quoi qu'il en puisse arriver, il opine dans le sénat , comme s'il parloit encore à des Fabricius & à des Régulus; tandis que César unissant à quelques vertus une ambition plus vaste que celle de Catilina , regarde les troubles , la confusion & les vices des Romains comme les bases de la tyrannie qu'il médite.

Fuyons le merveilleux dans les

caractères. Ce n'est pas sans raison, mon cher Cidamon, que je voulois hier que l'Historien fit une étude sérieuse des passions. Sans ce secours, comment pourroit-il discerner ce que nous devons à la Nature, & ce que nous devons à la fortune? la nature répand au hasard ses dons; d'une main libérale elle prodigue ces demi-vertus, ces demi-vices, ces demi-talents qui nous rendent propres à prendre tous les caractères qu'on voudra nous donner, ou plutôt à n'en avoir aucun. Quand elle veut traiter quelqu'un de nous plus favorablement, & former de ces hommes qui honorent l'humanité; elle leur donne une inclination dominante, & en même temps un esprit assez prompt, assez fertile, & assez juste pour la servir & pré-

parer les succès dont elle a besoin pour se conserver , s'accroître & se fortifier. Jusqu'ici l'ouvrage de la nature n'est qu'ébauché , & ce sont les circonstances & les événements qui nous entourent , nous frappent nous intéressent , qui excitent ou retardent les progrès de notre caractère , l'attiédissent ou lui donnent une nouvelle force : la fortune met la dernière main à l'ouvrage.

Les caractères des hommes les plus extraordinaires ont , si je puis parler ainsi , leur enfance , leur jeunesse , leur virilité & leur vieillesse ; c'est à ne pas confondre ces différents âges , & à distinguer , ce que la nature & la fortune ont fait séparément & de concert , que paroît la grande habileté de l'Historien. C'est à ce discernement que Tacite doit

doit le charme secret qui m'attache à sa lecture. Il me montre dans Tibere l'ambition de César, qui ne peut être satisfaite que par le pouvoir le plus absolu ; mais elle est timide & circonspecte, parcequ'elle s'étoit façonnée sous un Prince soupçonneux, timide lui-même, jaloux & plus à craindre que ne l'avoit été la République. Je vois avec plaisir que Tibere, enchaîné par l'habitude, n'ose montrer son ambition à un Sénat qui tremble à ses pieds. Il regne en esclave : de-là cette tyrannie dissimulée qu'il n'auroit point eue en régnant dans un pays accoutumé à la Monarchie. Sa jalousie du pouvoir, toujours accrue & gênée par les obstacles que lui présente son imagination, & sa timidité le suivent à Caprée ; il n'y est

pas voluptueux, il essaie seulement d'y consoler ou de tromper son ambition par des voluptés insipides.

Voilà comme un peintre habile des passions peint un caractère, & non pas en confondant tout, comme Sarrazin, dans le Portrait qu'il nous fait de Valstein. Nos Historiens modernes n'entasseroient point toutes ces belles antitheses dont ils sont si curieux, s'ils avoient étudié ce que les hommes doivent à la Nature qui n'a qu'une marche égale & constante; & aux circonstances qui changent continuellement & obligent les passions à emprunter une forme différente pour parvenir à la même fin. Tous ces portraits de fantaisie qu'on met à la tête d'un ouvrage, sont souverainement ridicules, & l'Historien ensuite pour

soutenir son dire, tombe dans mille absurdités. Quoi qu'il en soit, je loue Sarrazin d'avoir abandonné son histoire à peine commencée; il auroit été prodigieusement embarrassé à faire agir son héros. En mettant sur la scène un grand homme, ne me parlez que des vertus qu'il a montrées jusqu'alors. C'est la règle que se sont faite les grands Historiens; & en effet que penseriez-vous de Salluste, si voulant peindre l'ambitieux Marius dans sa guerre de Jugurtha, il lui eût attribué, comme tenant à son caractère tous ces vices d'emprunt que les circonstances le forcèrent d'adopter? si vous le voulez, à la fin de votre histoire, aidez-moi à me faire le portrait fidele d'un grand homme. Indiquez-moi la qualité dominante

qui ne l'a jamais abandonné , mais qui , comme un Protée , a pris des formes différentes. Je tirerai alors de vos écrits une instruction utile , j'apprendrai à connoître les hommes qui sont sous mes yeux , j'apprendrai à me connoître moi-même , & à me défier de la fragilité des vertus humaines.

Je n'y puis résister , continuai-je , & pour vous donner un modele du plus ridicule & du plus mauvais portrait que je connoisse ; il faut , avec votre permission , que je vous dise de quelle maniere le Pere du Cerceau barbouille le caractère du célèbre Rienzi. Il nous apprend que « cet  
« homme étoit né dans la lie du peu-  
« ple , mais qu'il fit d'excellentes  
« études , & qu'ayant autant d'es-  
« prit que d'élévation dans les idées ,



« il devint très habile , acquit la  
 « réputation d'un homme extraor-  
 « dinaire , & mérita l'estime & l'a-  
 « mitié de Pétrarque. Il étoit élo-  
 « quent , ( dit l'Historien ), il étudia  
 « l'antiquité & la compara au temps  
 « où il vivoit ; & tiroit de là des  
 « réflexions sur lesquelles il régla  
 « tout le plan de sa conduite. Cet  
 « homme est occupé à méditer Ci-  
 « céron , Valere Maxime , Tite  
 « Live , Sénèque & sur-tout les  
 « Commentaires de César. Sa taille  
 « est avantageuse, son air est noble. »

A quoi aboutira tout cela ? A nous  
 dire des choses incroyables : « qu'il  
 « avoit un mélange singulier de  
 « vertus & de vices , de belles  
 « qualités & de défauts , de talents  
 « & d'incapacité , qui sembloient  
 « se contredire , & qu'il réunissoit

« cependant au suprême degré. »  
 Concevez-vous après cela le bon  
 esprit de Rienzi , son élévation  
 d'ame , ses bonnes études ? du Cer-  
 ceau court ensuite à bride abattue  
 dans les antitheses & les absurdi-  
 tés. Son héros « est spirituel &  
 « grossier , fourbe & simple , fier  
 « & souple , prudent & aventurier.  
 « On pourroit le prendre , ( ajou-  
 te-t-il ) , « pour un profond politi-  
 « que & pour un insensé , capable  
 « des entreprises les plus témérai-  
 « res , il avoit une frayeur naturelle  
 « qui ne lui permettoit pas de les  
 « pousser. Trop peu de jugement  
 « pour s'embarasser des obstacles ,  
 « trop de lâcheté pour les suivre.  
 « Sa bravoure alloit jusqu'à l'intré-  
 « pidité , & devenoit incontinent  
 « foiblesse. » Que d'absurdités ! ce

n'est pas tout , il nous apprend que « la fourberie de Rienzi étoit « fondée sur la simplicité même , « que son hypocrisie avoit sa source « dans une espece de simplicité. Il « étoit assez ambitieux pour con- « cevoir le dessein d'une sorte de « Monarchie universelle ; fou jus- « qu'à l'extravagance , ( ce sont ses termes je m'en souviens bien ) , « & sensé jusqu'au raffinement de « la sagesse. »

Vous avez raison , me dit Théodon en riant , & voilà sans doute un chef-d'œuvre dans le genre impertinent. Mais je crois ajouta-t-il , qu'après l'avoir lu vous n'avez pas été tenté d'aller plus avant. Je vous demande pardon , répondis-je , & j'ai eu la curiosité de voir comment l'Historien se tireroit d'affaire. J'ai

été étonné de trouver un homme de mérite que son Historien n'avoit pas compris ; fort supérieur à ses contemporains , & qui dans un siècle plus heureux auroit exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il voyoit entre le gouvernement des anciens Romains & celui des Papes exilés alors de leur Capitale où ils ne savoient pas régner , il s'indigne de l'humiliation de sa patrie & veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'étoit qu'une vile canaille opprimée par les Barons , & ne pouvant agir ni comme un Prince ni même comme un grand Seigneur , il est obligé de fonder les esprits avec une extrême circonspection , de s'expliquer d'une manière hiéroglyphique , & avant

que de vouloir établir la liberté il veut favoir si la multitude la desire, & mérite d'avoir un Tribun. Je conviens que tous les moyens que Rienzi emploie sont très extraordinaires ; mais relativement au point d'où il partoît & à la fin qu'il se propofoit, ils sont très sages & très prudents. Ce Tribun de la nouvelle Rome, qui fans doute auroit fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais capitale & qui ruina nécessairement ses espérances & ses projets. L'ambition de Rienzi, en le faisant armer Chevalier, ne me paroît plus que celle d'un Bourgeois. Pour faire le Gentilhomme, il ne s'apperçoit pas qu'il dégrade sa qualité de Tribun qui l'élevoit au-dessus de la noblesse. Un moment de

distraktion, un moment de foiblesse le perd entièrement. Il ne peut plus réussir, parcequ'il est méprisé de la noblesse qui l'adopte, & haï du peuple dont il se sépare. De-là des efforts impuissants pour ranimer une autorité expirante, & les moyens tout nouveaux qu'il employoit pour se rétablir, mais qui n'inspiroient plus ni la même confiance ni la même crainte. En voilà assez sur un morceau d'Histoire qui demandoit un Salluste, & malheureusement défiguré par un Poète très médiocre qui a eu l'ambition d'être le dernier des mauvais Historiens.

Pour juger avec fidélité les hommes qui ont paru sur le grand Théâtre du Monde, que l'Historien étudie & démêle la passion qui forme, si je puis parler ainsi, la partie

principale de leur caractère. Comparez leurs différentes actions entre elles. Suivez, étudiez votre héros dans les diverses conjonctures où il s'est trouvé. Quoiqu'altérée par différents accidents, & même déguisée sous des formes nouvelles, la même passion se montre-t-elle toujours? vous êtes bien avancé, vous connoissez le principe qui fait agir l'homme que vous voulez peindre. En y réfléchissant, vous découvrirez même de quelles modifications ce principe dominant est susceptible, soit par la différence des conjonctures, soit par celle des passions subalternes qu'il s'associe. En voyant le point d'élévation où Sylla est parvenu, je suis tenté de lui attribuer une ambition sans bornes; mais je ne verrai en lui que l'ambition

ordinaire d'un citoyen, quand j'aurai remarqué qu'il a été forcé de se rendre le maître du monde pour résister à Marius qui le vouloit perdre, qu'il a abdiqué la dictature, & n'a pas attendu qu'on l'assassinât. Marius a véritablement une ambition sans bornes. Quelle que soit sa fortune, il n'en est jamais satisfait, les succès agrandissent son ambition, les disgraces l'irritent, & les moyens les plus odieux lui paroissent légitimes s'ils sont utiles à ses vues. Qu'un Historien se garde de penser que la passion dominante, l'ambition par exemple, ait toujours la même marche. Celle de César & de Pompée n'est pas la même. Une machine la ruine de la République, il ne voudroit pas que la dictature fût un bienfait de ses concitoyens.



qu'il méprise , il veut la conquérir à Pharsale. L'autre , élevé & formé dans le parti de Sylla , desiroit que les Romains incapables de se gouverner , lui eussent déféré en supplians le pouvoir souverain. Pour se dépouiller de l'habitude de ses premières années , il a besoin que l'ambition de César exalte la sienne en la rendant plus active ; & sa colere auroit rendu sa tyrannie aussi dure que celle de César devoit être douce & tempérée.

Qu'on ne se hâte point de prononcer sur le caractère d'un homme. On courroit risque de se tromper , si on en vouloit juger par ses premières actions. Richelieu & Mazarin , si différens l'un de l'autre dans tout le cours de leur vie , se sont élevés à la fortune par les mê-

mes moyens; dans leur intrigue basse & artificieuse je ne vois d'abord que la même ambition. Attendons, les circonstances vont bientôt développer & me découvrir les passions subalternes qui se louent, pour ainsi dire, au service de la passion dominante, & lui donneront des teintes différentes. Il faut, me dirai-je, que Mazarin n'eût qu'une ambition timide, subtile, soupçonneuse & patiente, puisqu'il intrigue encore en maniant l'autorité absolue du Roi, comme il avoit intrigué pour s'en emparer. Il me paroît que Richelieu a dû faire un effort pour s'abaisser à l'intrigue, & qu'il s'en consoloit par l'espérance du succès. Dur, fier, impérieux dès qu'il peut l'être; il subjuge Louis XIII pour faire trembler les Courtisans & l'intrigue.

Vous diriez qu'il veut se venger de ses premières bassesses & les réparer. C'est plus par la force de son caractère qu'il étonne ses ennemis & réussit, que par les lumières de son esprit & la sagesse de ses projets.

A la tête des Etats & des affaires on ne voit que de fausses vertus &, si je puis parler ainsi dire, de faux vices. Comment parviendrai-je à les démêler, si le temps ne vient à mon secours en me montrant ces grands personnages dans des attitudes & des circonstances différentes? tandis que la multitude toujours prête à s'engouer, croit voir un modèle de désintéressement, de générosité & d'amour du bien public; je suspends mon jugement. Toute vertu qui veut étonner, me paroît suspecte. Je fais qu'une passion dominante

est capable de faire de grands sacrifices, & que dans des temps plus heureux elle espere de dédommager les passions qui la servent. Mais on ne finiroit point sur cette matiere, abandonnons-la cependant, mon cher Théodon, pour passer à l'ordre, sans lequel un Historien ne jouira jamais que d'une réputation très médiocre.

L'ordre est ce qu'il y a de plus nécessaire dans un ouvrage; & il n'en faut pas d'autre preuve que cette foule de livres, pleins d'excellentes choses, qui cependant n'instruisent point, parcequ'ils fatiguent & dégoûtent la plupart des Lecteurs. Nous l'avons tous éprouvé; une vérité paroît douteuse, si elle n'est pas préparée par ce qui la précède; & une beauté déplacée est

un défaut ; mise à sa place , elle acquiert un nouveau prix.

*Ordinis hac virtus erit & venus , aut ego faller ;  
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici ;  
Pluraque differat , & præsens in tempus omittat.*

Si ce que vous venez de m'apprendre m'explique d'avance ce que vous allez dire , mon esprit ne fera point arrêté , & je dévorerais une lecture qui m'entraîne. Mais je ne fais si un Historien n'a pas plus de peine à trouver cet ordre que tout autre Ecrivain. Il est accablé sous le nombre prodigieux de ses matériaux ; s'il ne fait pas les arranger pour former un édifice régulier , je me perdrai dans un labyrinthe sans issue. Je l'ai éprouvé en lisant l'Histoire de la Maison de Stuart par Hume. Au lieu de ce qu'on m'avoit promis , je n'ai trouvé que des mé-

moires pour servir à l'histoire ; & comment pourrois-je approuver un ouvrage que , soit par ignorance de son art , soit par paresse ou lenteur d'esprit , l'Historien n'a qu'ébauché ? Tous ces faits découfus échappent à ma mémoire , j'ai perdu mon temps , & je ne puis juger des événemens qu'on a mis sous mes yeux.

C'est en vain que vous vous flattez d'établir cet ordre lumineux dans votre histoire , si vous n'en avez pas médité séparément toutes les parties. Rapprochez-les les unes des autres pour appercevoir leur rapport le plus naturel. Avec le secours de nos études préliminaires , cherchez à les placer de façon qu'elles se prêtent une lumière réciproque. En un mot suivez le précepte

d'Horace , rendez-vous maître de votre matiere.

*Cui lecta potenter erit res ,  
Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.*

Cet ordre consiste en grande partie dans l'exposition dont je vous parlois il n'y a qu'un moment. Dès que l'Historien se fera fait une idée bien nette de ce qu'il se propose , il lui fera , je crois , facile d'écarter les faits stériles ou étrangers , & de faire appercevoir à ses Lecteurs l'influence des événements les uns sur les autres. Remarquez , je vous prie , qu'il y a dans tous les États , dans toutes les entreprises , dans toutes les affaires , un ou deux points principaux qui décident du succès , & entraînent , comme un torrent , les accidents particuliers. Dans le gouvernement ou l'administration d'une

société, c'est la connoissance de ces points décisifs qui fait le grand homme d'État; & ce n'est qu'autant qu'il ne le perd jamais de vue & qu'il s'y attache fortement, qu'il peut s'assurer du succès. Il en est de même de l'Historien; c'est sur ces objets qu'il doit fixer son attention & la mienne. Alors il trouvera sans peine l'ordre le plus lumineux. Tout devient simple; je m'instruis sans effort; les faits se gravent dans ma mémoire, parceque je ne perdrai point de vue la chaîne qui les lie, & cette chaîne sera le fil d'Ariane qui empêchera ma raison de s'égarer. Tel est l'art admirable de Tite Live dans toute son histoire; & pour ne vous en donner qu'un exemple, rappelez-vous comment dans sa troisième décade ayant à nous présenter à la



fois une foule d'objets ; il attache nos regards & notre attention sur Annibal seul dont le génie balance la fortune des Romains & la fait chanceler. Tout ce qui se passe hors de l'Italie , n'est relatif qu'à ce Général des Carthaginois. Rome par ses diversions ne songe qu'à diminuer les forces d'Annibal , & empêcher que Carthage ne puisse réparer les pertes qu'il fait par ses victoires mêmes.

Quand un État est assez heureux ou assez sage pour connoître ses forces , les ménager & ne point tenter plusieurs entreprises à la fois , son Historien sera plus à son aise ; & pour mettre un grand ordre dans sa narration , il n'aura qu'à suivre avec fidélité celui des événements. Mais si cet État par ignorance de

ses intérêts ou par une forte de fatalité , se laisse engager dans plusieurs affaires à la fois , sans distinguer celle qui doit être la principale & celles qu'il ne faut regarder que comme de simples accessoires ; je craindrai que l'Historien ne fasse pas de meilleure besogne que la République dont il écrit l'histoire. Tandis que les administrateurs ne sauront ni ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent faire ; vous verrez que l'Historien qui n'est pas plus habile qu'eux , enfilera , les uns à la suite des autres , des événements qui vous ennueront , parcequ'ils n'aboutissent à rien. L'Auteur fatigué lui-même de sa maigre narration , ne vous offrira que des peintures mesquines & rebutantes. Ne se proposant aucune vue principale , il

abandonne mal-à-propos l'objet qu'il traite , pour le reprendre mal-à-propos & l'abandonner encore sans raison. Il coupe les événements , il les hache , & ne les présente jamais dans leur juste proportion.

Quelle ressource reste-t-il alors à un Historien ? Celle d'être un peu plus habile que ses héros. En sentant l'embarras où le met leur politique embarrassée , qu'il ne le dissimule point , & qu'il en avertisse son Lecteur : il me semble que je suis moins impatient quand on m'a demandé de la patience. Que par des réflexions profondes, mais toujours très courtes, il m'avertisse des fautes du Sénat & des Généraux ; qu'il s'éleve au-dessus d'eux , je le suivrai ; & dans une narration fastidieuse , je ferai soulagé & soutenu

par le plaisir de me croire supérieur aux hommes dont je lis l'Histoire; leurs fautes, en m'éclairant, me dédommageront de mon ennui. Cependant au milieu de cette confusion, l'Historien ne doit pas négliger de se faire un ordre. Il y en a un qui se présente naturellement à tout le monde, c'est de s'attacher à l'affaire principale, d'en faire le centre de son tableau, & de placer les personnages moins importants à la bordure. Les Lecteurs faits pour admirer une histoire médiocre, seront contents; mais les autres demandent plus d'habileté. Il me semble que dans ces sujets ingrats je desirerois que l'Historien me fit connoître par quels accidens ou par quels hafards on arrive enfin au dénouement sans s'en douter.

douter. Puisque l'imprudencè laisse alors une libre carrière à la fortune, je voudrois qu'elle y jouât son rôle; je voudrois voir comment en épuisant leurs ressources, les États se détachent de leurs espérances, & renoncent enfin à une entreprise dont les revers & les succès sont compensés & se succèdent lentement.

Indépendamment de cet ordre général qui doit être l'ame d'une histoire instructive & intéressante, il y a un ordre particulier qui me montre la place où chaque chose doit être mise. Par exemple, l'Abbé du Bos, dans son histoire de la Ligue de Cambrai, réserve pour son dernier livre un morceau sur le commerce auquel les Vénitiens devoient les richesses dont ils eurent

besoin pour soutenir la guerre contre tant d'ennemis conjurés. Ce détail préparatoire devoit visiblement être placé au commencement de l'ouvrage. Quand l'Historien m'explique comment Venise a pu suffire aux frais de la guerre, je n'en suis plus curieux, si je suis un de ces Lecteurs qui ne s'embarrassent point de connoître les causes des événemens ; je suis fâché qu'on m'arrête quand je cours avec impatience au dénouement, & de dépit je ferme mon livre. Si je suis un Lecteur plus intelligent, je maudis en termes assez durs l'Historien mal-adroit qui vient m'éclairer trop tard.

Je n'ai point lu l'histoire de l'Amérique par Robertson, mais si on ne m'a point trompé dans l'espece

d'extrait qu'on m'en a fait , il me semble que cet ouvrage rempli de choses curieuses & même excellentes , ne peut pas cependant être proposé comme un modele. Pourquoi , je vous prie , perdre tout le premier livre à me parler de la navigation des anciens , de leur commerce & de leurs découvertes géographiques ? tout ce morceau peut être fait avec beaucoup d'érudition , de justesse & de précision ; mais ce n'est pas cela que je cherche , je veux savoir sur quelles raisons on soupçonnoit l'existence d'un nouveau monde ; je veux connoître Christophe Colomb , & les rares & grandes qualités qui le mettent en état d'exécuter l'entreprise prodigieuse qu'il médite. Tout le second livre , m'a-t-on dit , est desti-

né à satisfaire cette curiosité ; mais par le détail qu'on m'en a fait , je demande si Tite Live n'auroit pas été plus court. Se feroit-il permis de m'apprendre mille choses qu'il est bon de savoir , mais dont je ne me soucie point dans le moment où je suis impatient d'apprendre comment les Européens ont soumis un vaste pays , qui en nous prodiguant l'or & l'argent nous a appauvris , & dont la possession est devenue parmi nous un nouveau germe de querelles , de dissensions & de guerres ?

Le troisieme livre contient l'histoire de la découverte & de la conquête des Isles , & le récit de quelques tentatives sur le continent. C'est dans le livre suivant , m'a-t-on ajouté , que l'Auteur traite de la vie des



fauvages , la compare à la vie civilisée & commence à parler des mœurs Américaines. Je crois que tous ces différents morceaux sont dignes du plus grand Philosophe ; mais je crains toujours que la grande envie d'étaler de la Philosophie & des connoissances , ne gâte l'histoire qui doit marcher sans ostentation , rejeter tout ce qui n'est pas nécessaire , & ne se parer que des ornemens qui lui conviennent : ne sentez-vous pas que tout ordre est bouleversé ? en plaçant le quatrieme livre avant le troisieme ; il me semble que j'aurois lu avec plus de plaisir & d'intérêt les exploits de Colomb & des Espagnols. Robertson n'auroit pas dit , il est vrai , une foule de choses que je ne lui demande pas dans ce moment ,

mais il auroit fait une excellente exposition dont j'ai besoin.

C'est dans son exposition qu'un Historien doit avoir tout l'art qu'un grand Poète dramatique emploie pour me préparer à sa Tragédie ou à sa Comédie. Un personnage s'abandonne-t-il au plaisir de dire de belles choses ? un censeur, sans être trop sévère, le sifflera, & il aura raison. On ne fauroit trop se hâter dans le commencement d'un ouvrage d'aller au fait, car l'esprit est impatient & n'a encore aucun besoin de se reposer.

Le même désordre, à ce qu'on m'assure, regne dans tout cet ouvrage. L'Auteur consacre le cinquième livre à la conquête du Mexique, & le sixième à celle du Pérou ; & revenant ensuite sur ses pas, il

nous entretient dans le septieme livre de la civilisation à laquelle ces deux Royaumes étoient parvenus. N'auroit-il pas été infiniment plus convenable , en faisant entrer Colomb dans le Mexique , de nous avertir que ce Capitaine n'auroit plus affaire à des sauvages grossiers , paresseux , énervés & timides comme ceux de Saint-Domingue & des autres Isles ? mais à un peuple civilisé qui s'étoit fait une forme réguliere de gouvernement , & qui auroit résisté aux Espagnols & à leur courage enflammé par l'avarice ; si , n'étant pas confondu par la nouveauté du spectacle & des dangers qui le menaçoient , il n'avoit éprouvé cette surprise & cette terreur qui glacent l'esprit , & dont les peuples de l'ancien monde ont

souvent été les victimes. Je le répète , mon cher Théodon , en suivant l'ordre dont je parle , l'Auteur auroit été obligé d'abandonner une grande partie de ses remarques & de ses réflexions ; & pour employer le reste , de façon que la narration toujours claire ne fût point surchargée & ralentie dans sa marche , il auroit fallu se donner beaucoup de peine. Mais ce n'est pas mon affaire , & comme Despréaux se van-  
toit d'avoir appris à Racine à faire difficilement les vers ; je ne serois pas fâché qu'on me reprochât d'apprendre aux Historiens à faire difficilement leurs histoires. On ne sauroit trop les avertir de ne rien négliger pour ramasser beaucoup de faits & de réflexions ; mais il est encore plus important de leur dire

qu'ils ne doivent pas se servir de toutes leurs richesses, & si je puis m'exprimer ainsi, que les rognures, de tout ouvrage & sur-tout d'une bonne histoire, doivent être plus considérables que l'ouvrage même.

On ne vous a point trompé, me dit alors Théodon, j'ai lu l'histoire d'Amérique avec la plus grande avidité, & j'ai voulu la relire une seconde fois; mais, je vous l'avouerai, je n'ai point eu alors le plaisir auquel je m'attendois, cette seconde lecture a été froide & languissante; je quittois mon livre sans regret, je le reprenois sans empressement: & les réflexions que vous venez de faire, me découvrent les causes de ce changement. De quelque manière que soit faite une histoire, je sens qu'elle peut plaire

d'abord & attacher, quand elle expose des événements également ignorés & importants. Alors on confond en quelque sorte le mérite de l'Historien avec celui de ses héros, mais à une seconde lecture tout ce chaos se débrouille, on ne juge plus que l'Historien & son art, & des événements qui ne sont plus nouveaux & qui sont mal contés nous ennuiant. L'ouvrage est relégué dans le coin d'une Bibliothèque, & sans le lire on se contente quelquefois de le consulter.

A présent; continua Théodon, que je commence à avoir des idées plus nettes des devoirs de l'Historien, j'aurois beaucoup de choses à vous dire sur l'Amérique de Robertson. Faute d'embrasser à la fois tout son sujet & de l'examiner en politique,

il me donne des espérances & les trompe; il m'annonce que la découverte de l'Amérique est l'événement le plus heureux par les hommes, & en avançant dans ma lecture je vois que les seuls Géographes y ont gagné quelque chose. Le nouveau monde vaincu & dévasté n'obéit pas à de meilleures loix que celles de Monthéfume & des Caciques; tandis que le nôtre n'a gagné que des richesses inutiles & tous les vices qui en devoient naître. Mais en voilà assez, & je suis fâché de vous avoir interrompu; revenons, je vous prie à l'ordre dont vous nous entreteniez.

Soit, mon cher Théodon, repartis-je; cet ordre que vous aimez, est l'écueil de la plupart des Écrivains. On diroit que les uns, tant

ils font négligents à cet égard , n'ont jamais fait attention que c'est de là que résulte cette magie , ce charme secret qui embellit les beautés mêmes , & attache & entraîne le Lecteur sans qu'il s'en apperçoive. Les autres , dominés par une imagination qui fait tort à leur jugement , ne voient jamais que le morceau qu'ils traitent ; & sans égard ni à ce qui précède ni à ce qui doit suivre , se contentent de faire de belles tirades , croyant que c'est de là que dépend la perfection d'un ouvrage. Mais contentons-nous de quelques réflexions relatives à l'art d'écrire l'Histoire.

Quoique la chronologie , c'est-à-dire l'ordre des temps , doive être respectée , l'Historien cependant n'en doit point être esclave. Quand



vous avez entamé un fait important gardez-vous , en le hachant & en le découpant , de le dégrader ; ne l'abandonnez point dans le moment que vous avez excité ma curiosité. Cette regle est d'autant plus certaine , que les plus grands Historiens , tels que Tacite & Grotius , s'y sont soumis dans leurs Annales mêmes ; forme d'histoire qui étant très propre , comme nous en sommes convenus , à faire connoître comment se sont formées les loix , les mœurs & les coutumes d'un peuple , à sa naissance ou dans le cours d'une révolution importante , se fait une loi de rapporter les faits par ordre de date. Ces deux Historiens connoissoient les hommes , & sachant que pour les instruire il faut leur plaire & les attacher , ils ont

quelquefois anticipé sur les temps , & se font contentés d'en avertir leurs Lecteurs. Tacite s'est oublié une fois dans le troisieme livre de son histoire. C'est quand , frappé des grands troubles de la Germanie qui faillirent à ruiner les affaires des Romains sur cette frontiere , il les annonce & promet d'en parler bientôt. C'est , si je me trompe , une mal-adresse d'annoncer les faits importants qu'on ne raconte pas sur le champ. L'esprit inquiet du Lecteur se partage , il se porte en avant , est distrait de l'objet qui est sous ses yeux & le laisse échapper.

On a dit que l'art des transitions est l'art le plus difficile pour un Historien , & j'avoue que dans la plupart de nos histoires elles sont triviales , insipides , plates , dures.

ou forcées. Mais je crois avoir remarqué que ce défaut rebutant tient à la précipitation avec laquelle on commence son ouvrage , avant que d'avoir sérieusement médité sur toutes ses parties & sur la place qu'elles doivent occuper. Tant que je n'ai point découvert la liaison la plus naturelle des événements , il faut nécessairement que , pour les coudre les uns aux autres , j'emploie une ou deux phrases dégoutantes , ou que dans ce passage trop brusque mon Lecteur éprouve un soubresaut violent. Je marche au contraire sans embarras à la suite d'un Historien ami de l'ordre ; un mot lui suffira pour faire une transition ; & souvent même lui sera inutile , si sa narration est rapide & son style serré.

Si vous êtes obligé d'interrompre votre narration pour donner un éclaircissement nécessaire , foyez sûr que vous avez manqué l'ordre que vous deviez suivre. Retournez sur vos pas , voyez s'il ne manque rien dans votre exposition. Peut-être qu'un mot heureusement placé deux ou trois pages plus haut , auroit suffi à votre Lecteur. Quoiqu'il en soit , travaillez , méditez jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de vous passer de cet éclaircissement ou de le rendre agréable. Les habiles Historiens se servent alors d'une harangue qui anime la narration , ou m'instruïront en me peignant les inquiétudes & les alarmes publiques. Enfin j'aimerois encore mieux ces Historiens grossiers qui bonnement mettent au

bas des pages en guise de notes , ce qu'ils n'ont pas l'art d'enchasser dans leur narration.

Il me semble que l'histoire du Concile de Trente par Fra-Paolo , est à l'égard de l'ordre , un modele qu'on ne peut trop étudier & imiter. Cette histoire particuliere est, en quelque sorte , l'histoire générale de l'Europe , pendant les temps qu'elle fut barbarement déchirée par les querelles envenimées des Théologiens , le fanatisme aveugle des peuples , & l'ambition mal-entendue des Princes & des Grands. Dans ces fatales circonstances on crut qu'un Concile général , en rapprochant les esprits , pourroit calmer les haines , éclairer l'erreur & rendre à la Religion sa dignité. Jamais exposition d'une histoire particuliere n'em-

brassa à la fois plus d'objets différents ; & bientôt Fra-Paolo va présenter sur le même Théâtre une foule de personnages tous importants , mais dont les intérêts , les vues & la conduite sont nécessairement opposés. Tandis que quelques Princes demandent avec empressement que les Peres du Concile s'expliquent & fassent connoître la vérité , d'autres moins religieux qui se défient , si l'on peut parler ainsi , des décisions du Saint-Esprit , & craignent qu'il ne soit contraire à leurs intérêts , favorisent la politique tortueuse de la Cour de Rome plus jalouse selon Fra-Paolo de son pouvoir que du dépôt de la foi , & qui étoit alors , disoit-on , opiniâtrement résolue de ne pas réformer les abus du Clergé. Cependant

il faut développer les intrigues des Légats , & la servitude des Evêques ultramontains , faire haranguer des Théologiens dont la scholastique épouvante les oreilles & la raison , peindre l'obstination des Novateurs , & donner une idée des guerres fatales qui continuent , & dont les succès ne sont jamais indifférents à la politique de la Cour de Rome , & des États qui desirent ou craignent les décisions du Concile.

Je fais que Fra-Paolo est suspect à notre Religion. On dit qu'il n'étoit pas ennemi des Novateurs ; cela peut être , & on a fait le même reproche à plusieurs grands hommes de ce temps-là. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit , je ne considère ici cet Historien que par l'art avec lequel il arrange & dispose les

différents événements qu'il met sous nos yeux. Voyez avec quelle simplicité tout ce chaos se débrouille, par quelles transitions naturelles l'Historien passe d'un objet à l'autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissements dont j'ai besoin, & me conduit à un dénouement auquel je suis préparé.

Cidamon m'interrompt par quelques plaisanteries sur les Théologiens; car sans cela on ne seroit pas aujourd'hui Philosophe. Fort bien, lui dit Théodon en riant, mais avec votre permission revenons à nos Historiens qui sont meilleure compagnie. Puisque vous le voulez, repris-je, je voudrois que pour instruire ses Lecteurs & leur plaire, un Historien ne négli-



geât rien pour en mériter la confiance. Nous l'éprouvons tous les jours : les mêmes faits rapportés par une personne dont nous estimons le jugement & la probité, ne nous affectent-ils pas différemment quand ils nous sont racontés par un homme prévenu de quelque passion, ou incapable de juger de ce qui se passe sous ses yeux ? un Historien qui par ses études se sera rendu digne d'écrire l'histoire, méritera sûrement l'estime & l'amitié de ses Lecteurs. Ses lumières nous préviendront en sa faveur, il nous apprendra à trouver en nous-mêmes ces sentiments de noblesse, de grandeur & de liberté qu'une mauvaise éducation & les mœurs de notre siècle peuvent avoir étouffés, mais qui sont si naturels & si vrais

que nous en retrouvons le germe en nous , quand un Historien habile fait intéresser notre cœur. Que voulez-vous attendre d'un Ecrivain qui , se mettant aux gages d'un Libraire , émouffe ou déguise la vérité pour n'offenser personne & mériter une pension ? comment un pareil Historien auroit-il les qualités que Lucien desire ? qu'il soit libre , dit-il , qu'il ne craigne personne , qu'il n'espere rien , qu'il préfere la vérité à ses amis , qu'il songe à plaire à la postérité plus qu'à ses contemporains , qu'il n'ait rien de flatteur ni de servile , au-dessus des préjugés de tous les gouvernements , qu'il ne soit d'aucun pays ni d'aucune Religion.

C'est par l'amour de la vérité qu'on méritera une confiance générale ;

mais croira-t-on que l'Historien sacrifie à cette vérité , quand il s'affectionne pour des personnages qui ne paroissent pas dignes de son admiration ? l'engouement indique toujours un esprit faux dans l'Historien , & sert mal le Héros qui le fait naître. Ne donnez des louanges que très sobrement pour ne pas dégrader la personne que vous voulez élever. Strada est insupportable , à force de me louer Alexandre Farnese , il me feroit presque douter de sa probité & de ses talents. Pourquoi le comparer à César , à Scipion , & à Alexandre ? le ton du panegyrique avilit l'histoire. Dans sa relation du Siège de Dunkerque , Sarrazin a la même mal-adresse , & je suis persuadé que le Grand Condé rioit de la sottise de son flat-

teur. On pourroit peut-être blâmer avec moins de danger , parceque la malignité humaine est assez indulgente à cet égard , & que la critique a un air de fierté & d'indépendance. Cependant on a reproché à Tacite de chercher dans le fond des cœurs des vices secrets & d'interpréter en mal les actions de ses personnages. Il le fait souvent ; mais peut-on croire qu'il ait tort ? en écrivant l'histoire du siècle le plus corrompu , dans un temps où toutes les vertus & tous les vices étoient masqués , n'auroit-il pas passé pour une dupe , s'il eût ajouté foi aux vaines apparences par lesquelles on vouloit tromper la multitude ? nos Historiens modernes auroient très souvent besoin de la précaution sage de Tacite. Quoi qu'il

qu'il en soit; évitez tout trait de satire. Ne relevez que les fautes qui ne seroient peut-être pas apperçues par les Lecteurs; & n'allez pas faire le rôle ennuyeux de déclamateur, quand vous racontez un événement infâme & odieux.

La vérité n'est pas quelquefois vraisemblable, & il n'en faut pas davantage pour qu'un Historien qui se pique d'être Philosophe, sans avoir trop étudié les travers de l'esprit humain & les caprices de nos passions & de la fortune, rejette comme une erreur tout événement qui lui paroît extraordinaire; c'est la maniere de Voltaire. Un autre assez docile à son imagination pour avoir peu de jugement, voudra embellir l'Histoire & la rendre plus piquante en mettant une couche

de merveilleux sur les faits qu'il raconte. Je veux , par exemple , que la conjuration du Comte de Fiesque ait été conçue , ménagée & conduite comme le rapporte le Cardinal de Retz dans un ouvrage de sa premiere jeunesse. Si je ne suis pas le plus fou des Conjurés , je ne comprendrai rien aux manœuvres du Comte de Fiesque. Le merveilleux par lequel on a voulu m'étonner & m'intéresser , me paroîtra un délire insensé ; & loin d'applaudir à l'Historien , je le plaindrai de n'avoir pas supprimé cette production de son imagination , quand l'âge & l'expérience eurent mûri son jugement.

Dans une histoire qui ne court point après le merveilleux , on trouve quelquefois un air de Roman qui

la défigure. Qui pourroit lire avec quelque confiance le Don Carlos de l'Abbé de S. Réal, & son histoire de la conjuration de Pison contre Néron ? le Romancier se décèle à chaque page, & peut-être que cette idée me suit malgré moi quand je lis les ouvrages où il n'est qu'Historien : je crains de donner ma confiance trop aisément à un Ecrivain qui a voulu se jouer de ma crédulité, & qui ne se faisoit pas un scrupule de gâter à la fois l'histoire & le Roman par leur mélange insipide. A plus forte raison défendrais-je donc à un homme connu par des ouvrages qui blessent les mœurs & la morale, d'oser écrire l'Histoire ; à moins que par l'effort d'une raison supérieure, il ne fût capable, comme Salluste,

de se séparer de ses vices , de les condamner & de présenter aux hommes les vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Tout ce qui décèle la bassesse de l'ame nuit à l'Historien qui veut m'instruire & me plaire ; si je ne me laisse pas séduire & corrompre , je dois le mépriser.

Mais laissons la morale , & bornons-nous à l'art de l'Historien. Si un Poète épique qui va faire agir les dieux & créer des héros à sa fantaisie , se rend ridicule par un début emphatique ; combien un Historien qui ne met sur la scene que des hommes , doit-il être plus modeste ? imitez Tite Live. Si par hasard je vous paroiss trop sévere , prenez-vous en à Lucien. Il se moquoit des Historiens de son temps qui promettoient



des merveilles , il les compare à des enfants qui se joueroient sous le masque d'Hercule ou de Titan. Ne mettez point, dit-il encore, la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain. Pourquoi donc ne ferois-je pas blessé de lire au frontispice d'une histoire , *Histoire politique & philosophique* ? je gagerois que l'Historien aura fait un mauvais ouvrage , puisqu'il ignore que toute histoire raisonnable doit être politique & philosophique, sans affecter de le paroître. Un autre dans son épigraphe , invitera-t-il l'auguste vérité à descendre du haut des cieux pour instruire les Rois ? la prophétie d'Horace s'accomplira ; *nascetur ridiculus mus*.

Certainement l'Historien , pour mériter la confiance de ses Lecteurs ,

doit paroître instruit ; mais pour le paroître , il faut l'être en effet. Un ignorant à beau faire , son ignorance perce de tout côté. Voltaire , par exemple , veut être savant , & m'assure qu'il a lu nos anciens Capitulaires ; mais moi , qui ai lu aussi ces monuments de notre histoire , m'est-il possible de le croire ? pour ne pas l'accuser mal-honnêtement d'un mensonge , ne suis-je pas contraint de penser qu'il entendoit mal quelquefois ou même n'entendoit point ce qu'il lisoit ? pour me prouver ailleurs combien sa critique est circonspecte & sévère , il me dira que l'aventure de Lucrece ne lui paroît pas appuyée sur des fondements bien authentiques , de même que celle de la fille du Comte Julien. La preuve qu'il en donne ,

c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie , mais elle déshonore un Historien. Il y a une érudition facile & méprisable dont un ignorant seul peut imaginer de se parer. Pourquoi dans la vie de Charles XII, m'apprendre que *balta* en turc signifie cognée , & *coumour* charbon ? j'ai sans doute beaucoup de plaisir à favoir que les Tartares appellent *Han* leur Prince que nous nommons Kan , & que *Jussut* veut dire Joseph. Il nous plaît d'appeller du nom de Confucius le sage célèbre auquel les Chinois rendent une espece de culte religieux. Nous en sommes , je crois , les maîtres , & ce changement de nom ne peut

jetter dans aucune erreur. N'importe, M. de Voltaire dont l'exactitude va jusqu'au scrupule, nous avertit que nous estropions le nom de ce sage, & qu'il s'appelloit *Cong-fut-sée*. Comme si nous n'étions pas libres de faire notre langue à notre fantaisie, il voudroit que nous appellassions les échecs, le jeu de *stack*. Pour prouver qu'il ne fait pas moins l'Italien que l'Arabe, le Turc & le Chinois, il se plaît à nommer Christophe Colomb, *Colombo*; que n'appelle-t-il donc Rome, *Roma*, & Londres *London*? toutes ces belles connoissances ont sans doute leur prix; mais il y a des Lecteurs délicats & difficiles qui voudroient que l'Historien ne les prodiguât pas, & qu'il les gardât pour lui.

Toutes ces miseres dont je viens

de vous parler, rendent un Ecrivain ridicule ; mais son érudition, fût-elle d'un meilleur goût, il doit me la cacher, si je n'en ai pas besoin. Pour peu qu'un Lecteur soit intelligent, il s'apperçoit bientôt de la capacité d'un Historien. Il me semble que sans trouver dans quelques histoires de ces fautes grossieres qui décelent l'ignorance, j'ai cru voir que l'Auteur étoit peu instruit : je ne fais, mais j'avois quelque chose à desirer. Les faits me paroissoient tronqués & mutilés ; dans cette espece d'obscurité, mon esprit n'étoit point tranquille, & je me défiois des lumieres de mon Historien. Dans d'autres ouvrages au contraire, j'ai cru m'appercevoir que l'Auteur étoit supérieur ou du moins toujours égal à sa matiere ; & pour

produire cet heureux effet, souvent il ne faut qu'un mot ou une courte réflexion qui se mêle à la narration sans en suspendre la rapidité. Une excellente critique est le Flambeau de l'Histoire ; mais l'Abbé Fleury n'a jamais eu plus raison que quand il l'a comparée aux échafauds qu'on est obligé de dresser pour élever un édifice, & qu'on abat quand il est fini. cachez votre critique, elle ennuieroit la plupart de vos Lecteurs. Votre modestie ne nuira point à votre réputation, soyez sûr que les Savants, qui seuls à la longue décident de la fortune des Historiens, vous rendront justice, & vous feront lire & louer par les ignorans.

En effet dans l'histoire de la Ligue de Cambrai, n'êtes-vous pas excédé des longues discussions de

l'Abbé du Bos pour relever je ne fais quelle méprise, peu importante, de Guichardin, & qui a porté Varillas à confondre deux traités? ce n'étoit pas la peine de suspendre la narration qui ne peut jamais être trop rapide. Songeons toujours que le Lecteur impatient & paresseux cherche la vérité, mais ne veut pas juger un procès. Il suffisoit à l'Abbé Du Bos de ne faire ni la faute de Guichardin ni celle de Varillas. Quand vous relirez cette histoire, je vous prie de me dire si vous ne ferez pas ennuyé de la longueur avec laquelle l'Historien discute l'authenticité de la harangue que Justiniani fit à l'Empereur Maximilien. Si la harangue paroît vraie & raisonnable à l'Abbé du Bos, qu'il la rapporte. Juge-t-il qu'elle est

l'ouvrage de l'imagination de Guichardin , & peu digne du courage & de la sagesse des Vénitiens ? qu'il n'en parle pas , ou qu'il en fasse une meilleure. Un fait est-il rapporté différemment par deux Ecrivains d'une égale autorité , & n'avez-vous aucun motif pour préférer l'un à l'autre ? exposez les deux manieres différentes dont on le raconte. Le Lecteur qui jugera favorablement de vos lumieres & de votre circonspection , sera content & vous louera. Mais gardez-vous bien d'entrer dans la discussion des arguments dont on prétend autoriser chacune de ces deux différentes narrations. Ce n'est pas la peine de m'arrêter pesamment sur un fait , pour m'apprendre que je ne le saurai pas mieux que vous, qui n'en démêlez pas la vérité.



Pour instruire, nous en sommes convenus, il faut plaire; & si l'Historien a ce goût délicat des convenances, sans lequel, quoi qu'en disent les beaux esprits, on n'est jamais homme de génie; il jugera que l'histoire n'admet point indifféremment & sans choix toutes sortes d'ornemens: *caput artis decere*. Toujours noble & tour-à-tour simple, majestueuse & sublime, elle n'a pas un même ton pour tous les événements. On est fatigué des Antitheses continuelles de Velleïus Paterculus & de Florus; & plus encore de ces exclamations qui décelent un petit jugement si elles ne sont pas placées à propos, & pour ainsi dire, arrachées à une juste admiration. Tandis que je suis touché de la grandeur d'ame de Codrus

qui se dévoue pour le salut des Athéniens , & se dépouille des marques de la royauté , afin de n'être pas épargné par les ennemis ; *quis non miretur* , s'écrie Paterculus , *qui his artibus mortem quaesierit , quibus ab ignavis vita quaeri solet ?* mon plaisir se dissipe , & je suis indigné contre un Historien qui s'amuse à rapprocher des idées éloignées & à faire le bel esprit. Encore un exemple , je vous prie , & je vous ferai grace de tout le reste. Pompée après la journée de Pharsale prend le parti de se retirer en Egypte. Ecoutez Paterculus. *Sed quis in adversis beneficiorum servat memoriam ? aut quis ullam calamitosus deberi putat gratiam ? aut quando fortuna non mutat fidem ?* C'étoit bien la peine d'entasser trois exclama-

tions l'une sur l'autre, au sujet d'une chose aussi commune & triviale que l'ingratitude politique des Princes & des États, & celle en général de presque tous les hommes.

Florus a tous les défauts de Paterculus, & je suis presque fâché de vous avoir promis de ne vous en pas parler. Quoi qu'il en soit, l'un & l'autre font souvent les beaux esprits mal-à-propos; mais aucun n'auroit osé dire, comme Voltaire dans son histoire universelle, que *les enfants ne se font point à coups de plume*; ils auroient cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Vous trouverez dans cet ouvrage une foule de plaisanteries qui ne sont pas mauvaises; elles ont quelquefois du sel, je les louerois dans une Comédie ou dans une Sa-

tire ; mais elles font déplacées , & par conféquent impertinentes dans une hiftoire. M. de Voltaire eft le premier qui ait voulu y transporter les graces de la gaieté & de la plaifanterie ; mais parler fur ce ton de tout ce qu'il y a de plus important & quelquefois de plus malheureux pour les hommes , c'eft manquer de goût , c'eft manquer de jugement. Il me femble même qu'avec un peu d'honnêteté dans l'ame on ne tomberoit point dans ces écarts. Elle avertiroit l'Historien de ne pas facrifier fa raifon au bel esprit , & les Lecteurs de ne pas applaudir à des facéties qui bleffent encore plus la morale que le bon goût.

Il eft aifé , je crois , de n'être pas bouffon dans un fujet grave ; mais il faut beaucoup de jugement & de

goût , pour rejeter des choses belles en elles-mêmes , mais qui seroient déplacées. Quinte-Curce a plusieurs de ces beautés ou de ces morceaux de pourpre dont il auroit pu se passer ; car quelquefois il paroît avoir tout le goût & toute l'élévation de Tite Live & de Salluste. *Scribendi rectè , sapere est principium & fons.* Et à ce propos , continuai-je , je vous raconterai ce qui m'arriva il y a bien des années , & que je n'oublietrai jamais. J'allai chez un de mes amis que je trouvai gravement occupé de la lecture d'un *in-quarto*. Que je vous lise , me dit-il , un morceau admirable dont je suis tout enchanté ; & sur le champ j'entendis une espece d'hymne à l'Amour. Vraiment , m'écriai-je , vous avez raison , cette Ode en prose me pa-

roît d'une grande beauté, en le priant de me la relire, je me leve précipitamment pour voir quel étoit cet *in-quarto* précieux. Que trouvais-je? l'Histoire naturelle, & tout mon plaisir s'évanouit. O Pline! m'écriai je! est-ce ainsi que vous avez traité l'Histoire naturelle qui demande encore plus de simplicité que toute autre? mon ami voulut me prouver que son faiseur d'Odes avoit raison; que ces beautés éparfes dans un ouvrage y répandent un grand éclat, & montrent que l'Auteur qui a plus d'une forte d'esprit, est supérieur à la matiere qu'il traite. Il ajouta qu'il falloit beaucoup de génie pour délasser son Lecteur par ces agréables digressions.

Je pris le parti de me taire. Mon ami ne m'auroit pas entendu, si je

lui avois dit dans ce moment qu'il ne faut avoir dans un ouvrage que l'esprit qu'on y doit avoir, & qu'il abusoit étrangement du mot de digression. Tant pis si un Historien est assez long, assez lourd, assez insipide pour avoir besoin de désennuyer son Lecteur. La digression qu'Hérodien fait sur Cibelle dans son premier livre, n'a que deux pages; & pour la faire excuser, l'Historien qui en fent l'inutilité, dit qu'elle plaira aux Grecs qui pour la plupart ignorent les antiquités Romaines; & la finit en disant : *mais c'est assez parler de la déesse, & je n'en ai peut-être que trop dit.* Cette excuse d'Hérodien fait voir avec quelle sobriété l'Histoire doit se permettre des écarts. Dans une histoire particuliere il faut s'inter-

dire les digressions , & dans une histoire générale elles doivent être très rares. Ne les placez même jamais dans le moment où vous avez entamé le récit d'une grande affaire ; mais à la fin & quand la curiosité de votre Lecteur est satisfaite. C'est ainsi que Tite Live , autant que je puis me le rappeler, ne se permet que deux digressions ; l'une sur Alexandre qu'il suppose faisant la guerre aux Romains ; & quoiqué ce morceau jette un grand jour sur la situation , les intérêts & la destinée de la République , il en demande pardon au Lecteur. La seconde regarde Philoppemen, c'est un hommage qu'il rend à la mémoire du dernier des Grecs ; cependant il craint de faire une faute en manquant à la loi qu'il s'est faite



d'écarter tout ce qui est étranger à son sujet.

Si un Ecrivain traite une histoire riche & abondante, pourquoi faire des incursions au-dehors ! si sa matière est stérile, il a tort de l'avoir choisie, & il ne réparera pas ce premier tort, en y joignant encore celui de faire des digressions inutiles. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour me faire connoître la nation, l'événement où l'homme illustre dont vous m'entretenez, doit être impitoyablement supprimé. Qu'ai-je affaire, dans la vie de Rienzi, de tout ce long morceau sur la peste qui parcourut & désola l'Europe entière en 1348, & que du Cerceau coud ridiculement à son ouvrage, en disant que la Providence permit que Rienzi échappât à la con-

ragion , parcequ'il étoit destiné à servir au châtiment des Romains ? Portez-vous la guerre dans un nouveau pays ? ne me dites que ce qui est nécessaire pour me mettre au fait de ses reffources , de ses richesses , de ses mœurs , de son caractère & de l'espece de guerre qu'il y faudra faire. Peignez-moi en gros des Provinces ouvertes ou coupées par des rivieres des montagnes , des défilés , mais ne descendez point dans les détails d'une description topographique , & surtout ne faites point le naturaliste.

Tous les jours on lit une histoire avec plaisir , parceque les événements en sont curieux , *historia quoquo modo scripta delectat* ; vous l'avez éprouvé , mon cher Théodon. Mais on sent à merveille , que

la curiosité une fois satisfaite , on n'y reviendra pas , à moins que l'Écrivain n'ait l'art de plaire & d'attacher par sa manière d'écrire. Un Historien veut-il qu'on le lise , & qu'on le relise éternellement , & toujours avec l'attrait de la nouveauté ? qu'il apprene à être un grand peintre de ces passions qui gouvernent le monde , que la Philosophie nous instruit à diriger , mais dont elle ne nous délivre jamais. C'est par cette peinture qu'une histoire est animée. Je ne suis plus un Lecteur qui lis , je suis un spectateur qui vois ce qui se passe sous mes yeux. Mon cœur échauffé communique à mon esprit une forte de chaleur qui l'éclaire. A travers les formes & les voiles différents sous lesquels les passions se déguisent ,

je les vois se reproduire toujours les mêmes & toujours nouvelles ; & jetter une prodigieuse diversité entre des événements qui ont été , qui sont & qui seront éternellement les mêmes & éternellement variés.

C'est en vain qu'on aspirera à ce mérite , si on n'a pas fait une étude particulière non seulement de la nature , de la marche & du cours des passions ; mais comment elles se mêlent , se confondent , se modifient réciproquement & empruntent du gouvernement , des loix & des mœurs publiques , un caractère différent. Me peindrez-vous les Spartiates & les Athéniens , les Romains & les Carthaginois , nos pères & nous avec les mêmes couleurs ? vous ne me les ferez connoître

noître que très imparfaitement & j'ignoreraï les causes des événements & des révolutions. Les Poètes & les Orateurs peuvent , ou plutôt doivent se montrer passionnés , parceque les passions se communiquent ; & que leur objet principal est de m'entraîner. Il n'en est pas de même de l'Historien , il doit conserver son sang froid , c'est un témoin qui dépose ; & un témoin , s'il veut être cru , ne doit pas parler le langage des passions. Je compare l'Historien à un Peintre qui ne paroît point sur la toile qui s'anime sous sa main , mais qui doit m'y présenter des personnages dont les traits & les attitudes me découvrent les pensées & toute l'agitation de leur ame. Je le compare encore à un Poète dramatique qui ne monte pas

lui-même sur la scene , mais qui y porte la confusion , le trouble , & le désordre réglé des passions.

C'est par cette peinture du cœur humain , que Tite Live , Salluste & Tacite sont admirables. Tout s'anime sous leur plume , & si je suis capable de penser , mon esprit est toujours occupé. Dès le moment que l'indignation publique a détruit la tyrannie de Tarquin , j'en vois naître une foule de passions qui en se heurtant & se choquant , vont donner à la République ce caractère de grandeur , de force & de courage qui doit la conduire à sa ruine , après l'avoir rendue la maîtresse du monde. C'est de l'art avec lequel un Historien développe les progrès des passions , peint leurs caprices & tour-à-tour leur calme & leur em-

portement , que résulte cet intérêt qui anoblit les événements les plus communs , & diversifie ceux qui m'auroient peut-être paru trop semblables. Quand je dis que nos Historiens modernes glacent leurs lecteurs , parcequ'ils ne savent point chercher nos passions dans le fond de notre cœur ; on me répond qu'elles n'ont point la force & la majesté de celles des Grecs & des Romains. J'en conviens , mais en méditant sur Tacite & sa maniere de présenter les objets , que n'apprend-on à tirer parti des passions les plus viles , les plus déraisonnables & les plus abjectes ?

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Claude , Néron , des femmes  
perdues de débauche , des histrions ,

des affranchis qui gouvernent leurs maîtres en tremblant, & des Sénateurs aussi vils qu'eux, ne m'attacheront-ils pas, quand leurs passions seront bien peintes, & que j'en verrai dépendre le sort du monde ? La liberté donne, il est vrai, aux passions une activité & une hardiesse favorables à l'Histoire ; & le despotisme, dit-on, les engourdit & les enchaîne : c'est une erreur. Quoique plus timides, les passions n'en sont pas moins actives, parceque l'homme est toujours homme ; elles sont plus circonspectes, plus rusées, plus dissimulées : & pourquoi, à l'exemple de Tacite, nos Historiens ne portent-ils pas la lumière dans les ténèbres où elles se cachent ?

Je me demande quelquefois par



quelle raison nos Historiens, à l'exception de l'Abbé de Vertot, me jettent dans une espece d'engourdissement dont j'ai de la peine à me délivrer ; c'est, si je ne me trompe, que, ne satisfaisant que médiocrement ma raison, ils ne cherchent jamais à émouvoir les passions qui m'attacheroient à leur lecture. On l'a dit aux Poètes : si vous voulez me faire pleurer, que vos héros versent eux-mêmes des larmes. Je dirai la même chose aux Historiens ; si vous voulez m'attacher, que vos personnages ne soient pas des mannequins que des ressorts cachés font agir. Montrez-moi leur ame, pour que je puisse aimer ou haïr ; montrez-moi leurs passions, & je les partagerai. Quel secours Tite Live & Salluste n'ont-ils pas

tiré des harangues , pour faire passer en moi les sentimens des personnages dont ils me racontent les actions ? par je ne fais quel charme magique , je me trouve transporté au milieu des ruines fumantes de Rome après la retraite des Gaulois ; quand je crois entendre , quand j'entends Camille qui retient ses concitoyens prêts d'abandonner leur patrie défolée pour s'aller établir à Veyes ; & j'adore un Historien qui me rend digne de penser comme Camille , dont j'admire les vertus & les talents. Je vous cite les premiers exemples qui se présentent à ma mémoire. Y a-t-il une narration plus vive , plus sublime , plus intéressante , que celle de Papirius qui veut punir Fabius, son Général de la Cavalerie , pour avoir vaincu

contre ses ordres ? Ne partagé-je pas les sentiments de l'armée, du vieux Fabius, du Sénat & du peuple ? tous ces mouvements se succèdent avec rapidité, & aucune scène au Théâtre ne me remue avec plus de force. Que dans Salluste, Marius n'eût pas harangué le peuple, je ne l'aurois pas suivi en Afrique avec cette ardeur ce plaisir, & cet intérêt que je dois au génie de l'Historien.

Je veux vous lire dans le Catilina de Salluste, la peinture du trouble & de l'agitation de Rome, lorsque le Sénat eut disposé des Corps-de-Garde dans différents quartiers de la ville sous le Commandement des Magistrats inférieurs. *Quibus rebus permota civitas, atque immutata facies urbis erat : ex*

*summa lætitia atque lascivia , quæ diuturna quies pepererat , repentiè omnes tristitia invasit. Festinare , trepidare : neque loco , neque homini cuiquam satis credere : neque bellum gerere , neque pacem habere : suo quisque metu pericula metiri. Ad hoc , mulieres quibus pro Reipublicæ magnitudine belli timor insolitus incesserat , afflictere sese ; manus supplices ad cælum tendere ; miserari parvos liberos ; rogitare ; omnia pavere : superbia atque deliciis omissis , sibi patriæque diffidere. N'êtes-vous pas ému ? ne sentez-vous pas s'accroître l'intérêt que vous prenez à Rome ? il me semble que l'Historien frappe à la fois mon imagination , & cherche dans mon cœur les passions qui le rendent sensible. Je me rappelle*

encore ce que Tacite dit de cette armée féditieufe qu'il falloit ramener à fon devoir. *Stabat Drusus silentium manu pofcens. Milites, quotiens oculos ad multitudinem retulerant, vocibus truculentis strepere; rurfum, vifo Cafare, trepidare: murmur incertum: atrocis clamor, & repente quies: diverfis animorum motibus pavebant, terrebant-que.* Je fuis attentif malgré moi, ma curiosité fe réveille, & demeure fufpendue entre les différentes paffions dont les foldats eux-mêmes font remués. Lifez la mort de Germanicus, la douleur orgueilleufe d'Agrippine & mille autres endroits également beaux; & tour-à-tour la pitié & la terreur graveront plus profondément dans votre ame les leçons que l'Historien a voulu vous donner. ○ v

Vous ne trouverez rien de pareil dans nos Historiens modernes, j'excepte toujours l'Abbé de Vertot. L'histoire de la conjuration de Venise, & celle des Gracques par l'Abbé de Saint-Réal, étoient susceptibles de tous ces mouvements; mais l'Historien ne parle qu'à votre raison, & votre imagination tranquille ne voit point les objets dont on vous entretient. Dans un autre morceau d'histoire, est-il question de Marius qui étant rappellé par Cinna, regne en Tyran dans Rome? il vous dit simplement *qu'on ne sauroit exprimer l'état pitoyable où se trouvoit la ville dans ces temps les plus malheureux qu'on puisse imaginer*; & je m'endors en finissant cette phrase insipide. Dans de pareilles occasions, la plupart

de nos Historiens font un effort pour imiter les grands modeles de l'antiquité , mais leur éloquence n'est qu'une froide déclamation & cette feinte chaleur me glace. N'altérez jamais la vérité , en augmentant les embarras & les dangers des personnages auxquels vous voulez que je m'intéresse. Je rirai à vos dépens , je mépriserai votre jugement , si , à l'exemple de Florus , vous me peignez , comme le plus grand des malheurs , une situation d'où il me semble que je me tirerois assez aisément. Ne m'arrêtez plus ou moins sur un événement , qu'autant qu'il est plus ou moins digne de l'attention d'un Lecteur raisonnable. Mais quand les difficultés se multiplient & deviennent presque insurmontables , gardez-

vous d'affecter de l'éloquence; c'est alors que l'Historien doit prendre, comme Xénophon & César, le ton le plus simple. Il résultera de cette simplicité une espece de sublime, & vous m'attacherez par l'admiration. Sans aimer César dont je connois les projets injustes, j'aime à le voir lutter contre les périls, & en triompher par cette prodigieuse célérité & ce courage toujours supérieurs aux événements. La modestie de Xénophon augmente son mérite à mes yeux. Je ne suis tranquille sur le sort des dix mille Grecs qui ont suivi le jeune Cyrus dans le fond de l'Asie, que quand je les vois rentrer dans leur pays. Après avoir été plus inquiet que leurs Généraux, je partage enfin leur joie, quand ils découvrent & saluent



cette mer heureuse qui doit les transporter dans la Grece.

Tite Live , dans une histoire qui embrasse plusieurs siècles , & présente les plus grands succès & les plus grandes disgraces , les plus grandes vertus & les plus grands vices , semble avoir épuisé toute les ressources du génie & de l'art. Toujours il m'intéresse & m'attache , jamais je ne me fatigue à sa lecture. Pourquoi ? c'est que jamais Historien n'a mieux su animer sa narration par l'art de peindre les passions de ses personnages & de remuer les miennes. Il est toujours sûr de réussir , parcequ'il saisit dans chaque événement les circonstances les plus propres à me rendre attentif ou à me toucher. Je ne suis point tranquille spectateur du combat des

Horace & des Curiace , & je partage les craintes & les espérances de l'armée Romaine. Rappellez-vous celle qui passe sous le joug aux fourches Caudines. Les soldats furieux veulent venger leur humiliation en déchirant les Consuls , & les chargent de malédictions : mais ils passent subitement de la rage à la pitié , quand ces Magistrats à demi nus , sans armes & sans Licteurs , ont perdu leur majesté & avili celle de la République. Les soldats détournent les yeux , ils ne sont plus occupés de leur propre ignominie ; & je ne vois qu'une consternation lugubre & farouche qui m'annonce une vengeance éclatante.

Qui ne seroit pas frappé de la maniere dont Tite Live prépare ses Lecteurs à la bataille de Zama qui

devoit terminer la guerre opiniâtre que se faisoient les deux Républiques les plus puissantes du monde ? Annibal & Scipion ont une entrevue : *paulisper alter alterius conspectu , admiratione mutua prope attoniti , conticuere.* Lisez la harangue d'Annibal & la réponse de Scipion , vous éprouverez un sentiment d'admiration , & attendrez avec une sorte de crainte une bataille qui va changer la face du monde. Comment resterai-je tranquille , en lisant le départ du Consul Licinius pour faire la guerre à Persée ? le peuple se presse sur les pas du Général chargé de la fortune publique. Je partage ses inquiétudes , en songeant avec lui aux événements incertains de la guerre. J'hésite comme lui , & n'ose m'arrêter

à aucune pensée. Le Consul qui descend du Capitole, après y avoir sacrifié, y remontera-t-il sur un char de triomphe ? ou ne prépare-t-il pas lui-même un triomphe à ses ennemis ? Je me rappelle toute la gloire, la grandeur, la puissance des anciens Macédoniens, je flotte entre la crainte & l'espérance, & j'attends avec impatience les événements dont l'Historien va m'instruire. C'est par cet art, qu'on n'imité point & qu'il faut trouver dans la sensibilité de son cœur & l'élévation de son esprit, que Tite Live me rend son ouvrage toujours nouveau ; je fais le gros des faits, mais ces détails précieux échappent à ma mémoire, & je ne les retrouve jamais sans être plus content de l'Historien & de moi.

Je vous ennuie peut-être , mais il faut que je vous parle encore du tableau admirable de la défaite de Persée , ou plutôt du moment où ce Prince prisonnier entre dans la tente de Paul Emile. Voyez avec quelle adresse Tite Live prépare les contrastes qui doivent me frapper. Les soldats Romains ne peuvent se rassasier de voir un Roi si puissant dans leurs fers , & croient triompher d'Alexandre le Grand & de son pere. Quand je me livre à ces idées magnifiques , Persée qui ne me paroît que le dernier des hommes , se jette aux pieds du Consul qui le releve , & ne répond que par des larmes aux bontés de Paul Emile qui détourne les yeux. Vous voyez , dit-il aux jeunes Romains qui l'entourent , un grand exemple

de la fragilité des choses humaines. Soyons modestes dans la prospérité, puisque nous ignorons le sort que la fortune nous prépare, & apprenons par cette modestie à supporter avec constance les revers. Je prends ma part de cette leçon, quoiqu'elle ne regarde en quelque sorte que des hommes élevés au-dessus de la condition privée. Mis en train de réfléchir, je ne m'arrête pas à la ruine de Persée, je m'occupe de celle de la Macédoine. Voilà donc, me dis-je, où aboutissent tant de guerres, de politique, de vertus & de vices; il n'est donc point de puissance qui ne doive être brisée! & je plains les Romains d'élever avec tant de peine un Empire qui succombera par ses propres forces & sous son poids. Tite Live est

plein de ces beautés, on les retrouve par-tout; c'est en remuant toujours mon cœur, qu'il grave profondément dans mon esprit les grandes vérités par lesquelles il m'éclaire.

Le second moyen pour plaire, c'est de rendre votre narration rapide. On n'y réussira pas, en mutilant, pour ainsi dire, les faits; vous me laisseriez cent choses à désirer, & je ne verrois qu'une stérilité sans jugement & sans goût. Ne négligez aucune des circonstances propres à me faire connoître la nature d'un événement qui m'intéresse; mais disposez-les si sagement qu'elles ne s'embarraissent point les unes les autres. Vous voyez des Historiens, par exemple M. Guibon, qui s'empêtrent dans leur sujet, ne savent ni l'entamer ni

le finir, & tournent, pour ainsi dire, toujours sur eux-mêmes. Les uns, faute d'ordre, ne peuvent venir à bout de lier leurs événements, & perdent beaucoup de temps & de paroles à faire une froide & ennuyeuse transition; les autres font les Philosophes mal-à-propos parcequ'ils n'ont point une vraie philosophie, & m'ennuient par leurs réflexions. Quelquefois Tite Live se contente d'avertir son Lecteur de réfléchir. Au lieu de s'étendre sur une vérité triviale & commune, il se contente de dire : *ut fit*, comme il arrive ordinairement; & cet *ut fit*, fait plaisir à tout le monde, aux gens instruits parcequ'il est court, aux autres parcequ'il leur donne occasion de méditer sur une vérité qu'ils croient découvrir. La faction



Barcine ayant pris l'ascendant sur ses ennemis , les Carthaginois ordonnerent après la bataille de Cannes , les secours qu'Annibal demandoit. *Hæc* , ajoute l'Historien , *ut in secundis rebus segniter otioseque gesta*. Jamais Tite Live ne détache sa réflexion , que quand elle est de la plus grande importance & mérite toute l'attention du Lecteur. Les occasions en sont rares , je vous en citerai un exemple ; Scipion se trouvant très mal d'avoir dans son armée un nombre d'Auxiliaires beaucoup plus grand que celui des Romains ; *id quidem* , dit Tite Live , *cavendum semper Romanis ducibus erit, exemplaque hæc pro documentis habenda , ne ita externis credant auxiliis , ut non plus sui roboris suarum-que proprie virium in castris habeant.*

Si vous écrivez pour des enfants, je vous pardonnerai les longues réflexions de M. Rollin ; je les louerai même , parcequ'il s'agit de former des esprits encore incapables de réfléchir. Mais si vous écrivez pour des personnes dignes de lire l'Histoire & qui cherchent à éclairer leur raison , vous suivrez la maniere des grands Historiens dont je vous ai parlé ; vous déguiferez vos réflexions ; tantôt vous m'apprendrez ce que je dois penser , en me rendant compte des opinions publiques , ou vous donnerez à une réflexion l'air d'un fait. Cet art n'a pas été ignoré des Historiens modernes. Buccanan , Grotius & Freinshémus vous en fourniront cent exemples. Fra Paolo est un modele parfait en ce genre.

*Prince foible & peu habile*, dit le Pere Bougeant en parlant de Jacques I Roi d'Angleterre, *qui aimoit à negocier, parc qu'il n'aimoit pas la guerre, & qui par là même négocioit toujours mal.* Combien de nos Philosophes, s'ils avoient une pareille pensée, la délayeroient-ils insipidement dans trois ou quatre pages? *Gustave*, dit-il ailleurs, *marche à la tête de son armée avec cette confiance qui promet la victoire, & qui la donne quelquefois.* Je crois avoir remarqué que plus les Historiens ont de connoissances & de goût, plus ils sont courts & rapides dans leurs réflexions, quand ils parlent en leur nom.

Je conseillerois à un Historien, après avoir médité sur son art en étudiant les grands modeles, de

choisir un sujet convenable à ses talents. Une histoire générale en exige un si grand nombre & si différents, qu'il seroit téméraire de l'entreprendre, si on ne se sentoît pas cette heureuse facilité de génie qui embrasse les plus grandes connoissances, & fait l'art de les rendre agréables. N'a-t-on pas tous les génies, tous les tons, tous les styles pour être toujours égal à la matiere qu'on traite, & répandre cette variété enchanteresse qui soutient & anime un Lecteur dans le cours d'un long ouvrage? on pourra instruire, mais on ne plaira pas. Il me semble que Thucydide, Saluste & Tacite, malgré tout leur mérite, auroient fatigué dans une histoire générale de la Grece & des Romains. Leur esprit me paroît in-

finiment

finiment moins flexible que celui de Tite Live ; il me semble qu'ils ont un caractère plus décidé , & une manière dont ils n'auroient pu se séparer fans perdre une partie de leur mérite. Le grand homme connoît ses bornes , & ne tente jamais de les passer. Après avoir étudié les secrets de son art pour étendre & guider son génie , il s'y abandonne ; & jusques dans ses erreurs il a des graces qu'on lui pardonne. Tel est Plutarque ; jamais Historien n'a été plus habile à choisir des sujets convenables à ses talents & à son génie. Une naïveté noble , qu'on croit inséparable de la vérité & de l'honnêteté , lui concilie la confiance , ou plutôt l'amitié de ses Lecteurs. On croit causer familièrement avec lui , on ne lit pas ,

on l'entend. On lui pardonne, que dis-je pardonner ? on lui fait gré de la longueur de ses réflexions. Il m'arrête quelquefois pour me dire des choses que, je crois, je me ferois dites sans lui ; mais je sens qu'il s'exprime mieux que je n'aurois fait, & je m'applaudis de penser comme un Historien que je révere. On lui passe ses digressions, parcequ'on n'est point pressé d'arriver à la mort de son héros, comme à la fin d'une guerre laborieuse, ou d'une révolution inquiétante. Il est bien dangereux de vouloir imiter un Historien dont les graces, si je puis m'exprimer ainsi, sont toujours voisines de quelque défaut. Je comparefois Plutarque à la Fontaine qui est le plus grand des Fabulistes. En voulant l'imiter, on grimacera, &

on n'aura pas ses graces si on n'a pas son génie. Je conseillerois plutôt d'imiter Phedre ; sans l'atteindre , on ne se rendra point ridicule en marchant sur ses traces.

Le style est une partie essentielle dans l'Histoire , car il est presque inutile de bien penser , si on ne fait pas bien s'exprimer. Que votre ton soit tantôt plus élevé , tantôt plus simple , suivant que les objets que vous présentez sont plus ou moins importants. Soyez maître de votre langue , évitez ces tours lents si familiers à nos Historiens ; apprenez à les varier de même que vos expressions ; c'est le seul secret pour avoir cette abondance que Cicéron recommande aux Ecrivains , parcequ'elle charme les Lecteurs & ne les lasse jamais. N'embarrassez point

votre marche par des parentheses ;  
 coupez inégalement vos périodes ;  
 c'est de-là que naît l'harmonie dans  
 notre langue , & fans harmonie le  
 style n'est jamais excellent. Que vos  
 expressions , disoit Lucien aux His-  
 toriens de son temps , soient enten-  
 dues du peuple , & plaisent aux  
 personnes qui ont l'esprit cultivé.  
*erit rebus ipsis par & equalis ora-  
 tio.* Jamais personne n'a mieux ob-  
 servé que Cicéron cette loi qu'il im-  
 posoit à tous les Ecrivains. Tite Live  
 y a fidelèment obéi , & a réuni les  
 qualités différentes qu'on a admi-  
 rées dans Hérodote & dans Thu-  
 cydide : tantôt c'est un torrent qui  
 se précipite , & tantôt un fleuve  
 qui roule ses eaux avec majesté.  
 Vous ne frapperez que foiblement  
 l'esprit , si vous offensez l'oreille ;



*voluptati aurium morigerari debet oratio.* Cicéron reprochoit à Thucydide de n'être ni assez lié ni assez arrondi ; Tacite a le même défaut, & le rachete par les plus grandes beautés. Je l'ai éprouvé, je ne quitte jamais Tite Live fans peine, & en admirant Tacite, je l'abandonne quelquefois fans regret. Un style haché, décousu & fans liaison, est condamné comme vicieux par notre maître dans l'art d'écrire ; je le pardonnerois, dit Cicéron, si dans chacune de ces phrases peu faites pour marcher les unes à la suite des autres, on trouvoit des beautés pareilles à celles qu'on trouveroit dans chaque morceau du bouclier de Minerve fait par Phidias, qu'on auroit mis en morceaux. L'économie générale de l'ouvrage

seroit perdue, mais on auroit le plaisir de voir des fragments précieux & dignes encore de notre admiration.

Il me parut, mon cher Cléante, que Théodon étoit très content de moi; Cidamon m'a trouvé trop difficile; il seroit fâché que j'écrivisse sur cette matiere, il craindroit de manquer d'Historiens. Vous & moi nous craindrons d'en avoir encore trop, & nous nous consolerons en ne les lisant point.

F I N.





3m



**University of Toronto  
Library**

Not wanted in RBSC

MK/1978

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

---

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

